



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

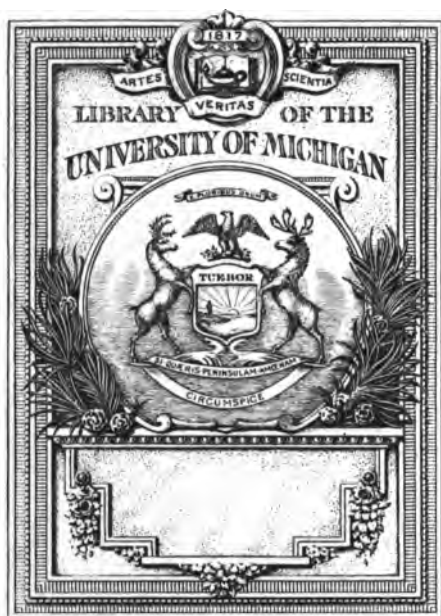
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







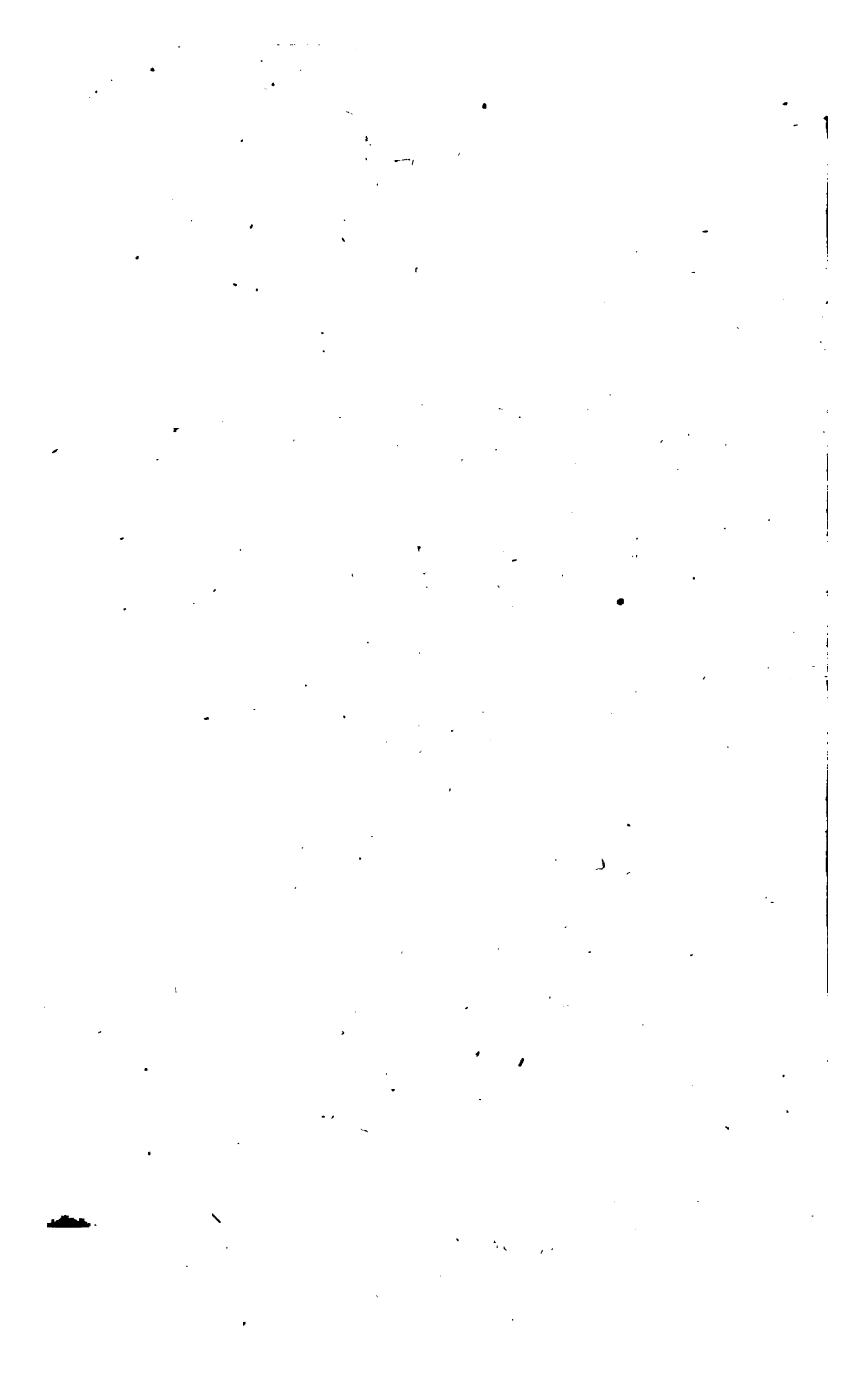
ŒUVRES BADINES

COMPLETTES

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIÈME.



ŒUVRESBADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

A V E C F I G U R E S.

P R E M I È R E P A R T I E.

T O M E T R O I S I E M E.



A A M S T E R D A M,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près
de la rue Serpente.

M, DCC. LXXXVII.

848

C385

1787

v.3

LE
CALOANDRE FIDELE.

TOME PREMIER.

IN
THE
COURT OF COMMONS

MEMORANDUM

Gendres
Ben des
Rin. J. H.
2-6-67
603003-013
add vol

AVERTISSEMENT

D U

TRADUCTEUR,

Imprimé en tête de l'Édition de 1760.

LES Italiens n'ont pas écrit beaucoup de romans en prose ; mais celui que *Giovanni Ambrosio Marini* a publié sous le titre de *Caloandro Sconosciuto*, de *Caloandre inconnu*, peut être mis au rang des meilleurs ouvrages de ce genre, composés par les Espagnols & par les François. Dans la première édition de ce roman, de l'an 1641, l'auteur avoit fait violer à son héros les règles de cette exacte fidélité prescrites par les loix des romans d'alors. En vain allégua-t-il que dans la situation où il avoit mis son héros, il n'étoit guères possible qu'il pût s'empêcher de succomber. Pour faire cesser

A iv

le scandale , il fallut , dans les éditions suivantes , changer quelque chose à cet endroit du roman. Caloandre , sans avoir été infidèle , paroissoit seulement l'avoir été ; & cela , parce qu'il n'étoit pas trop probable qu'il eût pu résister à l'épreuve à laquelle l'auteur l'avoit exposé.

En conséquence , Marini changea le titre de son roman , & l'appella *Caloandro fidèle* , le *Caloandre fidèle* , & c'est sous ce titre qu'ont été données toutes les éditions postérieures. C'est la dernière de toutes ces éditions (1) que l'auteur de cette traduction a suivie comme la plus exacte. Peut-être auroit-il pu suivre la première Edition sans crainte de scandaliser notre siècle , dans lequel on dispense les amans de cette exacte fidélité prescrite dans les romans du siècle passé. Peut-être , au surplus , que le traducteur a eu ses raisons , & qu'il a trouvé

(1) 8°. Venise 1726 , 2 volumes.

que ce changement s'ajustoit mieux avec l'économie de l'ouvrage.

Giovanni Ambrosio Marini s'étoit déguisé d'abord sous les noms de *Giovan Maria Indris Bohemo*, & de *Dario Grisimani*, qui sont l'un & l'autre des Anagrammes de son vrai nom. Cette remarque est nécessaire, pour que ces trois noms de l'auteur, & les deux titres du roman, ne fassent pas imaginer qu'il y a eu différens écrivains de cet ouvrage.

Ce même Ambrosio Marini publia dans la suite un autre roman beaucoup plus court, sous le titre de *Care de-i-Desperati*; c'est celui duquel la traduction, publiée sous le titre des *Désespérés*, a eu beaucoup de succès. Il y a lieu de croire que le Caloandre en aura du moins un semblable; il s'y trouve une plus grande variété d'incidens: l'intérêt y est plus soutenu; les situations & les caractères y sont plus diversifiés que dans les *Désespérés*.

Nous avons une traduction Française

du *Caloandre* ; publiée en 1668 par Scuderi ; mais il y auroit beaucoup d'injustice à vouloir juger par elle du mérite de l'original Italien (1). Scuderi , qui possédoit dans un degré transcendant tous les défauts du style d'alors , sans avoir aucune des qualités de l'esprit , qui compensent ces défauts dans les ouvrages de sa sœur , avoit enchéri par ses allongemens sur ceux de l'original (car il faut convenir qu'il y en a quelques-uns auxquels le nouveau Traducteur paroît avoir remédié autant qu'il lui a été possible) , & au lieu de ce feu d'imagination de Marini dont la chaleur se fait sentir , même au milieu des longueurs de l'Italien , Scuderi a eu l'art de répandre dans sa traduction un froid qui glace les Lecteurs les plus déterminés , & leur fait tomber le livre des mains.

C'est de cette traduction Françoisise que

(1) Scuderi n'a traduit que la première des trois parties du Roman Italien.

Despreaux a parlé dans son *Lutrin* ; où il n'est question dans le combat chez *Barbin* que de nos écrivains François. Ces vers :

Et toi rebut du peuple inconnu *Caloandre* ;
 Dans ton repos , dit-on , saisi par *Gaillerbois* ,
 Tu vis le jour alors pour la première fois.

ne peuvent désigner l'original Italien ;
 Despreaux ne pouvoit l'appeller le rebut du peuple.

L'action principale de ce roman ; celle qui en lie tous les incidens , est la haine de la princesse de *Trebifonde* pour *Caloandre* , fils de l'empereur de *Constantinople* , tandis que sous un autre nom il lui a inspiré l'amour le plus tendre. *La Calprenède* , auquel on ne peut reprocher d'avoir eu une imagination peu fertile , trouva cette idée si heureuse , qu'il l'adopta , de même qu'une partie des situations du roman Italien , pour en former son histoire d'*Alcamène* , prince des *Scythes* ; épisode qui ne fait pas un des moindres ornemens de sa *Cléopâtre*.

Thomas Corneille, de son côté ; prit aussi cette même action pour le sujet de son *Timocrate*, Tragédie, qui dans sa primeur, fut représentée pendant six mois au double. Il est vrai qu'à la reprise elle n'eut pas le même succès, & qu'elle tomba bientôt dans un parfait oubli, où il y a grande apparence qu'elle demeura long-temps.

C'est assez là le sort de ces *Tragédies d'intrigue*, pour m'exprimer ainsi, dont la situation étonne l'esprit sans toucher le cœur, & qui ne sont pas soutenues par le mérite des détails seuls capables d'attacher le spectateur lorsqu'il est une fois revenu de sa première surprise.

Au temps de Marini, les Italiens ne connoissoient guères que les romans de chevalerie. Il en conserva le goût dans son *Caloandre*, où les princes & même les princesses sont de véritables chevaliers errans qui vont par le monde cherchant les aventures. Il purgea cependant un peu les mœurs de ces anciens romans, du

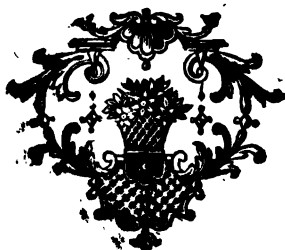
moins dans la conduite qu'il fit tenir à son héroïne : car pour les femmes du second rang , elles ne sont pas si réservées , & elles ne sont guères plus difficiles que les infantes des Amadis.

Marini supprima entièrement les enchantemens dont toutes les variétés avoient été épuisées dès les premiers volumes de l'Amadis. A la place de ces enchantemens , il s'attacha à répandre dans son roman le merveilleux que produisent la singularité des situations & l'inattendu des dénouemens. Peut-être trouvera-t-on qu'à cet égard l'imagination de l'auteur l'a emporté plus d'une fois au-delà des bornes de la vraisemblance du roman historique. Mais comme on ne cherche guères dans ces sortes d'ouvrages qu'à être occupé , ou du moins qu'à être amusé , Marini a dû compter sur l'indulgence de ses lecteurs.

Il est toujours dangereux de faire l'horoscope des livres d'amusement ; cependant ayant été autrefois témoin de l'effet qu'a produit ce roman italien sur des gens du

14 A V E R T I S S E M E N T , &c.

plus grand monde & d'un goût assez difficile , dans une traduction qui s'en faisoit de vive voix , le livre à la main & sans préparation; je puis croire avec beaucoup de fondement qu'il plaira encore davantage à ceux qui le liront dans une traduction faite avec soin.





L E

CALOANDRE

FIDÈLE.



LIVRE PREMIER.

LA fameuse Ismare, capitale de l'Arménie, retentissoit du son des trompettes, & la grande place étoit remplie de chevaliers qui signaloient leur courage & leur adresse dans un superbe tournois. Cette fête, que l'on donnoit pour célébrer les nœces du prince Arfilée avec l'infante de Syrie, avoit déjà duré plusieurs jours, & le nombre des chevaliers qui étoient accourus de toutes les parties de l'orient étoit prodigieux.

On vit paroître sur la fin du troisième jour trois chevaliers couverts d'armes éclatantes. Leur magnificence attira tous les regards. L'un, dont la taille étoit un peu au-dessus de la médiocre, portoit une cuirasse semée d'étoiles d'or en champ

d'azur. Les agrémens de la jeunesse étoient mêlés sur son visage avec tout ce que la grandeur & la majesté ont de plus noble.

Le second , quoique plus grand qu'on ne l'est ordinairement , étoit si bien proportionné , que les yeux les plus difficiles n'auroient pu lui trouver aucun défaut. Il avoit des armes , dont le fonds noir étoit relevé par des lunes d'argent , qui représentoient les beautés de la nuit , lorsqu'elle laisse voir à découvert les richesses du ciel.

Le troisième étoit plus grand que le premier , & moins que le second ; mais sa physionomie étoit encore plus aimable. Les graces que la nature avoit répandues sur son visage étoient accompagnées d'un air guerrier , qui leur donnoit un nouvel éclat. Ses moindres mouvemens se faisoient remarquer : il y régnoit une vivacité charmante qui ne déroboit rien à leur noblesse. Il sembloit , en un mot , que le ciel l'avoit formé pour vaincre les plus fameux chevaliers , & les beautés les plus fières. Ses armes étoient ornées d'un grand nombre de soleils d'or.

Cette troupe , si digne d'attirer les regards , sembloit annoncer aux spectateurs des faits d'armes qui surpasseroient ceux que l'on venoit d'admirer ; mais quand on vit ces trois chevaliers s'arrêter , & ne point entrer dans la carrière , on passa de l'admiration aux murmures. Les trois chevaliers
jettèrent

jettèrent d'abord la vue sur les échafauds dressés autour du champ ; mais ils fixèrent bientôt leurs regards sur celui du roi , que l'on voyoit assis avec la reine sous un dais magnifique.

Les princesses de Syrie & d'Arménie étoient placées un peu plus bas : une troupe de jeunes filles brillantes par leurs attraits , & superbement parées , formoient autour d'elles un cercle , où toutes les graces de l'univers sembloient être rassemblées. Ce spectacle charmant fixa l'attention du chevalier des lunes & de celui des étoiles ; mais le chevalier des soleils , qui n'étoit sensible qu'à la gloire , n'étoit occupé que des combattans : il admiroit sur-tout l'adresse & la force de Gélindo , prince de Syrie , & d'Arfilée , prince des Arméniens.

Ce ne fut pas impunément que le chevalier des lunes attacha ses regards sur Arméline , sœur d'Arfilée. La beauté de cette princesse le frappa , & bientôt il sentit qu'il n'étoit plus le maître de son cœur. Arméline , de son côté , ne le confidéroit pas avec moins de plaisir. Les autres dames donnèrent beaucoup d'éloges aux trois chevaliers inconnus ; mais le roi ne put s'empêcher de dire : l'inaction de ces étrangers nous fait grand tort ; je crois que nous verrions de belles joutes s'ils vouloient entrer dans la carrière : sa propre valeur le rendoit bon juge de celle d'autrui.

La princesse Arméline , devenue plus hardie par le discours du roi son père , envoya dire aux trois chevaliers , par un page , qu'elle étoit persuadée qu'il leur manquoit quelque chose pour entrer en lice , & qu'elle alloit donner ses ordres pour qu'on leur fournît ce qui leur seroit nécessaire. Le chevalier des lunes , qui apperçut que le page étoit envoyé par la beauté qui l'avoit vaincu , lui répondit en ces termes avec l'aveu de ses deux compagnons.

La faveur singulière que nous fait l'infante votre maîtresse , & la bonne opinion qu'elle a de nous , sans nous avoir jamais vus , & sans qu'il nous ait été possible de lui donner des preuves de notre attachement , nous fait connoître l'excès de sa générosité. Nous vous conjurons donc de lui dire qu'une aussi grande faveur nous oblige à de plus grandes choses que l'on n'en sauroit faire dans le peu de temps qui nous reste. Mais on nous a dit que cette belle fête devoit durer encore trois jours ; ainsi nous paroîtrons l'un après l'autre sur les rangs , pour ne pas confondre les hommages qui lui sont dus. J'y paroîtrai d'abord ; car le plus foible doit naturellement se montrer le premier ; & si le prince Arfilée consent à me recevoir dans sa quadrille au nombre de ses courtisans , je n'espargnerai rien pour me rendre digne de cet honneur. Assurez la princesse , continua-t-il , que je

n'ai point d'autre ambition que celle de mériter ses bonnes grâces, & que si elle me permet d'entrer dans la carrière avec le titre de son chevalier, j'ose lui promettre qu'une si grande faveur redoublera mes forces, & qu'elle ne se repentira pas du choix dont elle m'aura honoré.

Quand le page les eut quittés, le chevalier des lunes demanda à ses deux compagnons ce qu'ils pensoient du procédé obligeant d'Armeline. En vérité, mon frère, je trouve cette princesse bien adroite & bien fine, lui répondit celui des soleils; son premier coup d'œil a su vous séduire, & malheur aux chevaliers qui vous attaqueront demain; pour moi je me garderai bien de vous combattre, l'amour vous donnera des forces nouvelles, & vous serez plus redoutable que jamais.

Vous méprisez la puissance de l'amour, répondit en fouriant le chevalier des lunes, & vous n'en parlez que pour le tourner en ridicule; mais peut-être qu'un jour il se vengera de votre mépris, il en a soumis d'aussi rebelles que vous.

Quand ce malheur m'arrivera, reprit le chevalier des soleils, je pourrai changer de langage; en attendant, je me flatte d'être en droit de braver un ennemi, dont je ne connois point la force, & qui ne triomphe que de notre foiblesse.

Pendant que les trois chevaliers s'entretenoient ainsi, Armeline, embarrassée de la réponse qu'elle

devoit faire au chevalier inconnu , consulta le roi ; qui lui dit de l'accepter pour son chevalier. J'espère , ajouta-t il , que vous en serez flattée , & que demain nous ferons satisfaits de l'adresse des combattans. La princesse rougit , & profitant de la permission du roi , le même page retourna sur ses pas , & le chevalier des lunes fut charmé d'avoir obtenu ce qu'il avoit demandé. Je vous prie , dit-il à celui qui lui portoit une nouvelle si agréable , d'assurer l'infante que son choix augmente infiniment mon courage ; tout ce que je ferai dans le tournoi sera son ouvrage : enfin c'est à sa seule beauté qu'il faudra rapporter la gloire dont j'espère me couvrir.

Cette réponse fit plaisir à l'infante ; elle en fut agréablement occupée , & cette satisfaction disposoit insensiblement son cœur à recevoir les impressions de l'amour. Cependant le jour étant prêt à finir , les joutes cessèrent , & la cour se retira au palais du roi d'Arménie.

Le tournoi commença le lendemain , & continua pendant trois jours. Les trois chevaliers remportèrent le prix de la journée qu'ils avoient choisie , on les combla d'éloges , on les admira chacun en particulier ; mais on convint d'une voix unanime que le chevalier des soleils avoit autant surpassé les deux autres , qu'ils avoient eux-mêmes paru supérieurs à tous les chevaliers qui avoient

combattu. L'infante Arméline donna la préférence au chevalier des lunes ; mais elle fut seule de son avis : son cœur en décidait , & l'amour n'est souvent conduit que par le caprice. Elle avoit senti beaucoup d'inclination pour ce chevalier , & les lauriers dont il fut couvert dans cette occasion , achevèrent de séduire son cœur.

Arfilée qui savoit connoître le vrai mérite, eut pour ces trois chevaliers toutes les attentions qu'ils méritoient ; il les logea magnifiquement dans son palais , & bientôt il ne quitta plus le chevalier des étoiles , dont la conversation étoit très-agréable. Un jour il le pria de lui apprendre son histoire & celle de ses deux amis , & cette prière fut accompagnée de tant de marques d'estime , que le chevalier ne put y résister.

Seigneur , répondit-il au prince , l'amitié dont vous m'honorez m'oblige à faire une espèce d'infidélité à mes deux compagnons ; je me flatte cependant qu'ils ne m'en sauront point mauvais gré , & qu'ils vous confieront eux-mêmes leur secret , si vous aviez daigné leur témoigner votre curiosité. Je vais donc vous satisfaire , malgré la résolution que nous avons prise d'être inconnus , en cherchant les aventures & les occasions de nous signaler.

Je suis Polémon , fils unique du roi de Hongrie ; le chevalier des soleils est le prince Caloandre , &

l'autre est le prince Altobel son frère : ils sont tous deux mes parens , & tous deux fils du fameux Poliarte , prince de Constantinople , qui , selon le cours de la nature , doit bientôt occuper le trône de l'empereur Enceladan son père. J'ose exiger de vous que mes amis même ne pourrout soupçonner la confiance que je vous fais. Arfilée se leva , & dans l'excès de sa joie il embrassa tendrement Polémon. Votre réputation , dit-il , vous a déjà devancés dans cette cour ; tout ce qu'elle publioit nous paroissoit au-dessus de la perfection où l'homme peut arriver , & nous voyons à présent qu'elle ne nous flattoit point ; mais , ajouta-t-il , daignez m'apprendre comment l'empereur & Poliarte ont pu consentir au départ de vos deux amis , pour aller s'exposer , dans un âge si tendre , aux dangers des voyages & des combats. Seigneur , lui répondit Polémon , j'étois à Constantinople avec les deux princes au milieu des plaisirs que l'on peut trouver dans une cour brillante , ils me témoignèrent l'ennui que ce genre de vie leur caufoit , & m'avouèrent qu'ils aimeroient mieux chetehér ailleurs les moyens d'acquérir de la gloire. Je pensois comme eux ; ainsi bien loin de les contredire , nous ne fûmes plus occupés que du soin d'empêcher que l'on ne s'opposât à notre dessein : nous convînmes de l'exécuter secrètement ; en effet , nous nous embarquâmes la nuit sur un

vaisseau qui devoit mettre à la voile le lendemain pour se rendre en Syrie, & nous laissâmes entre les mains d'un homme fidèle deux lettres adressées l'une à Encedalan, & l'autre à Poliarte, avec ordre de ne les rendre que quelques jours après notre départ. Poliarte fera sans doute inquiet de ses deux fils, & sur-tout dans un temps où presque tout l'orient n'est occupé que des moyens de ruiner son empire.

Prince, interrompit Arsilée, je vois avec douleur que les plus grands princes de l'Asie prennent les armes pour détruire Constantinople. Il y a plusieurs années que Poliarte doit s'attendre à cette guerre : personne n'ignore qu'elle n'a été différée qu'à cause de la jeunesse de la princesse Léonide, qui ne peut encore en supporter les fatigues; tous les devins ayant prédit à l'impératrice Tigrinde, lorsque cette incomparable fille vint au monde, que la conquête de l'empire grec lui étoit réservée. Ces prédictions, ajouta-t-il, ont assez de vraisemblance; car on dit que son adresse & sa force sont parvenues à un tel point, que quoiqu'elle ait à peine seize ans, elle ne trouve plus de chevalier qui lui puisse résister. Sachez de plus, Seigneur, continua-t-il, que tous les princes de l'Asie s'empressent à servir cette aimable héroïne, dans l'espérance d'obtenir sa main, & l'empire de Trébisonde, dont elle est l'unique héritière.

Ainsi le prince Poliarte n'a pas trop de toutes ses forces, & de celles de ses amis, pour résister aux grandes armées qui le doivent attaquer. Le roi mon père est allié de tous les temps de l'empire grec ; & ne l'abandonnera pas dans cette occasion, où vraisemblablement, vous & les princes vos cousins, ne manquerez pas de vous trouver. Nous y serons sans doute, lui répondit Polémon ; mais nous avons du temps, & malgré les préparatifs que l'on fait à Constantinople, nous pouvons en être éloignés plus d'un an, sans avoir rien à nous reprocher.

Quand Polémon eut remercié le prince d'Arménie de l'intérêt qu'il prenoit à l'empereur Enceladan & à Poliarte, Arfilée, qui étoit occupé des motifs de cette guerre, poursuivit ainsi la conversation.

On imagine sans peine que l'impératrice Tigrinde & l'empereur Orcan, son mari, doivent avoir beaucoup à se plaindre du prince Poliarte ; car enfin la haine qu'ils ont pour lui augmente tous les jours. On nous a fait de grands éloges de la valeur dont le prince Poliarte a donné des preuves dans Trébifonde : on nous a conté ses amours avec Tigrinde ; mais je compte peu sur la fidélité de ces récits, & si vous êtes instruit de tous ces faits, vous m'obligerez sensiblement, si vous voulez me les apprendre. Grand prince, lui

répondit Polémon ; je ne pourrois vous satisfaire que très-imparfaitement , & fort en général ; mais si vous voulez entendre conter cette histoire avec tous ses détails , personne ne peut mieux contenter votre curiosité que l'écuyer d'Altobel ; il a eu le même emploi auprès de Poliarte , & a été témoin de toutes les aventures de ce prince.

Arfilée reçut avec plaisir la proposition de Polémon ; & quand ils eurent dîné , ils descendirent promptement dans les jardins. Les dames & les chevaliers se répandirent aussi-tôt dans les allées & dans les agréables bosquets dont ce beau lieu étoit orné. Altobel profita d'une occasion si favorable pour entretenir sa chère Arméline ; il lui découvrit sa naissance , & se livra d'autant plus aux charmes de l'espérance , qu'il comptoit sur les services d'une de ses filles , nommée Syrène , dont le cœur se déclaroit pour Polémon.

Arfilée & Polémon se rendirent sans affectation dans un endroit écarté , auprès d'une belle fontaine : l'art & la nature unissoient leurs beautés dans cette délicieuse retraite. Les orangers & les citronniers y formoient une ombre impénétrable aux rayons du soleil , & les zéphirs badinoient autour des fleurs , qui répandoient un parfum dont l'air étoit embaumé. Les deux princes se placèrent sur des bancs de gazon , & pour lors le sage Ariste , l'écuyer d'Altobel , commença son récit en ces termes.

Poliarte mon maître étoit âgé de vingt ans ; sans espérance de parvenir à l'empire , Périandre étant son frère aîné. Dans le dessein qu'il avoit de signaler son courage , il préféra , sans balancer , l'envie de parcourir des pays étrangers au repos de la cour ; & ne voulant point être connu , il ne confia son dessein qu'à moi seul , & m'honora de l'emploi de son écuyer.

Notre départ de Constantinople fut secret ; nous parcourûmes presque tous les pays du nord , où Poliarte acquit une grande réputation , sous le nom du chevalier de la fortune , qu'il portoit sur son écu. Il voulut passer ensuite dans les royaumes les plus florissans de l'Asie ; & nous nous embarquâmes dans ce dessein sur un vaisseau qui faisoit voile pour Trébisonde.

Poliarte s'entretenoit souvent pendant la route avec le capitaine du vaisseau , qui faisoit les plus grands éloges de la beauté de Tigrinde , fille de Tigranor , empereur de Trébisonde. Il nous apprit aussi que la cour de ce prince étoit la plus florissante de toute l'Asie , les charmes de la princesse y attirant les plus fameux chevaliers de l'univers. Ces récits donnèrent aussi-tôt à Poliarte l'envie de voir une si belle & une si aimable princesse. Mais il fut encore plus occupé d'un projet digne de son courage : il résolut de délivrer cet empire d'un malheur dont le capitaine lui dit que les peuples étoient affligés.

Il y avoit quelques mois que l'empereur, en faisant faire une grande chasse à deux journées de Trébifonde, avoit trouvé un dragon d'une grandeur démesurée, qui s'étoit emparé de la forêt. Ce monstre épouvanta les chasseurs, & les fit retourner promptement dans la ville; & depuis ce temps on apprenoit tous les jours à la cour quelques nouveaux détails du dégât & des ravages que faisoit ce terrible animal. Ce malheur fit bientôt évanouir les plaisirs qui y régnoient auparavant, on fit marcher des troupes contre lui; mais leurs efforts furent inutiles. Ce monstre étoit armé d'écaillés si dures, que le fer ni le feu ne le pouvoient blesser : ainsi la mort étoit inévitable à tous ceux qui l'osoient approcher. Les campagnes devinrent désertes en peu de temps, & le dragon ne trouvant plus de quoi se repaître, s'approcha des portes de Trébifonde.

L'empereur ayant été témoin pendant deux mois d'un aussi grand malheur, & ne sachant aucun moyen pour y mettre ordre, fut obligé de promettre la belle Tigrinde au vainqueur du dragon. Tous les princes & les chevaliers, continua le capitaine, desiroient avec ardeur de la posséder; mais le moyen d'y parvenir diminuoit les desirs des plus déterminés. Il s'en étoit cependant trouvé deux, dont l'amour avoit augmenté la valeur naturelle; mais tout l'avantage qu'ils tirèrent de leur

bonne volonté , fut d'être plaints de Tigrinde après leur mort.

Le capitaine ajouta que tout le monde étoit au désespoir , & que personne ne voulant plus hasarder le combat , on ne pensoit alors qu'à fléchir le ciel par des larmes & par des vœux qui paroissent inutiles.

Ce récit fit naître , dans le cœur du généreux Poliarte , le désir de soulager ces peuples , & tout ce que le capitaine du vaisseau put lui dire pour le détourner de ce projet , fut inutile. Nous avions déjà passé la mer de Zabaque , & le Pont-Euxin ; nous étions même entrés dans la mer Majeure , quand nous essuyâmes une tempête effroyable qui dura plus de trois jours. Enfin lorsque nous n'attendions que le moment de couler à fond , notre vaisseau échoua sur un banc de sable , & demeura sans aucun mouvement , malgré la fureur des vents & des flots.

Bientôt après le calme succéda , & Poliarte , qui se sentoit fatigué de la mer , ayant appris qu'il n'étoit pas éloigné de Trébisonde , voulut débarquer , prit ses armes , & monta à cheval. Un habitant du pays nous conseilla de suivre un petit sentier qui traversoit une forêt , & qui devoit nous rendre au grand chemin de la capitale. La gaieté & l'air content de mon maître ne venoient pas tant d'avoir évité les dangers de la mer , que

d'imaginer qu'il étoit auprès de Trébisonde ; car il espéroit que la cour de l'empereur Tigranor seroit un théâtre proportionné à sa valeur.

Nous traversâmes une grande partie de la forêt sans rencontrer personne, & non sans entendre des voix, & un bruit confus de cors & de chiens, qui nous firent juger que l'on faisoit une chasse considérable ; nous aperçûmes en sortant du bois un chevalier richement armé ; sa visière étoit levée, ainsi l'on pouvoit juger de la tristesse qui régnoit dans son ame ; & comme il parloit seul, nous nous arrêtâmes pour l'écouter, & nous entendîmes qu'il s'exprimoit ainsi. Ah ! prince lâche, prince indigne de porter une épée ! Tu n'as pas eu le courage d'attaquer le dragon, auras-tu celui de voir Tigrinde au pouvoir d'un rival ? Eh quel rival ! Un monstre de la nature ! Juste ciel, souffriras-tu qu'on unisse la plus parfaite beauté à la plus affreuse laideur ? O ciel ! écrase-moi, je te pardonne de me punir. J'ai trop osé en aimant Tigrinde, & trop peu pour la posséder. Mais pourquoi cette princesse infortunée va-t-elle subir un sort si déplorable ? Son père l'ordonne, Ah ! son père ne mérite plus un nom si doux, puisqu'il a banni de son cœur les sentimens de la nature. O mon cœur ! (continuait-il en soupirant, & laissant couler quelques larmes) à quoi te résous-tu ? Mourons ; le plus

cruel trépas n'a rien de comparable aux tourmens que je souffre.

En disant ces mots, il s'abandonna sur un épieu qu'il avoit à la main, & sans doute il alloit se percer ; mais heureusement mon prince s'approcha de lui, & lui retint le bras. Cet infortuné ne s'aperçut pas du secours que nous lui donnions, & tomba en foiblesse. Poliarte m'ordonna de lui ôter ses armes, & de ne rien négliger pour le faire revenir.

Pendant que j'étois occupé à suivre ses ordres, mon maître considéroit ce chevalier, dont la pâleur égaloit celle de la mort, & lui trouvant un air noble & plein de majesté, il s'attendrit, voyant un prince, qui d'ailleurs paroïssoit intrépide, que l'amour réduisoit dans un si cruel état, & conduoit que le capitaine du vaisseau ne lui avoit point exagéré la beauté de Tigrinde. Nos soins ne furent pas inutiles ; le chevalier revint à la vie. Courage, prince, lui dit Poliarte ; une ame généreuse ne doit pas s'abandonner au désespoir. Plût au ciel qu'il ne dépendît que de moi de rendre votre sort plus doux ! Vous n'auriez pas sujet de vous en plaindre.

Le prince remercia Poliarte, & lui dit : chevalier, vos attentions pour moi sont d'autant plus obligeantes, que je ne les ai jamais méritées ; je

Suis fâché que vous les ayez employées pour un malheureux, qui n'aura pas le temps de les reconnoître : je ne doute ni de votre générosité, ni de votre valeur ; mais la mort peut seule mettre fin à mes maux. Un juge passionné n'est pas un bon juge, lui répondit Poliarthe ; permettez-moi donc de douter que votre mal soit sans remède, jusqu'à ce que vous m'en ayez fait confidence ; découvrez-moi vos peines, je vous en conjure, & peut-être que le ciel me donnera les moyens de les adoucir.

Hélas ! reprit l'inconnu, mon malheur est trop certain pour me laisser la plus foible espérance, vous en ferez bientôt convaincu. Si le soleil éclaire votre patrie, on y connoît la réputation de Tigrinde, toute l'Asie n'a qu'une voix pour louer sa beauté, & tout ce qui la voit l'adore ; vous savez peut-être qu'un terrible dragon qui désoloit cette contrée depuis quelques mois, vient d'être tué par un monstre plus horrible & plus difforme que lui.

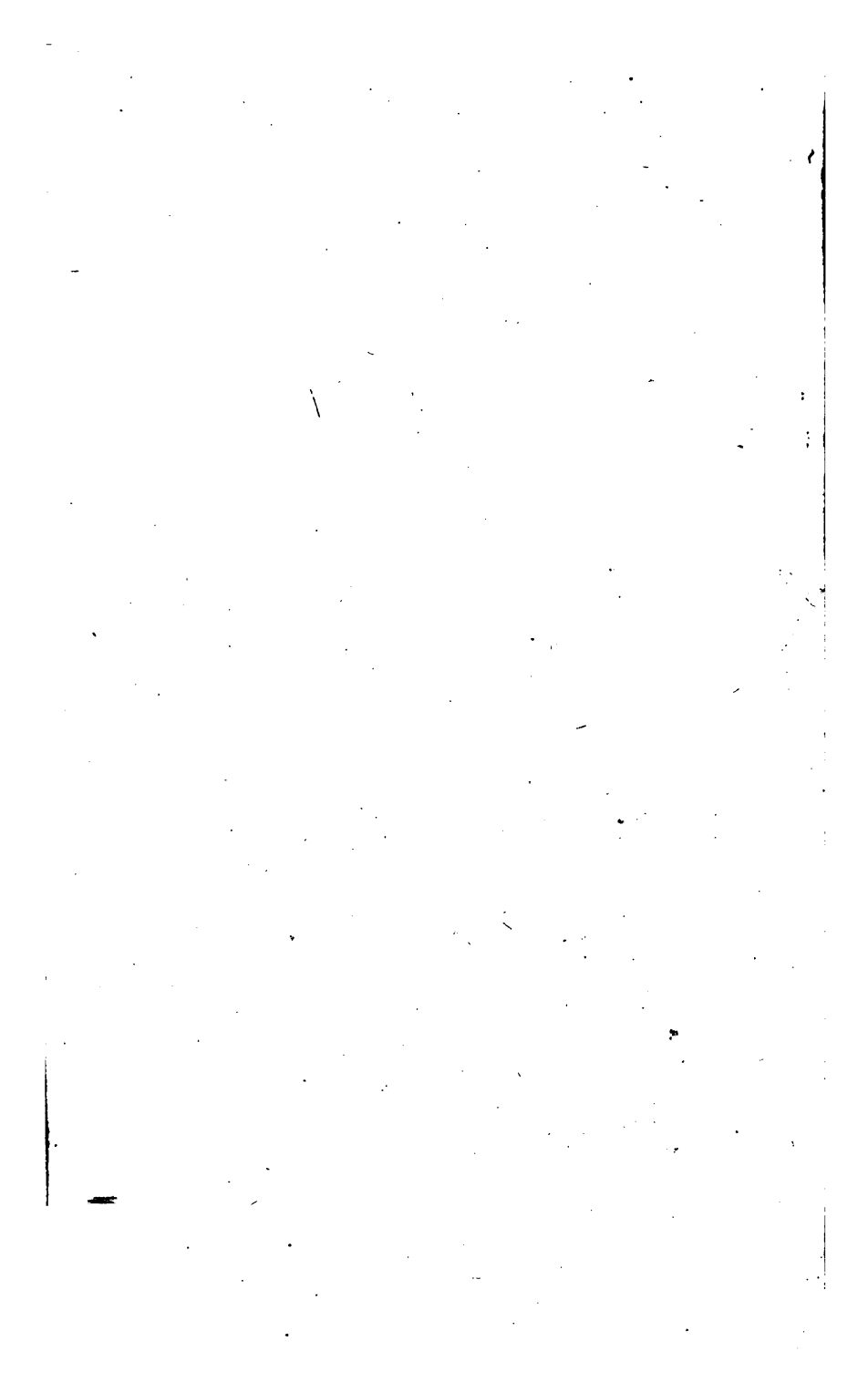
Poliarthe interrompit l'inconnu, pour lui dire qu'il étoit informé de la grande beauté de Tigrinde, & des défordres que causoit la fureur du dragon ; mais qu'il ignoroit que le pays en fût délivré. Hé bien, répliqua le prince, plus vous connoissez la beauté de Tigrinde, & les maux que le monstre causoit dans le pays, & plus vous

sentirez combien ce dernier évènement rend mon sort déplorable. En effet, ce dragon, tout mort qu'il est, déchire mon cœur plus cruellement qu'il n'a déchiré pendant sa vie celui de tant d'autres malheureux. Qu'il eût mieux valu qu'il m'eût dévoré moi-même ! Sachez donc qu'il y a quelques jours que l'on vit arriver dans cette cour un Tartare d'une difformité prodigieuse : sa taille est gigantesque ; il a tous les traits d'un ours, & sa voix ressemble au mugissement d'un taureau. Il devint amoureux de la princesse en la voyant, & sachant les conditions, que l'empereur avoit fait publier, il lui promit de combattre le dragon. La férocity qui régnoit dans ses discours épouvanta Tigride ; elle prit la fuite, & l'empereur lui dit, plutôt pour cesser de le voir, que dans l'espérance de le voir vainqueur : si vous terminez heureusement votre entreprise, je tiendrai ma parole.

Alors le son d'une cloche annonça que le dragon étoit auprès des murailles. Toute la cour & le peuple occupèrent les remparts, pour voir le combat de ces deux monstres. Orgolion (c'est le nom du Tartare) porta une si grande quantité de coups sur la tête & sur le dos du dragon avec une grosse massue de fer dont il étoit armé, & ces coups furent si terribles, qu'au grand étonnement des spectateurs, il l'abattit à ses pieds après une demi-heure de combat. Orgolion fut
blessé



*Oradon, si je ne combattois que pour ma vie,
je voudrois à te relever pour te prouver ce que
c'est qu'un enfant tel que moi,*



bleffé très-légèrement , & j'eus la douleur de le voir rentrer dans la ville en triomphant. Ses bleffures font fi peu confidérables , qu'il fe leva dès hier. L'infante eft venue fe promener dans cette forêt pour éviter fa vifite , & vous entendez les apprêts d'une grande chaffe ordonnée pour fon amufement. Cependant Orgolion preffe fon mariage , & vante fa valeur & la grandeur de fa naiffance ; car il eft coufin du grand cam des tartares. Enfin malgré les murmures du peuple , qui condamne abfolument un mariage qu'il trouve trop inégal , & trop dangereux pour Tigrinde , l'empereur veut tenir fa parole , non - feulement parce qu'il y croit fon honneur engagé , mais peut-être encore parce qu'il redoute un homme auffi terrible.

Tigrinde a juré de fe donner la mort plutôt que de confentir à ce mariage : l'impératrice fa mère fond en larmes ; tous les rivaux du Tartare font des efforts inutiles auprès de Tigranor pour l'engager à retirer fa parole ; pour moi j'adore cette malheureufe princesfe , fa générofité m'apprend bien , hélas ! que la mort eft le feul remède qui refte aux malheureux.

Cet infortuné fe plaignit encore quelque temps de la rigueur de fa deftinée , & nous apprit qu'il s'appelloit Orcan , & qu'il étoit fils du roi de Circaffie. Il nous parloit encore , lorsqu'un écuyer

courant à bride abattue , lui vint apprendre qu'une troupe de corsaires commandée par deux géans , enlevoit la princesse , & qu'après avoir tué tous ceux qui avoient voulu leur résister , ils prenoient le chemin de la mer.

Vous êtes à présent le seul , ajouta l'écuyer ; qui puisse donner du secours à Tigrinde ; les autres chevaliers sont épars dans la forêt : hâtez-vous , ne donnez pas le temps aux corsaires de s'embarquer. Cette nouvelle étourdit d'abord le prince Orcan ; mais un moment après il reprit ses esprits , & sans rien dire à Poliarte , il remonta sur son cheval , & s'écria : voici l'occasion de périr. En même-temps il disparut.

Mon maître ne consultant que sa valeur & sa générosité , le suivit avec le même empressement pour secourir la princesse , & je le suivis. Nous prîmes un chemin différent de celui d'Orcan , mais qui nous conduisoit également au bord de la mer , dans l'espérance de rencontrer plus aisément les corsaires.

Poliarte ne fut point trompé ; nous avions à peine fait un quart de lieue , que nous aperçûmes un des géans à la tête de huit chevaliers , qui traînoient la princesse , & deux de ses filles du côté de la mer , pendant que l'autre géant étoit demeuré derrière pour s'opposer au prince de Circassie , qui arrivoit au grand galop. Poliarte

pénêtré des cris que pouffoit Tigrinde, en implorant la bonté du ciel, s'écria : traîtres, arrêtez ; rien ne peut vous dérober à ma juste fureur.

Cette menace fit tourner la tête au géant ; il pouffa son cheval contre Poliarte, qui venoit à lui la lance baissée. Poliarte fut blessé au côté gauche, & peu s'en fallut qu'il ne fût renversé ; mais le coup qu'il porta fut si heureux, que le fer de sa lance perça la tête du géant, malgré l'épaisseur de son casque, & le fit tomber mort.

La princesse & ses demoiselles poussèrent un cri de joie à la vue d'un coup si redoutable, & furent convaincues que leur défenseur étoit un des meilleurs chevaliers de l'univers. Elles se jetèrent à genoux pour conjurer le ciel de le rendre vainqueur des huit autres chevaliers, qui fondirent tous ensemble sur le jeune prince, quoiqu'ils fussent épouvantés de la mort de leur chef ; mais ils reçurent bientôt le juste châtiment de leur crime & de leur témérité. Le premier succès de Poliarte sembloit lui donner de nouvelles forces ; car en moins d'une demi-heure il en fit tomber quatre, & les autres prirent la fuite, après avoir été presque tous blessés. Il ne songea point à les suivre, & s'étant approché des trois dames, il connut aisément celle qui devoit être la princesse.

Il mit aussi-tôt pied à terre, & frappé de l'éclat d'une si grande beauté, il se jeta aux pieds de

Tigrinde, pour lui rendre un hommage proportionné à ce qu'il voyoit, & malgré son trouble, il lui dit: c'est aujourd'hui que je puis me nommer chevalier de la Fortune, puisqu'elle m'a procuré le bonheur de servir une princesse adorable, & de punir des insolens qui osoient attenter à sa liberté. Ah! madame, quelque grand que soit leur crime, si votre beauté en est la cause, je sens qu'il devient excusable. Qu'elle est fatale cette beauté! qu'elle est capable de séduire les cœurs les plus sauvages!

Brave chevalier, lui répondit Tigrinde, si ces traîtres avoient formé la résolution de m'ôter la vie, votre valeur ne m'auroit secouru que pour prolonger mes peines; je suis dans un état qui me fait desirer la mort avec empressement: mais dans l'incertitude où je suis du dessein qu'ils avoient formé, je sens que je ne pourrai jamais vous remercier comme vous le méritez. Pour lors elle lui présenta la main, & lui dit de se lever.

La jeune Arlande, une des demoiselles de la princesse, fit en même-temps remarquer à Poliarre que le combat d'Orcan & de l'autre géant n'étoit pas encore terminé, que les quatre chevaliers qu'il venoit de mettre en fuite s'étoient joints à leur maître, & pressoient vivement ce prince. Poliarre remonta promptement sur son cheval, & courut où la gloire l'appelloit.

Orcan, malgré toute sa valeur, étoit réduit à l'extrémité. L'arrivée de Poliarthe fit changer la face du combat. Traîtres, s'écria-t-il, vous ne pouvez m'échapper. En disant ces mots, il porta un si grand coup au géant, qu'il le fit tomber blessé à mort. Ensuite il tourna son bras victorieux contre les autres chevaliers, & dans un instant ils mordirent la poussière à ses pieds. Cependant mon maître s'aperçut qu'Orcan perdoit beaucoup de sang, & qu'il étoit si foible, qu'il ne pouvoit se soutenir; il descendit de cheval pour le mettre doucement à terre. Il lui parut que n'ayant plus rien à craindre pour la princesse, il devoit donner ses soins à Orcan. Hélas! lui dit ce prince, que faites-vous? ne cherchez point à me conserver la vie; employez plutôt votre valeur à secourir la princesse, & à la tirer des mains de l'autre géant; & Poliarthe lui ayant appris qu'il avoit délivré Tigrinde, Orcan fut si frappé d'une nouvelle si agréable, qu'il demeura quelque temps sans pouvoir parler. Pardonnez-moi, reprit-il, enfin, trop heureux chevalier, d'avoir si mal répondu à toutes vos politesses; j'étois si peu capable de soutenir la rigueur de mon sort, que je n'envifageois que la fin de mes peines: mais je sens à présent que l'espérance renaît un peu dans mon cœur. Sa foiblesse l'empêcha de continuer.

Cependant la suite de Tigrinde s'étoit rassé-

blée ; tout le monde se regardoit avec admiration ; & l'on ne pouvoit se persuader qu'un seul homme eût fait des actions si merveilleuses.

On apprit , par un des blessés , que l'un des géans étoit le cruel Turbolon , & que l'autre étoit son fils. Ces corsaires étoient redoutés dans ces mers. Ils avoient appris la disposition de la chasse , & s'étoient cachés dans la forêt pour y faire quelque prise. Tigrinde fit encore de nouveaux remerciemens à Poliarte , & témoigna à Orcan combien elle étoit touchée de son état. Madame , lui répondit-il , la joie que j'ai de vous voir échappée d'un si grand danger , m'empêche de sentir aucune douleur , mes blessures me sont chères , & j'en fais gloire , puisque je les ai reçues pour votre service.

On fit sur-le-champ un brancart pour transporter Orcan , & l'on reprit doucement le chemin de la ville. Poliarte marchoit à côté de la princesse , qui ne se lassoit point de l'admirer , & qui ressentoit , sans y prendre garde , les premières impressions de l'amour. Elle ne fut pas long-temps sans comparer les agrémens qui brilloient en lui , avec la difformité d'Orgolion qui lui étoit destiné ; & cette comparaison lui fit bientôt pousser des soupirs & répandre des larmes.

Poliarte , qui la regardoit sans cesse , s'aperçut de l'état où elle étoit , & lui dit : madame , ne

vous affligez point ; le ciel qui vous a délivrée des géans , saura vous délivrer du mariage que vous redoutez. Quant à moi , je ne serai plus occupé tout le reste de ma vie que de ce qui pourra vous satisfaire. Généreux chevalier , lui répondit Tigrinde , vous êtes sensible à mes malheurs , & j'avoue que les offres que vous me faites me donnent quelque espérance : cependant je crois que la mort est le seul remède à mes peines ; l'empereur mon père ne voudra point manquer de parole , & d'ailleurs Orgolion est si redoutable , que personne n'ose le contredire , & il a déclaré qu'il ne vouloit souffrir aucun retardement.

La princesse prononça ces paroles avec tant de douleur , que Poliarte en fut touché. Il est vrai , lui dit-il , que la mort doit vous faire éviter le malheur dont vous êtes menacée ; mais ce doit être celle du Tartare , & je vous jure , madame , foi de chevalier , de lui soutenir les armes à la main , qu'il ne mérite pas l'honneur d'être votre époux. Me préserve le ciel , reprit Tigrinde , de vous exposer à un danger si certain ; je serois trop à plaindre si je causois la perte d'un chevalier tel que vous : je puis juger par les belles actions que je vous ai vu faire , qu'aucun homme ne résisteroit à votre valeur ; mais ce monstre est trop au-dessus de la force ordinaire , & l'on peut abandonner cette entreprise sans faire tort à son

honneur. Quand il seroit encore plus terrible ; interrompit le prince , votre beauté me donneroit assez de courage pour le vaincre. Il dit ces mots avec tant de vivacité , que la princesse en rougit , & se tournant du côté d'Arlande qui la suivoit , & qui avoit entendu leur conversation , elle lui dit en soupirant : malheureuse beauté , dans quels labyrinthes me conduis-tu ! Pour moi , qui considérois la princesse & Poliarte avec beaucoup d'attention , je lisois dans leurs yeux qu'ils commençoient à ressentir une inclination proportionnée à leur mérite.

Nous étions au moment d'entrer dans la ville de Trébisonde , quand nous apperçûmes un grand nombre de chevaliers qui venoient à toute bride , & que Tigranor envoyoit au secours de l'infante sur la première nouvelle qu'il avoit eue de son aventure. Orgolion étoit à la tête de cette troupe , & sa fureur étoit si grande , qu'il auroit intimidé les plus intrépides ; je vous avoue même , seigneur , que sa vue me fit frémir. Lorsqu'il fut assez près de Tigrinde pour se faire entendre , il s'écria d'une voix terrible : j'étois étonné avec raison qu'il y eût un homme assez hardi pour oser vous regarder sachant que vous devez être ma femme ; quelle vengeance j'en aurois tiré , si l'on nous avoit dit la vérité ! Ah ! si je connoissois celui qui a été assez téméraire pour apporter une si fausse nouvelle à

L'empereur, je le déchirerois de mes propres mains. Le grand écuyer de l'empereur, dont la sagesse & la modération étoient extrêmes, & qui haïssoit naturellement le Tartare, s'avança & lui dit : on ne vous avoit rien rapporté qui ne fût véritable, & la princesse seroit au pouvoir des géans & de leurs chevaliers, sans le secours du prince Orcan, que vous voyez blessé, & celui de ce généreux étranger (en lui montrant Poliarte) qui a fait en cette occasion des actions dignes d'une gloire immortelle, & sans lesquelles votre vengeance & votre secours auroient été fort inutiles.

Orgolion voyant la grande jeunesse de Poliarte, répondit au grand écuyer : la peur vous aura sans doute fait voir des géans où il n'y en avoit point. Il ajouta à cette belle réponse plusieurs discours ridicules & pleins de vanité, qui ne furent approuvés de personne, & moins encore de Tigride.

On observa un grand silence pendant le reste du chemin ; il n'y eut qu'Arlande qui s'approcha de mon maître, & qui lui dit tout bas : hé bien, seigneur, que pensez-vous de ce beau jeune homme ? Avez-vous vu jamais rien de plus horrible ? Madame Arlande, lui répondit Poliarte, la princesse est encore plus belle qu'il n'est affreux, & celui qui pourra plaire à cette beauté ne sera pas fort occupé de lui. Ce discours prononcé avec autant de

franchise que d'agrément, donna quelque consolation à Tigrinde, qui l'entendit; car il lui parut que son nouveau chevalier voyoit Orgolion avec assez d'indifférence.

Les nouvelles du secours que l'on avoit donné à la princesse devancèrent son arrivée à Trébissonde; ainsi tous les habitans sortirent en foule pour voir le chevalier de la Fortune. Quand nous fûmes arrivés au palais, l'empereur embrassa tendrement la princesse; il reçut Poliarthe avec toute la politesse imaginable, & ordonna que l'on eût pour Orçan tous les soins que sa situation pouvoit exiger.

Mon maître se contenta de faire panser ses blessures, & s'entretint quelque temps avec Tigranor, qui fut très-content de sa conversation, & qui le conjura de ne point demeurer inconnu à sa cour, voulant lui rendre tous les honneurs qu'il méritoit, ne doutant point qu'il ne fût d'une illustre naissance. Poliarthe le pria de l'en dispenser, & lui dit qu'il n'avoit d'autre mérite que l'envie d'exposer ses jours pour son service. L'empereur n'insista pas davantage; mais il lui fit rendre tous les honneurs que l'on doit aux princes. Mon maître fit insensiblement tomber la conversation sur le mariage d'Orgolion & de la belle Tigrinde, & lui représenta avec douceur combien l'inégalité prodigieuse que l'on remarquoit en leurs per-

sonnes, suffisoit pour empêcher ce mariage. Mais Tigranor paroissoit aussi résolu de tenir sa parole, qu'affligé de ne pouvoir y manquer. Le prince, avec cette vivacité inséparable d'un amour naissant, lui demanda la permission de combattre le Tare, & de lui prouver par les armées que ses prétentions étoient injustes. L'empereur ne fut quel parti prendre; car s'il desiroit la mort du géant, il ne craignoit pas moins celle d'un chevalier qui savoit plaire dès' le premier abord. Poliarthe, de son côté, regarda ce silence comme un consentement, & ne lui en parla pas davantage. Le lendemain ils allèrent ensemble rendre visite à Orcan, & ils apprirent avec joie que ses blessures n'étoient point dangereuses, & qu'il seroit guéri dans peu de jours.

Quelque temps après, l'empereur donna un grand festin à toute sa cour; il se plaça seul à une table, & fit mettre à une autre le chevalier de la Fortune avec le prince son fils, qui pour lors étoit dans la première jeunesse. Le superbe Orgolion s'aperçut avec douleur que l'on avoit plus d'égards, & que l'on traitoit mon maître d'une façon plus distinguée que lui; ainsi quand les tables furent levées, il se présenta devant Tigranor, & lui dit avec autant de colère que d'insolence: il paroît bien, empereur de Trébisonde, que tu as déjà oublié le grand service que je t'ai rendu, puisque

tu oses me mépriser ; je ne puis demeurer plus long - temps dans une cour où l'on m'offense , donne-moi ta fille , comme tu me l'as promise , & je pars.

Ce discours surprit tout le monde avec raison ; l'empereur lui-même ne fut que lui répondre : Tigrinde pâlit & pleura , & les chevaliers dont la salle étoit remplie ne purent la regarder sans pleurer comme elle : mais Poliarthe voyant que l'empereur ne répondoit point , jeta les yeux sur la princesse , & s'aperçut qu'elle lui adressoit un de ces regards touchans qui savent si bien obtenir du secours pour la beauté malheureuse. Alors animé tout à-la-fois & de compassion , & d'un généreux dépit , il se leva , & après avoir demandé à Tigranor la permission de parler , il dit d'un air fier & intrépide : Orgolion , l'excessive bonté de l'empereur te rend assez hardi pour oser parler devant lui avec autant d'insolence ; il ne suffit pas de terrasser un dragon pour mériter la princesse , il faut lui plaire ; on ne peut disposer de sa main sans son consentement , & comme elle est très-éloignée de te l'accorder , je suis prêt à te prouver que non-seulement tu es indigne de la posséder , mais que l'empereur ne peut te la donner. Orgolion fut si surpris de voir qu'un homme seul osât le défier , qu'il ne fut d'abord que lui répondre : mais se tournant vers l'empereur , ajoute ,

lui dit-il, à mes autres bienfaits le respect que j'ai pour toi; sans lui, je mettrois tout à l'heure cet enfant en mille pièces: cependant je te jure, que plus je retiens ma colère, & plus ma vengeance sera terrible. Et toi, jeune insensé, poursuivit-il en regardant mon maître, on voit bien que tu es étranger, puisque tu ne me connois pas; je te ferai bientôt éprouver la différence qu'il y a de moi à ceux que tu as pris pour des géans: armes toi, & viens mourir. En achevant ces mots, il sortit de la salle.

Le chevalier de la Fortune étoit le seul qui parût avec tranquillité au milieu des craintes & des allarmes qu'Orgolion avoit inspirées à tout le monde. Il prit ses armes en présence de Tigranor, qui lui dit en l'embrassant: chevalier, vous vous préparez à un grand combat, dieu veuille vous rendre vainqueur; puissiez-vous dégager ma fille d'un mariage qui feroit le malheur du peu de jours qui me restent à vivre. La justice de la cause que je défens, répondit Poliarthe, ne me laisse aucun doute sur le succès; au surplus, quoiqu'il en puisse arriver, l'entreprise me sera toujours glorieuse.

La princesse étoit si foible, qu'elle n'avoit pas la force de se lever. Son beau visage n'offroit plus aux regards de ceux qui se trouvoient dans la salle que la pâleur de la mort. Poliarthe s'approcha

d'elle, & lui dit avec une noble assurance : madame, je vais soutenir que non-seulement Orgolion, mais encore aucun mortel n'est digne de vous. Il n'est guères possible que je sois vaincu en défendant une si grande vérité. Cependant, si mon étoile me faisoit succomber, n'en accusez que moi seul. Puissent les dieux vous préserver de ce malheur, lui répondit la princesse, ma mauvaise fortune me doit allarmer ; mais votre mérite doit encore plus me rassurer. Je vous conjure de vous ménager dans ce combat, & de modérer la vivacité de votre courage. Songez que ma vie dépend absolument de la vôtre. Daignez, lui répondit le prince, vous placer de façon que vous puissiez être témoin du combat, non-seulement pour redoubler mes forces par votre présence, mais pour juger de l'attention que j'aurai à vous obéir. Oui, seigneur, lui répliqua l'infante, je vais me placer comme vous le desirez, & j'attendrai ma vie ou ma mort de votre succès.

On vint dire alors que le Tartare étoit dans la cour du palais, prêt à combattre. Le chevalier de la Fortune prit congé de l'empereur, & baisa la main de la princesse, qui n'eut pas la force de la retirer. Il descendit l'escalier accompagné des principaux chevaliers de la cour. Quand le Tartare, qui commençoit déjà à s'impatienter, le vit paroître, il lui cria d'une voix terrible : je vais te

prouver ; jeune insensé , la différence qu'il y a de ma force à celles des géans que tu as vaincus. As-tu la hardiesse de soutenir les impertinences que tu m'as dites , à présent que je suis armé. J'aime beaucoup mieux , lui répondit mon maître , te voir caché sous tes armes , qu'à visage découvert ; mais profitons du temps , & ne le perdons point en paroles inutiles.

On leur partagea le terrain & le soleil. Les trompettes sonnèrent. Ils partirent , & se rencontrèrent avec tant de violence , qu'ils furent renversés eux & leurs chevaux. Leur chute fut même si terrible , que l'on n'imagina pas qu'ils pussent y survivre.

Orgolion étoit blessé à la poitrine ; mais il avoit une jambe si fort embarrassée sous son cheval , qui lui-même étoit hors de combat , qu'il ne lui fut pas possible de se relever.

Le chevalier de la Fortune , quoique blessé à l'épaule , & très-étourdi de sa chute , se dégagea de dessous son cheval , & courut l'épée à la main sur Orgolion ; mais il s'arrêta pour songer au parti qu'il devoit prendre. Tous les spectateurs furent irrités d'une générosité si peu raisonnable ; car sa mort étoit assurée , s'il donnoit à son ennemi le temps de se mettre en défense.

Enfin Poliarre se rappelant les ordres de Tigride , s'écria d'une voix que tout le monde put

entendre : Orgolion, si je ne combattois que pour ma vie, je t'aiderois à te relever, pour te prouver ce que c'est qu'un enfant tel que moi ; mais la princesse Tigrinde m'a fait promettre de ne penser qu'à ses intérêts ; souffre donc ce que tu as bien mérité. A ces mots, il lui fit voler la tête, & les assistans poussèrent mille cris de joie. Le vainqueur fut reçu de l'empereur & de la princesse avec tous les témoignages possibles de joie & de reconnaissance. La satisfaction de Tigrinde auroit été complète, si elle n'eût pas aperçu que mon maître étoit blessé. Elle en témoigna son inquiétude. Aussi-tôt on le conduisit dans son appartement, où il fut pansé d'une blessure qui n'étoit pas dangereuse ; & qui ne fut pas long-temps à guérir.

L'heureux succès de ce combat contribua beaucoup à la guérison du prince Orcan. A peine étoit-elle confirmée, que l'on vit arriver quatre ambassadeurs du royaume de Circassie. Leur deuil annonça au prince Orcan la nouvelle de la mort du roi son père. Il apprit aussi que ses sujets le supplioient de venir prendre possession de la couronne, dont il étoit unique héritier. Il ne fut pas moins sensible à la perte qu'il avoit faite, qu'à la cruelle nécessité de se séparer de Tigrinde. Il vint sur-le-champ prendre congé de l'empereur & de la princesse, & partit, bien résolu de demander Tigrinde en mariage, & de venir lui-même en
faire

faire la proposition, d'abord qu'il auroit assuré la tranquillité de son royaume.

La princesse & Poliarte se contraignirent un peu moins qu'ils ne faisoient avant son départ. L'empereur lui-même approuva leur conduite ; car la valeur & les procédés du chevalier lui plaisoient infiniment, & il ne pouvoit imaginer que l'élevation de son cœur & de ses sentimens ne fût causée par la grandeur de sa naissance. Il dit donc un jour à Tigrinde, qu'il ne seroit pas fâché de la voir unie avec un chevalier d'un aussi grand mérite ; & cette proposition fut reçue avec des sentimens de joie qu'elle ne pouvoit dissimuler. On convint cependant, avant que d'aller plus loin, qu'elle s'informerait de la naissance de son maître. Arlande me rendit cette conversation ; car nous avions fait aisément connoissance, soit qu'elle eût de l'inclination pour moi, soit qu'elle voulût être instruite des sentimens du chevalier de la Fortune pour sa maîtresse. Pour moi, qui la trouvois fort à mon gré, je cherchois volontiers toutes les occasions de l'entretenir. Quand elle meut fait part des idées de la princesse & de l'empereur, elle me fit de grandes instances pour m'engager à lui découvrir le nom & la naissance de mon maître. Je m'en excusai d'abord, en lui disant que je l'ignorois absolument ; mais enfin Poliarte m'ayant non-seulement permis, mais même or-

donné. de l'instruire , je feignis de céder à sa curiosité.

Tigrinde rendit compte à l'empereur de ce qu'elle venoit d'apprendre ; & dès-lors il redoubla d'attentions pour Poliarte , qui s'aperçut aisément qu'Arlande avoit dit ce qu'elle avoit appris de sa naissance. Il en fit même confidence à Tigranor , & lui témoigna le desir qu'il avoit d'éprouver la princesse , & Tigranor le regarda dès ce moment comme son gendre. Toute la cour donna des marques de sa joie , quand elle fut instruite de cette nouvelle , & Tigrinde n'y fut pas la moins sensible. On convint que Poliarte iroit promptement à Constantinople pour obtenir le consentement de l'empereur son père pour ce mariage , & l'engager à envoyer des ambassadeurs pour demander la princesse.

La belle Tigrinde fut très-affligée de ce retardement ; mais la tranquillité où elle étoit sur les sentimens de son amant la consola , & notre départ ne fut différé que pour donner le temps à un fameux peintre de faire les portraits de Tigrinde & de Poliarte , qui vouloient adoucir , par ce moyen , les horreurs que l'absence cause toujours aux amans.

Tous les grands de la cour nous accompagnèrent jusques au vaisseau , & nous mêmes à la voile. Poliarte ne fut pas long-temps sans arriver à Conf-

Constantinople ; & fut d'autant mieux reçu par l'empereur son père , qu'il n'en avoit appris aucune nouvelle depuis son départ. Il est vrai que le bruit des grandes actions du chevalier de la Fortune s'étoit répandu dans Constantinople ; mais on ignoroit que ce nom fût celui que Poliarte avoit pris. Il trouva le prince Périandre son frère en assez mauvaise santé , & il apprit de lui que la fille du roi d'Hongrie , que l'on vouloit lui faire épouser , étoit à deux journées de la ville ; & comme il ne pouvoit aller au-devant d'elle , il conjura Poliarte de s'acquitter pour lui de ce devoir. Il y consentit & partit à l'instant , suivi d'un cortège nombreux & magnifique.

Poliarte rencontra le lendemain son illustre belle-sœur , & mit aussi-tôt pied à terre. Cette princesse , qui se nommoit Diane , étoit si charmante , que Tigrinde ne parut plus si belle aux yeux de mon maître , qui de son côté ne lui parut pas moins aimable , sur-tout en apprenant qu'il étoit le fameux chevalier de la Fortune ; en un mot , ils s'aimèrent , & leurs premiers regards firent naître dans leurs cœurs la plus violente passion.

La princesse fut reçue avec une magnificence excessive dans les fauxbourgs de Constantinople ; & cette nuit fut cruelle pour les deux nouveaux amans , qui se reprochoient une foiblesse absolu-

ment déraisonnable. J'étois couché si près du prince , que sa voix me réveilla sans peine. Je prêterai l'oreille à ses discours , persuadé que ses soupirs n'avoient point d'autre objet que Tigrinde ; mais je fus bien étonné d'entendre qu'il n'invoquoit cette princesse que comme un secours contre la nouvelle ardeur dont il se sentoit enflammé. Belle Tigrinde ! disoit-il , que font à présent ton amour & le mien ; & pourquoi ne s'unissent-ils pas pour défendre mon cœur , qui cherche à t'échapper ? Dans quel état me trouvai-je ! ô ciel ! j'adore une princesse qui doit épouser mon frère ! je vois l'abîme où m'entraîne mon aveuglement , & je ne puis m'en éloigner ! Diane , Tigrinde ! noms chéris , objets que j'adore , laissez-moi respirer , & souffrez que je prenne conseil de ma vertu ! Non , c'est trop balancer entre mon devoir & ma passion. J'éviterai , par une fuite généreuse , les dangereux appas de Diane. J'irai tomber aux pieds de Tigrinde , & les douceurs d'un amour innocent me guériront sans doute d'un amour criminel.

Diane , de son côté , pensoit à-peu-près les mêmes choses ; mais le jour dissipa les projets de la nuit ; on se vit , on se parla : quel moyen de résister ! Enfin nous arrivâmes dans Constantinople , & nous trouvâmes cette ville dans le trouble & dans la douleur. Périandre venoit de mourir , & Diane , au lieu des fêtes que l'on avoit préparées

pour la recevoir, ne trouva que des marques de tristesse. Elle fut moins touchée de cet événement qu'elle ne l'auroit été dans un autre temps ; car elle n'étoit plus obligée de combattre le penchant qu'elle sentoit pour son maître.

Le trône & l'espérance de posséder une princesse charmante, sont capables de consoler des plus vives douleurs ; cependant Poliarte fut véritablement touché de la mort de son frère. Le souvenir de Tigrinde, & la parole qu'il lui avoit donnée combattoit encore dans son cœur ; mais les ressources d'un objet éloigné sont bien foibles contre un objet présent, qui paroissoit avec tout l'empire de l'amour & de la beauté.

Dans ces circonstances, Enceladan lui proposa d'épouser la princesse Diane ; & lui représenta l'avantage que l'empire retiroit de l'alliance du roi d'Hongrie. Il insista sur la sagesse & sur les attraits de la princesse, qu'il falloit d'autant moins renvoyer au roi son père, qui ne l'avoit pas tant accordé à Périandre qu'à l'héritier de l'empire.

Ces raisons, jointes à l'autorité d'un père, achevèrent bientôt de déterminer Poliarte. L'empereur fit partir un chevalier pour faire part au roi d'Hongrie de ce nouvel arrangement, & ce prince ne fit point attendre son consentement. Diane en fut charmée, & les noces furent célébrées avec une joie universelle ; mais la

mort de Périandre les rendit moins brillantes :

Poliarte voulant du moins s'excuser d'avoir manqué à sa parole , envoya un chevalier à Trébifonde pour remettre une lettre à l'empereur Tigranor , dans laquelle il lui représentoit la nécessité de son mariage & l'autorité de son père , qu'il n'avoit pas osé contredire. Il me chargea d'une autre que je devois faire rendre secrètement à Tigrinde par le moyen de ma chère Arlande. Nous arrivâmes promptement & heureusement , ce chevalier & moi à Trébifonde , & nous trouvâmes cette ville dans les fêtes. Tout y marquoit la joie de voir Tigrinde élevée à l'éminent degré d'impératrice par la mort de Périandre.

Il nous fut aisé de voir que l'on n'avoit aucun soupçon de la nouvelle dont nous étions chargés : ainsi l'envoyé de Poliarte résolut d'attendre pour remettre sa lettre à l'empereur , qu'il en eût appris quelque chose par une autre voie. Pour moi , je n'eus pas la force d'affliger Tigrinde , & de lui apprendre une nouvelle si cruelle , & qu'elle prévoyoit si peu.

J'avois beaucoup d'impatience de voir Arlande ; ainsi je me rendis la nuit au palais , ne voulant être connu que d'elle. Je lui dis , en termes généraux , que Poliarte m'envoyoit pour une affaire importante , & je la priai de garder le secret sur mon retour ; mais j'eus beaucoup de peine à ne

pas satisfaire sa curiosité. Elle m'avoit reçu dans un cabinet , d'où j'entendis la voix d'un homme qui se plaignoit ; Arlande me dit que c'étoit celle d'Orcan. Elle ajouta qu'il étoit revenu depuis peu à la cour de Trébifonde avec une suite magnifique , dans l'espérance que la grandeur de ses états & l'amitié que Tigranor lui avoit témoignée , lui feroient épouser la princesse Tigrinde ; mais que la joie universelle , & le motif des fêtes dont il avoit été témoin , lui ayant appris que l'infante étoit destinée à Poliarte , l'avoient réduit à l'extrémité , & que les médecins étoient sur le point de l'abandonner. Elle me dit encore que Tigrinde étoit touchée de son état , parce qu'elle l'estimoit , & qu'elle n'avoit point oublié les services qu'il lui avoit rendus ; que cependant elle étoit fâchée d'être obligée de lui rendre visite , dans la crainte qu'elle avoit d'entretenir un mal dont elle n'ignoroit pas la cause. J'appris ensuite qu'elle alloit arriver dans son appartement , & je fus curieux d'entendre la conversation d'Orcan & de Tigrinde , pour en rendre compte à Poliarte. Arlande , qui ne cherchoit que les occasions de m'obliger , me fit voir une petite porte qui donnoit précisément sur le lit du malade , & qui n'étoit couverte que d'une tapisserie. Je résolus d'attendre en cet endroit , & j'y demeurai seul ; car Arlande fut obligée de se rendre auprès de la princesse.

Tigrinde ne fut pas long - temps sans arriver ; & j'entendis qu'il lui répondit à la question qu'elle lui fit sur l'état de sa santé. On ne peut être plus mal, madame ; je ne meurs point , ou du moins je meurs trop lentement. Prenez courage , Seigneur , lui répliqua-t-elle , nous n'épargnerons rien pour rétablir votre santé ; soyez persuadé de l'intérêt que nous y prenons tous.

Mon sort, s'écria Orcan , ne doit intéresser personne ; il ne m'intéresse pas moi-même ; la vie n'est point à désirer , lorsqu'elle n'a plus rien d'agréable. Que ceux qui sont heureux vivent ; je mourrai , mais cependant moins affligé que je ne l'étois , quand vous étiez au pouvoir d'Orgolion : j'ai du moins aujourd'hui la consolation de vous laisser dans un rang éminent avec un prince digne de vous. Je n'aurais pu vous offrir qu'une couronne ordinaire , & Poliarque vous donne un empire. Puisse-t-il vous aimer autant que je vous ai aimé ! Je vous souhaite une longue vie , & je lui désire une fidélité semblable à la mienne.

A ces mots il tomba dans un si grand évanouissement , que l'on douta de sa vie. Tigrinde ne put le voir en cet état sans répandre des larmes. Enfin les secours l'ayant fait revenir , & l'empereur qui survint n'ayant rien négligé pour le consoler , ils le quittèrent pour le laisser reposer : mais il étoit si fort abattu , qu'on n'osoit espérer qu'il passât la nuit.

Pour moi , qui connoissois la valeur & la générosité d'Orcan , je me sentis fort attendri ; & comme il me parut l'homme le plus digne d'épouser Tigrinde après Poliarte , je résolus de contribuer à son bonheur. Je demurai long-temps dans le cabinet & quand il fut seul , j'entrai doucement dans sa chambre ; je m'approchai de son lit , & je lui appris le mariage de Poliarte avec la princesse d'Hongrie. Cette nouvelle rappella son ame prête à s'envoler : il eut cependant beaucoup de peine à me croire ; il croyoit que la compassion m'engageoit à le tromper pour le soulager : mais quand il m'eut reconnu pour l'écuyer de Poliarte , il n'eut plus aucun doute. Je lui recommandai le secret , & je sortis du palais sans que personne m'eût reconnu.

Le bruit du mariage de Poliarte commença à se répandre dans Trébifonde , & ces nouvelles étonnoient tout le monde. L'empereur ne pouvoit se résoudre à les croire , lorsque nous nous présentâmes à lui l'envoyé de mon maître & moi. Il me reconnut d'abord , & ma vue lui causa beaucoup d'émotion : il prit la lettre sans rien dire , & la lut ; mais ce ne fut pas sans changer plusieurs fois de couleur. Mais après avoir réfléchi quelque temps il se leva , & se retira en disant à haute voix : le procédé de Poliarte est affreux , & je serois indigne du trône que j'occupe , si je le laissois impuni.

J'allai promptement trouver Arlande, & je lui fis part de l'ordre que j'avois reçu de Poliarte, la conjurant d'employer toute son adresse pour appaiser la colère de Tigrinde : en même-temps je lui donnai la lettre dont j'étois chargé. Arlande fut très-affligée, & courut à l'instant pour la rendre à sa maîtresse. Elle ne fut pas long-temps sans venir me retrouver ; elle m'apprit que Tigrinde étoit dans une si grande colère, que les soumissions, les excuses de Poliarte, & tout ce qu'elle avoit pu lui dire pour la consoler, avoient été inutiles : elle ajouta que la princesse, après avoir répandu beaucoup de larmes, avoit juré par son honneur, & par le sceptre de son père, de n'avoir jamais d'autre époux que le vainqueur de Poliarte, & le destructeur de l'empire de Constantinople.

Tigrinde elle-même me confirma tout ce que m'avoit dit Arlande ; car elle vint encore rendre visite au roi de Circassie, à qui ces nouvelles flatteuses tenoient lieu de remèdes, & qui se trouvoit déjà fort soulagé. Je vins promptement me placer au même endroit qui m'avoit déjà servi, & j'entendis que la princesse félicitoit Orcan sur le retour de sa santé. Je ne puis me réjouir tout-à-fait, madame, lui répondit-il, du meilleur état où je me trouve : je suis obligé d'avouer que je ne le dois qu'à l'offense que vous avez reçue ; mais je sens avec plaisir que j'aurai bientôt assez de force

pour vous venger. Ce n'est pas d'aujourd'hui, lui répliqua la princesse, que j'ai des preuves de votre attachement; je me suis souvent reproché de ne pouvoir le reconnoître. J'ai aimé Poliarte comme un mari dont mon père avoit fait choix; mais à présent que sa perfidie a détruit l'engagement que j'avois avec lui, je le hais, je déteste son nom, & je ne pense qu'aux moyens de le faire périr. Je reçois donc vos offres avec plaisir, & je vous conjure de ne penser qu'à votre guérison. Orcan lui fit encore quelques protestations, après lesquelles ils prirent congé l'un de l'autre.

Tigrinde étoit à peine sortie de l'appartement du roi de Circassie, que l'empereur y arriva. Il comprit aisément le sujet de la joie qui brilloit dans les yeux du malade. Après les premiers complimens, Tigranor lui dit:

Je suis d'autant plus sensible à l'affront que je reçois de Poliarte, qu'il est d'un rang illustre; & le ressentiment que j'en conserverai toute ma vie est proportionné à la grandeur de l'injure: mais avant tout, mon premier soin doit être de donner à Tigrinde un époux digne d'elle. Je connois votre valeur & les forces de votre royaume, & je n'ignore point l'amour que vous avez pour ma fille; ainsi je ne puis mieux faire que de vous la donner: mais à condition que vous partagerez mes intérêts & ma haine contre toute la famille d'Enceladan.

Orcan baïsa les mains de l'empereur , & lui répondit avec tous les transports d'un amant qui passe du plus cruel état à la plus grande félicité. Tigranor, satisfait des sentimens & des assurances que lui donna le roi de Circassie, se retira après l'avoir embrassé comme son fils.

La santé d'Orcan fut bientôt rétablie, & il épousa la princesse. On fit des tournois d'une magnificence extrême, malgré les cruelles guerres que l'on méditoit. Tigranor, après avoir donné quelques jours aux plaisirs, assembla son conseil pour examiner l'affront que Poliarte lui avoit fait; & l'on résolut la ruine de Constantinople, en unissant, pour cet effet, les forces de l'empire avec celles des alliés. Cette résolution devint bientôt publique, & Tigranor étant fort aimé de ses sujets, l'on eût dit, en voyant éclater leur zèle & leur fureur, que mon maître les avoit tous offensés en particulier. Tigrinde voyoit avec joie les préparatifs que l'on faisoit pour sa vengeance: elle ne pouvoit cependant arracher de son cœur le souvenir d'un ingrat qu'elle avoit tant aimé. Elle regardoit le portrait qu'il lui avoit laissé, & cette vue entretenoit sa douleur & ses regrets. Orcan avoit son estime. Poliarte étoit l'objet de sa colère; mais cette colère faisoit quelquefois place à des mouvemens plus doux, si j'en dois croire ce que me disoit Arlande.

L'envoyé de Poliarte se retira après la déclaration de guerre , & ma santé m'empêcha de le suivre. Je demeurai quelque mois malade à Trébifonde , mais je fus toujours caché dans une maison où j'avois souvent le plaisir de voir Arlande.

Cependant Tigrinde donna le jour à deux jumeaux , dont l'un étoit un prince , qui fut nommé Endimir , & l'autre une princesse , qui est la fameuse Léonide , dont la valeur & la beauté font tant de bruit dans l'univers. L'air se couvrit de nuages au moment de sa naissance. La nuit parut avant le coucher du soleil. Le soleil ne donnoit aucune autre clarté que celle des foudres & des éclairs , & les éclats de tonnerre étoient d'une violence extraordinaire.

Les sages donnèrent différentes interprétations à ce prodige : les uns disoient que Léonide feroit impératrice de Trébifonde , les autres assuroient qu'elle en augmenteroit la splendeur ; mais ils furent tous d'accord sur la beauté & la valeur incomparable que les astres lui promettoient. Quelques jours après le sage Ariston vint à la cour : c'étoit un homme qui s'étoit attiré une vénération générale par son savoir. L'avenir n'avoit rien d'impenétrable à ses yeux , & tout ce qu'il prédisoit étoit regardé comme infallible. On fut surpris de le voir ; car il passoit sa vie dans une forêt à

cinq journées de Trébisonde, sans autre occupation que celle de contempler le ciel. L'empereur qui l'aimoit, & qui l'estimoit beaucoup, le reçut à merveille, & le conduisit aussi-tôt chez Tigrinde qui n'étoit pas encore relevée, & qu'il trouva jouant avec sa petite fille. Il examina les traits de cet enfant avec attention, & tout d'un coup, avec un enthousiasme au-dessus de l'humanité, il s'écria : O merveilleuse princesse ! à quelle gloire es-tu réservée ! Ensuite se tournant du côté de Tigranor, il lui dit :

Grand empereur de Trébisonde, j'ai examiné la naissance de cette princesse ; j'ai vu toutes les constellations occupées à lui donner des avantages que les cieux n'accordèrent jamais à d'autres mortels. Je ne viens ici que pour avoir le plaisir de la tenir entre mes bras, & celui de la considérer avant de mourir. Soyez certain que rien n'égalerà ses charmes & sa valeur. Le destin lui réserve l'honneur de triompher de l'empire grec ; ainsi vous devez suspendre la guerre que vous avez résolue, pour attendre les temps favorables que le destin vous promet.

Et vous Tigrinde, lui dit-il alors, je puis vous assurer que le ciel doit augmenter votre grandeur ; mais il faut attendre quelque temps pour être vengée d'un prince qui vous a manqué de fidélité, plutôt par la faute du destin que par le

défaut de son cœur. Contentez-vous à présent des remords dont il est tourmenté, & ne doutez point que vos chagrins ne soient un jour suivis d'un bonheur que vous n'espérez pas.

Lorsque la réflexion eut fait place à l'étonnement que causa ce discours d'Ariston, on résolut de se soumettre aux ordres du ciel, & de suspendre la guerre, mais sans discontinuer les préparatifs pour être en état de tout entreprendre lorsque la jeune princesse auroit atteint l'âge convenable.

Quelque temps après, Orcan obtint de l'empereur, avec assez de peine, la permission de conduire Tigrinde dans ses états; mais au moment de leur départ, le prince de Trébisonde, frère unique de la reine de Circassie, tomba dangereusement malade, & mourut en peu de jours. Tigranor ne put soutenir cette disgrâce, & le suivit de près. Ses peuples le pleurèrent comme leur père, & Tigrinde lui succéda. Orcan fut couronné avec elle, sans trouver aucune difficulté. Il nomma un viceroi pour gouverner la Circassie, & se donna tout entier aux soins de son nouvel empire. Pendant qu'il prouvoit à ses peuples l'excès de sa justice & de sa prudence, Tigrinde n'étoit occupée que de l'éducation de ses deux enfans. Mais cette douce occupation fut bientôt mêlée

d'une vive douleur , par la perte imprévue du prince Endimir.

On pria le vertueux Ariste de raconter le détail de cet accident , & il continua son récit en ces termes : tout ce que la nature & l'art peuvent avoir d'agréable se trouve dans un lieu situé auprès de Trébifonde , auquel on a donné avec raison le nom de paradis terrestre. Les princes de cet empire vont ordinairement y prendre le plaisir de la promenade. Tigrinde y conduisit un jour ses deux enfans , qui n'étoient alors âgés que d'environ quatre ans. Elle avoit résolu d'y faire quelque séjour. Un soir , au coucher du soleil , pendant qu'elle se promenoit avec sa cour dans un bosquet sur le bord de la rivière qui se jette assez près de-là dans la mer , la nourrice étoit demeurée derrière avec les deux enfans & une demoiselle qui les servoit. Ces deux femmes apperçurent un bateau de pêcheur attaché à quelques arbres ; Léonide eut envie d'y entrer : aussi-tôt le petit Endimir voulut en faire autant , & les femmes eurent la complaisance de les y conduire.

Les secouffes qu'ils donnoient en badinant détachèrent le bateau ; la demoiselle qui s'en aperçut sauta promptement à terre avec la petite Léonide , qu'elle tenoit entre ses bras ; elle la posa promptement sur l'herbe , & se retourna pour prendre

prendre le prince , que la nourrice lui présentoit : mais la précipitation avec laquelle elle s'avança l'ayant fait glisser , elle tomba dans l'eau ; & si la nourrice ne l'avoit retenue par sa robe , elle eût été noyée. Cependant elle fut assez heureuse pour regagner le bord , sur lequel tous les gens de la cour , qui accoururent aux cris de Léonide , la trouvèrent évanouie. Quand elle eut repris ses esprits , elle conta le malheur qui venoit d'arriver ; & comme on ne vit plus alors ni la nourrice , ni le petit Endimir , non plus que le bateau , l'on conclut que le courant les avoit emportés : l'on fit descendre plusieurs barques jusqu'à la mer ; mais leurs recherches furent inutiles : on trouva seulement le lendemain , à plusieurs milles au large , le bateau renversé ; ainsi l'on ne douta plus que le jeune prince n'eût péri : & c'est ainsi que Léonide s'est trouvée l'unique héritière de l'empire de Trébisonde.

Quelque temps après le couronnement d'Orcan , poursuivit Aristé , je partis de Trébisonde pour retourner à Constantinople , où je trouvai que la princelle Diane avoit comblé de joie Poliarte & tout l'empire Grec , en donnant le jour à un prince , que l'on avoit nommé Caloandre à cause de son extrême beauté. Il est vrai que tout enfant qu'il étoit encore , on ne pouvoit le regarder sans l'aimer & sans l'admirer. Il me rappella l'idée de la petite

Léonide que j'avois vue à Trébifonde : mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est qu'en rendant compte à Poliarte de ce qui s'étoit passé dans cette ville, quand je lui fis le récit des prodiges arrivés au moment de la naissance de Léonide, il me dit qu'il étoit arrivé précisément la même chose lorsque Caloandre étoit venu au monde, & nous trouvâmes que Diane & Tigrinde étoient accouchées au même instant. Malgré toutes les raisons que Poliarte avoit d'être content de son sort, il se reprochoit sans cesse son infidélité; & je fais que non-seulement il pense aujourd'hui de la même façon, mais encore qu'il prévoit les malheurs qui sont inévitables à ses peuples, & qu'il voudroit se sacrifier lui-même pour apaiser la colère d'Orcan & de Tigrinde : mais la haine est invétérée depuis si long-temps dans leurs cœurs, que l'on doit s'attendre à une guerre terrible. Ainsi, prince, si vous voulez secourir vos parens, vous n'aurez pas beaucoup de temps, ni vous, ni vos cousins pour chercher des aventures dans les royaumes étrangers. Ce fut ainsi que l'écuyer termina son histoire. Arfilée fut charmé de l'avoir entendue. Les princes joignirent la compagnie, qui s'étoit dispersée dans les bosquets, & l'on passa le reste du jour au milieu des plaisirs.

Caloandre étoit le seul qui s'ennuyât dans un séjour si charmant : il avoit découvert que son

frère & son cousin étoient amoureux, & il cherchoit les moyens pour les dégager de leurs chaînes, ou pour s'en séparer honnêtement dans le dessein d'aller chercher la gloire ; car son cœur n'étoit épris d'aucun autre objet. Prévenu de cette idée, il tira à l'écart Polémon & Altobel, & les engagea à se promener avec lui pendant que toute la cour retourneroit au château. Vous savez, leur dit-il, que le desir de nous signaler nous a fait partir de Constantinople, & c'est pour un si noble dessein que nous sommes venus ici ; les fêtes sont finies, & nous n'avons plus de prétexte pour nous arrêter dans un lieu où nous ne pouvons mener qu'une vie molle & voluptueuse : mais s'il est vrai, comme je le soupçonne, que l'amour vous ait séduits, je ne puis vous déguiser combien j'en suis affligé ; car on dit que les amans sont ordinairement malheureux. Pour moi qui suis libre, & qui veux l'être jusqu'à la mort, je ne vois rien qui m'empêche de continuer mon voyage : si vous voulez partir avec moi, je serai charmé non-seulement d'être avec vous, mais plus encore de pouvoir me persuader que vous êtes maîtres de vous-mêmes. Quoi qu'il en soit, si l'amour vous retient en ces lieux, je ne m'opposerai point à votre séjour ; mais vous ne devez pas non plus vous opposer à mon départ, ni trouver mauvais que j'achève mon entreprise. Altobel fut très-

embarrassé du discours de Caloandre : il auroit bien voulu ne point abandonner un frère qu'il aimoit avec tendresse ; mais en même-temps il ne pouvoit soutenir la seule idée de quitter sa chère Arméline. Enfin il lui répondit : je blesserois la vérité , & je trahirois la confiance que je vous dois , si je vous disois que je n'aime point la belle Arméline ; oui , je l'aime avec tant d'ardeur , que j'aimerois mieux mourir que de m'en séparer : jugez combien cet amour a de force , puisqu'il m'arrache d'auprès de vous , & qu'il me fait oublier pour un temps le soin de ma réputation. Allez donc où votre courage & la gloire vous appellent : pour moi qui suis enchaîné dans cet agréable séjour , j'attendrai que l'amour m'accorde quelques-unes de ses faveurs , & je saurai si bien réparer dans la suite les momens que j'aurai perdus , que l'on ne doutera point que je suis votre frère. Caloandre l'embrassa , & lui dit en souriant : si l'amour augmente la valeur , vous ferez des choses extraordinaires ; quant à moi , je renonce à ses faveurs. Jouissez donc de plaisirs que l'on regarde quelquefois comme des peines ; mais tels qu'ils puissent être , ne vous arrêtez que le moins qu'il vous sera possible : on est sans doute inquiet de nous à Constantinople ; ne seroit-il pas plus naturel d'y retourner ? Mais il faudroit y paroître , couverts de gloire. Seigneur , lui dit Polémon ,

un de nous au moins vous accompagnera ; lequel choisirez-vous d'Altobel ou de moi ? Si je me connoissois en physionomie , lui répondit Caloandre , j'imagine que cette politesse vous seroit également à charge. Si vous aimiez , vous seriez trop pénétrant , lui répondit Polémon : je conviens que je suis amoureux ; mais je ne le suis pas au point de ne pouvoir vous accompagner. Ils finirent cette conversation , en convenant de suivre chacun leur goût. Altobel & Polémon se déterminèrent donc au séjour , & Caloandre au départ. Il prit congé du roi & de toute la cour dès le soir même , & le lendemain , au lever de l'aurore , il sortit sans écuyer ; car le sien étant mort depuis quelque temps , il avoit résolu d'en chercher un dont il ne fût pas connu. Il fit peindre sur son écu , en arrivant à la ville de Chorfe sur les frontières de la petite Arménie , un Cupidon renversé aux pieds d'un chevalier pour faire entendre qu'il avoit résolu de n'aimer jamais. Il parcourut tous les royaumes voisins pour s'instruire des préparatifs de l'empereur Orcan , & pour se rendre , quand il en seroit temps , auprès de l'empereur son père. Il fit de si grandes actions dans tous ces pays , que bientôt on ne parla plus que du chevalier de Cupidon. Pendant ce temps , Altobel & Polémon étoient dans Ismare très-empressés auprès de la belle Arméline & de la charmante Syrenne. La

vie qu'ils menaient étoit délicieuse ; mais elle étoit peu digne de leur courage. Cependant les nouvelles que l'on apprenoit tous les jours des armemens que l'on faisoit dans tout l'Orient leur faisoient comprendre la nécessité où ils seroient incessamment d'aller secourir l'empire de Grèce. Un chevalier d'Ismare , après avoir demeuré dix ans à Trébisonde , fut attiré dans sa patrie par le bruit des grandes fêtes que l'on devoit donner aux noces de son prince : mais ayant été retenu en chemin par les blessures qu'il avoit reçues dans un combat , il n'avoit pu arriver assez promptement pour en être témoin. Arsilée , Gélindo , Polémon & Altobel étoient avec le roi , quand ce chevalier vint lui faire la révérence. Ils lui témoignèrent la curiosité qu'ils avoient de savoir précisément tout ce qui se passoit à Trébisonde , ce qui regardoit la valeur & la beauté de Léonide , la haine de Tigrinde & d'Orcan , & quels étoient les princes & les chevaliers qui se présentoient pour les servir. Celui-ci , qui étoit parfaitement instruit , voyant la curiosité que le roi lui témoignoit , leur répondit.

Personne n'ignore quel est le desir de vengeance dont Tigrinde & Orcan sont uniquement occupés , & vous croirez sans peine que ces mêmes sentimens nés avec la princesse Léonide s'accroissent en elle à chaque instant , d'autant qu'elle n'ignore

pas qu'elle est destinée à venger les mépris que sa mere a reçus. Je ne pourrois vous dépeindre tous les avantages dont le ciel a comblé cette héroïne ; ils sont impossibles à décrire. Elle est grande ; mais sa taille est si bien proportionnée , que l'on voit peu d'hommes qui soient aussi bien faits. Son visage est noble & majestueux ; la blancheur de son teint est mêlée d'une couleur qui fait honte à la rose du mois de mai ; ses yeux sont du plus beau bleu du monde , & cependant si brillans , que l'on ne peut les comparer qu'au ciel , que l'on voit charmant dans un jour serein , & terrible quand il est irrité : mais rien au monde n'égale les graces de son sourire ; il n'y a point de douleur qui ne s'évanouisse en la regardant. Tous les regards sont attachés sur elle quand elle paroît en public , & le plaisir de la voir est si grand , que l'on n'entend aucun bruit dans les plus nombreuses assemblées.

Le roi surpris de la magnificence de cet éloge , interrompit le chevalier , & dit aux princes : si le chevalier des Soleils ne nous avoit fait les mêmes impressions , nous pourrions soupçonner la vérité de ce récit. Je ne me persuaderai jamais , s'écria Gélindo , qu'il y ait quelqu'un au monde qui puisse égaler le chevalier des Soleils. •

Le chevalier lui répondit en souriant : seigneur nous saurons lequel est dans l'erreur , quand vous

aurez vu Léonide , & que j'aurai pu juger du chevalier dont vous parlez ; mais en attendant , nous devons convenir , ce me semble , qu'ils ne doivent être comparés qu'à eux-mêmes. Ensuite il continua son récit : Léonide fit paroître tant de force & d'adresse en commençant ses exercices , que l'on jugea que sa valeur égaloit sa beauté , & qu'elle remplissoit tout ce que le sage Ariston avoit prédit.

A l'égard des préparatifs de la guerre , on les fait avec tout l'empressement possible , & l'on ne doute point du succès ; on s'attend à voir incessamment l'empire Grec tributaire de celui de Trébifonde , Poliarte mort , Tigride vengée , & Léonide triomphante. Il y a beaucoup de princes qui ont promis à Orcan de lui donner des secours considérables ; quelques-uns même ont déjà fait joindre leurs troupes ; en un mot , la réputation de l'infante lui attire tous les jours des secours nouveaux. Safar , jeune prince fort brave , & roi de la Turcomanie , vint à Trébifonde l'année dernière à la tête de cinq cents chevaliers choisis , en attendant vingt mille autres qu'il avoit laissés dans ses états , tout prêts à marcher. L'empereur le reçut très-bien ; mais d'abord qu'il eut jeté les yeux sur la princesse , il devint épris de sa beauté. Cependant Orcan voulut , pour le combler de faveurs , qu'elle reçût l'ordre de chevalerie de la main de ce prince.

Elle parut le jour de la cérémonie avec des armes extrêmement riches; sa visière haussée laissoit voir un visage si agréable, & tout à la fois si fier, que l'on ne pouvoit dire si elle ressembloit plus à une Pallas propre à faire naître l'amour, qu'à une Vénus capable de vaincre le dieu de la guerre. Safar étoit ébloui de tant de charmes, & ne se connoissoit plus. Il brûloit, il trembloit, il ne songeoit ni à ce qu'il devoit faire, ni à ce qu'il devoit dire; & quand il dit à la princesse qu'elle étoit obligée de défendre l'honneur des dames, & de secourir celles qui en auroient besoin, il la regarda tendrement pour implorer lui-même son secours; mais ayant un peu surmonté sa timidité, il ajouta : un casque ne peut que retarder votre victoire; combattez à visage découvert, & personne au monde ne pourra vous résister.

La princesse qui méprise l'amour, & qui ne se console point d'être née femme (la seule idée de la soumission imposée à son sexe révoltant sa fierté naturelle) ne répondit à Safar que par un regard fier qui lui fit aisément comprendre qu'il n'avoit rien à espérer. Léonide, après avoir reçu l'ordre de chevalerie voyant que l'armée seroit encore long-temps sans être en état de marcher à Constantinople, supplia son père de lui permettre d'aller, à l'exemple des chevaliers errans, chercher les aventures dans les royaumes voisins; &

l'empereur, qui l'aime avec une tendresse extrême, ne voulut point lui refuser cette satisfaction. Mais Tigrinde, après lui avoir représenté que toutes leurs espérances étoient fondées sur elle & sur sa valeur, la conjura de presser son retour, & lui dit adieu, en versant un torrent de larmes.

Le départ de Léonide ne diminua point la vivacité des préparatifs ; & l'on voyoit arriver tous les jours des chevaliers à Trébisonde. Il y en eut un, entr'autres, qui parut avec toutes ses armes, à la réserve du casque. Il étoit d'une taille presque gigantesque, & son air de force & de fierté attira sur lui les yeux de toute la cour. Il s'approcha du trône d'Orcan, & lui dit à haute voix, sans l'avoir salué : empereur de Trébisonde, vous occupez une place où mon père Orgolion devoit être assis ; Poliarte le combattit dans cette ville & le tua, je ne fais pas trop comment ; je crois cependant que ce fut par trahison. On dit que vous êtes juste, & que vous avez de la valeur. J'aime donc mieux vous voir sur ce trône que Poliarte, dont je me vengerois s'il étoit ici. J'apprens que vous avez résolu de détruire son empire, & je vois avec beaucoup de plaisir les soins que vous prenez pour y parvenir. Vos campagnes sont couvertes de chevaliers : qu'attendez-vous donc ? Que le persan, l'arabe & l'indien inondent votre pays ? Ne savez-vous pas que le grand nombre produit aisément le

désordre ? Croyez-moi , vous avez assez pris de précautions ; je viens joindre ma vengeance à la vôtre. Ne différez donc plus ; marchez à Constantinople ; Brandilon est avec vous , son épée en vaut mille autres.

Au nom de Brandilon , l'on entendit un murmure dans toute la salle. Sa réputation étoit connue ; on savoit qu'il étoit si redouté dans l'Asie , que trente chevaliers n'auroient osé le combattre , & l'on n'ignoroit pas que sa force étoit prodigieuse , son adresse admirable , & sa colère terrible.

L'empereur lui répondit d'un air grave & majestueux : je suis fort aise , Brandilon , de vous voir joint à nous pour renverser l'empire de Constantinople ; votre valeur qui remplit tout l'orient , m'assure de la victoire ; cependant on ne doit jamais assez mépriser son ennemi pour négliger aucune précaution : mais le portrait que vous faites de Poliarthe n'est assurément pas juste ; je l'ai connu , c'est un prince d'une grande valeur , & certainement incapable d'aucune trahison. Il combattit votre père en brave homme , il le tua dans un combat singulier , & dans la place que vous voyez devant mon palais ; j'ai reçu tant de preuves de son grand courage & de sa prudence , que j'aurai toujours pour lui beaucoup d'estime ; je suis même persuadé que nous le trouverons prêt à nous bien

recevoir. Ses états sont considérables ; il a beaucoup d'alliés, & ses deux fils, quoique jeunes, ont déjà fait de si belles actions, qu'ils rendent ce prince assez redoutable. Pour redoubler le plaisir que j'ai de vous voir prendre mon parti, les secours que j'attens doivent arriver incessamment. Cependant croyez-moi, prenez quelque repos dans ma cour, & modérez votre généreuse ardeur.

La sage réponse de l'empereur fut autant applaudie, que l'arrogance de Brandilon avoit été blâmée ; car personne n'avoit approuvé que Brandilon eût parlé de Poliarte comme d'un traître, lui à qui l'on ne vouloit faire la guerre que pour l'honneur de l'empire, & que pour satisfaire l'impératrice. Orcan lui-même ne pouvoit le haïr, & Tigride se trouvoit embarquée. Elle avoit pris de si grands engagemens avec l'univers, qu'elle n'osoit les rompre. De plus, elle étoit soutenue par l'espérance d'élever sa fille sur le trône de Constantinople. Sans d'aussi fortes raisons, je crois qu'elle auroit empêché l'exécution d'une entreprise qui devoit faire couler tant de sang ; d'autant plus, si je ne me trompe, poursuivit le chevalier, que sa haine pour Poliarte n'a d'autre principe qu'un amour dont la flamme n'est pas entièrement éteinte.

Brandilon ne fut pas content de la réponse d'Orcan ; il regarda même comme une offense les

louanges qu'il avoit données à Poliarte , & malgré les efforts qu'il fit pour ne pas éclater , on remarqua sur son visage la colère dont il étoit agité. L'on voit bien , répondit-il , empereur , que vous ne pouvez vous résoudre à dire du mal d'un homme à qui vous devez la vie & l'empire : je loue votre reconnoissance , & vous la pousserez peut être jusques à lui faire part de vos états , sans pouvoir vous résoudre à le priver des siens : au reste , je suis bien aise d'entendre louer celui que je dois vaincre ; & pour vous donner les moyens de signaler votre grande reconnoissance , je vous promets de lui pardonner à votre considération ; mais je n'aurai pas un moment de repos , que je ne l'aie conduit devant vous mort ou vif pour vous laisser maître de son sort.

Altobel fut si fort indigné de l'insolence du Tartare , qu'il eut beaucoup de peine à se retenir , & le feu qui lui montoit au visage prouvoit assez l'intérêt qu'il prenoit à l'honneur de Poliarte. Toute la compagnie s'en aperçut. Cependant le chevalier ne laissa pas de continuer son discours.

L'empereur , ajouta-t-il , dont la prudence est extrême , ne voulut pas pousser plus loin la conversation , & se leva pour ne pas compromettre son autorité. Il fit donner au Tartare un des plus beaux appartemens du palais , avouant qu'il étoit plus content de l'avoir dans ses intérêts qu'une

armée entière. Ce secours, & beaucoup d'autres qui arrivoient, joints à ceux des rois de Perse, de Russie, de Circassie, du soudan de Babylone & du Turcoman, qui doivent être arrivés présentement, faisoient travailler avec empressement lorsque je suis parti pour mettre incessamment à la voile, & se rendre à Constantinople. La mer étoit déjà couverte de vaisseaux; & dans quelques mois cette grande ville sera certainement assiégée par toutes les forces de l'orient.

Les princes raisonnèrent encore quelque temps sur ces nouvelles après le récit du chevalier Arménien; ensuite ils se quittèrent. Mais Altobel & Polémon firent de sérieuses réflexions, qui les déterminèrent à s'arracher des bras de l'amour & de la volupté pour arriver à Constantinople quand il seroit temps d'y paroître.

Fin du premier Livre.



L I V R E S E C O N D.

CALOANDRE, sous le nom du chevalier de Cupidon, suivoit les bords d'une rivière. Le soleil étoit à peine levé ; il étoit seul , & son imagination ne lui représentoit que des idées conformes à son humeur guerrière , lorsqu'il apperçut assez loin de lui un grand nombre de paysans qui lançoient des pierres contre un arbre.

Il approcha , & vit que cette troupe attaquoit vivement un jeune-homme monté sur cet arbre. Cet infortuné se couvroit de son mieux avec les branches & les feuilles pour éviter les pierres qu'on lui jetoit : mais il auroit infailliblement péri sans l'arrivée du chevalier , qui cria aux paysans de s'arrêter. Ses paroles ne produisirent aucun effet ; ils continuèrent avec autant de vivacité que s'il ne leur avoit point parlé. Une si grande marque de mépris acheva de le mettre en colère ; il poussa son cheval contre eux , & les frappant du gros de sa lance , il les mit dans un tel désordre , qu'ils prirent la fuite.

Alors le chevalier demanda au jeune inconnu la cause de son malheur , & comment il avoit pu monter sur un arbre si haut , & dont la tige

n'avoit aucune branche. Généreux chevalier , répondit-il , aidez-moi s'il vous plaît à descendre , & vous apprendrez la plus grande trahison que vous ayez jamais entendue. Quand il fut descendu avec le secours de son libérateur , il lui témoigna une sincère reconnoissance , en ajoutant : seigneur , vous pouvez continuer votre chemin ; je contenterai votre curiosité en marchant : je me nomme Durillo , & je suis de Nicopoli , petite ville que vous avez dû rencontrer à quelques pàs d'ici.

Les principaux de la ville desirèrent de m'avoir pour gendre après la mort de mon père , qui m'avoit laissé quelque bien : mais j'étois amoureux de Félinne ; elle étoit fille d'un brave chevalier , qui n'étoit pas riche ; ainsi je refusai toutes les propositions que l'on me faisoit d'ailleurs : en un mot j'étois déterminé à l'épouser , elle répondoit à ma passion ; sa mère , qui desiroit notre mariage avec ardeur , lui recommandoit avec soin de me donner toujours quelques rayons d'espérance.

Nous avons passé les grandes chaleurs de l'été dans un village assez voisin d'ici , où le père de Félinne possède une maison aussi bien que moi ; les jours m'ont paru , je vous l'avoue , s'écouler comme des momens ; je voyois , j'entretenois ma maîtresse , & je me flattois du bonheur le plus doux , lorsque tout a changé de face. Félinne alla hier à la ville , j'attendis son retour au pied de l'arbre

l'arbre sur lequel vous m'avez trouvé; elle parut enfin sur le soir, & me reçut d'un air charmant, en m'assurant qu'elle me savoit gré de mon attention; elle m'accorda même la faveur singulière de lui baiser la main.

Après quelques momens d'une conversation des plus tendres, Félinne parut désirer un bouquet des belles fleurs dont l'arbre étoit chargé; les filles de ce pays les aiment beaucoup, non-seulement à cause de leur odeur, mais parce qu'il ne s'en trouve pas beaucoup dans cette saison: la hauteur de l'arbre, ni le danger d'y monter ne m'auroient pas empêché de la satisfaire; mais elle me conseilla de me servir d'une échelle, que nous trouvâmes dans un champ voisin.

J'obéis, je montai; mais à peine eus-je quitté l'échelle que je la vis tomber dans la rivière qui coule au pied de l'arbre. Je m'imaginai d'abord que mon empressement ne m'ayant pas permis de prendre assez de précaution, j'avois moi-même été cause de sa chute; & je n'eus aucun soupçon contre ma maîtresse. J'étois cependant fort embarrassé: j'attendis long-temps qu'il vînt quelqu'un qui pût m'aider à descendre; mais enfin ne voyant venir personne, je priai Félinne de retourner chez elle, & d'ordonner à mes gens de m'apporter une échelle.

Félinne partit: mais quoiqu'elle m'eût donné

parole d'exécuter ma commission , le temps nécessaire pour aller & revenir du village se passa plusieurs fois sans qu'il me vînt aucun secours : l'impatience me gagnoit , & je commençois à m'abandonner aux idées les plus tristes , lorsqu'enfin j'entendis marcher une troupe de gens à cheval qui venoient de la ville , & qui s'approchoient du lieu où j'étois. Quand ils furent auprès de l'arbre , je distinguai trois chevaliers qui s'entretenoient , & j'entendis clairement ces paroles : seigneur Filaure , Félinne ne pourra certainement pas vous faire entrer cette nuit dans sa chambre : je veux croire qu'elle y a déjà réussi ; mais à présent la chose me paroît impossible.

Aux noms de Filaure & de Félinne , je redoublai d'attention ; car ce Filaure est un des principaux de Nicopoli : non-seulement je le connois , mais je n'ignorois pas qu'il étoit mon rival. J'entendis encore qu'il répondoit : vous savez que Félinne est venue aujourd'hui à la ville uniquement pour me voir & pour me parler : je l'ai conjurée de me procurer les moyens de passer quelques moments avec elle à la faveur de la nuit ; elle m'a représenté que Durillo feroit un obstacle à sa bonne volonté : je lui ai proposé de le tuer ; elle y a consenti : ensuite elle a pris le chemin de son village , & quelque temps après j'ai reçu d'elle un billet , qui m'annonce qu'un tour qu'elle a joué

à cet importun la met en liberté de me satisfaire.
Quoi qu'il en soit, je jure que mon rival périra.

Je n'entendis plus rien de leur conversation ; car ils s'éloignèrent. Jugez , seigneur , de mon étonnement ; j'aurois cru que c'étoit un songe , si j'eusse été dans une situation & dans une attitude à pouvoir dormir. La colère succéda à mes réflexions ; elle fut si violente , qu'il s'en fallut peu que je ne me jettasse du haut de l'arbre dans la rivière ; mais je pensai qu'il valoit mieux me conserver pour tirer une vengeance proportionnée à l'affront que je recevois. J'ai donc passé le reste de la nuit agité tour-à-tour par la rage , la jalousie , la honte & la fureur.

Quelques payfans , venus dès le matin pour cueillir les fleurs qui m'avoient coûté si cher , ne trouvant plus leur échelle & me voyant sur l'arbre , m'ont pris pour un voleur , & n'ont jamais voulu m'écouter. Je n'aurois pu résister à leurs mauvaises intentions sans le secours que vous m'avez donné , & je puis vous assurer , seigneur , que , toute ma vie , j'en serai reconnoissant.

Durillo parloit encore , quand il apperçut trois chevaliers armés qui sortoient du village ; aussitôt il s'écria : seigneur , voilà Filaure , c'est lui qui marche le premier ; les deux autres sont ses compagnons , & sans doute ils deviendroient ses complices pour m'assassiner , s'ils en trouvoient l'oc-

caſion. Il ne put continuer ; Filaure courut ſur lui l'épée à la main ; mais Caloandre s'élançant au-devant, lui dit ſans s'émouvoir : qui que vous ſoyez , je vous conſeille de ne point approcher de cet homme , tant que je prendrai ſa déſenſe. Il pourroit cependant être mieux déſendu, reprit Filaure. Et pouſſant une ſeconde fois ſon cheval contre Durillo , il l'auroit aſſurément fait périr ; mais ſon généreux protecteur indigné d'une ſi grande lâcheté , frappa Filaure d'un coup de lance dans l'eſtomac , dont il fut renverſé. Durillo profitant de l'occaſion , ſe jeta ſur ſon ennemi , & lui arracha ſon épée avec laquelle il lui coupa la gorge. Les deux autres fondirent à la fois ſur le chevalier ; mais en deux coups l'un fut percé d'outre en outre , & l'autre eut la tête fendue juſqu'au menton.

Durillo, faiſi d'un juſte étonnement, remarqua pour lors la devife de ſon déſenſeur ; & transporté de joie en voyant le cupidon renverſé : ah ! ſeigneur , s'écria-t-il , vos terribles coups ne me ſurprennent plus. Mes infortunes vont m'être bien chères , pourſuivit-il , puis-que je leur dois le bonheur d'avoir été le témoin des exploits d'un ſi fameux chevalier. Elle eſt à vous cette vie , ſeigneur , trouvez bon que je la conſacre à votre ſervice. J'avois réſolu de quitter un pays que la perfidie de Félinne me rend odieux ; la mort de Filaure

doit encore hâter ma retraite. Vous n'avez point d'écuyer; vous en trouverez qui seront plus dignes de l'honneur de vous suivre, mais non pas de plus fidèles. Acceptez mes services, seigneur, je vous en conjure par votre gloire & par votre bonté.

Mon cher Durillo, répondit le prince avec un air obligeant, ton bon cœur & ta proposition me font beaucoup de plaisir. Je m'assure que je ne me repentirai jamais de t'avoir pris, & tu ne te repentiras point non plus de t'être attaché à moi. Je ne cherche présentement que les travaux qui conduisent à la gloire; il faudra, de ton côté, faire la même chose en suivant ma fortune. Si tu veux vivre content, bannis de ton cœur l'amour des femmes. Plus elles sont belles, plus elles sont nées pour le tourment des malheureux qui leur rendent hommage. Pour moi, je ne les vois que pour les respecter & pour les protéger, quand mon secours leur est nécessaire; mais mon cœur n'est jamais de la partie. Durillo monta sur le cheval de Filagre, & demanda au chevalier de quel côté il avoit résolu d'aller. Caloandre lui répondit qu'il avoit formé le dessein de se rendre dans l'empire de Trébifonde. Quittons, je vous supplie, reprit Durillo, le chemin qui conduit au village où demeure cette détestable Félinne, & prenons cette autre route qui conduit également à Trébifonde, en passant par le magnifique duché d'Ossarenne.

Fais ce que tu voudras, répondit Caloandre ; il me suffit de suivre les traces du chevalier de la Lune, dont la réputation, qui fait tant de bruit dans ces royaumes, ne me donne pas moins d'envie de mesurer ses forces avec les miennes, que d'en faire mon ami. Il vous sera facile de le trouver, répliqua Durillo ; il laisse par-tout de si grandes marques de sa valeur, qu'on doit sans peine apprendre de ses nouvelles.

Ils prirent le chemin de la province d'Offarenne en faisant ainsi la conversation ; & la chaleur du jour étant alors dans sa plus grande force, le chevalier délassa son casque & le donna à Durillo. Le nouvel écuyer fut si étonné de voir le visage de son maître, qu'il ne put de long-temps exprimer sa surprise ; enfin il s'écria : je ne saurois m'accorder avec moi-même ; êtes-vous un homme ? Etes-vous une divinité descendue exprès du ciel pour me garantir de la mort ? Non, je n'ai jamais rien vu d'aussi beau que vous ; préparez-vous à résister à toutes les caresses & à tous les artifices des femmes, elles n'épargneront rien pour vous attirer dans leurs filets. Durillo ajouta beaucoup d'autres naïvetés qui divertirent Caloandre.

Quelque temps après, Durillo aperçut, en tournant la tête, une troupe de cavalerie qui venoit à toute bride de leur côté ; il en fut tellement épouvanté, qu'il s'écria : nous sommes perdus ; ces

gens viennent sans doute pour venger la mort de Filaure, ils sont au moins au nombre de vingt; daignez me suivre, seigneur; j'apperois un endroit avantageux, où nous pourrions nous défendre malgré l'inégalité du nombre.

Durillo donna promptement le casque à son maître, & descendit de cheval pour se jeter dans un fossé qui séparoit cette campagne d'avec une coline, sur laquelle il monta par une espèce d'escalier que l'on avoit pratiqué dans le roc, & qui n'avoit que la largeur suffisante pour le passage d'un homme; il fut promptement au haut de la coline, croyant être suivi par le chevalier; mais celui-ci tourna la bride de son cheval, mit sa lance en arrêt, & attendit fièrement ceux qui couroient après lui. Il ne tarda pas à connoître que la fureur leur servoit de guide; car ils accouroient en criant : meure le traître, meure l'assassin !

Caloandre, qui ne prenoit jamais garde au nombre de ses ennemis, s'avança courageusement à leur rencontre : il se posta devant eux, & plus ferme qu'un rocher qui brave l'impétuosité des ondes, il soutient sans s'ébranler tous leurs coups réunis; il perce le premier de part en part, il en renverse un autre avec le tronçon de sa lance; à l'instant même le second est suivi de plusieurs qui n'ont pas un sort plus favorable; la massue étoit

moins terrible dans les mains d'Hercule, que ce simple trçon dans celles du chevalier.

Ensuite il tira sa redoutable épée, & traita si rudement ceux qui l'environnoient, que quelques autres qui étoient demeurés derrière parce qu'ils ne jugeoient pas que toute la troupe fût nécessaire contre un homme seul, changèrent bientôt d'avis; ils sentirent qu'il n'étoit pas à propos pour leur sûreté d'attendre que leurs camarades fussent entièrement défaits : ils s'élancèrent donc tous ensemble sur le chevalier sans rougir d'une si grande lâcheté.

Le vaillant chevalier souffrit beaucoup à cette seconde charge; mais son indignation & sa colère sembloient lui prêter de moment en moment des forces nouvelles. Il y avoit déjà plus de douze morts sur le champ de bataille, lorsque les autres, pour renverser leur vainqueur, résolurent de tuer son cheval. L'effet suivit la résolution : mais par bonheur le chevalier sautant à terre, courut à des chevaux qui étoient sans maîtres au bord du fossé : il en alloit prendre un, quand il aperçut Durillo, qui profitant de l'avantage du terrain, se défendoit courageusement contre deux hommes de cette infâme troupe. Le danger de son nouvel écuyer lui fit changer de dessein; au lieu de remonter à cheval, il traversa le fossé, & dès qu'il fut au bas de l'escalier,

il commença par couper les jarrets à ceux qui vouloient l'empêcher de monter ; ensuite se sentant extrêmement fatigué , il s'assit sur la coline pour se reposer , & après avoir levé sa visière pour respirer , il apperçut de l'autre côté le peu qui restoit de ses ennemis honteux & étonnés d'avoir été si maltraités par un seul homme. Braves chevaliers , leur cria-t-il avec un sourire amer , votre extrême valeur m'oblige à reprendre haleine ; mais ne vous impatientez pas , je vais vous retrouver dans l'instant.

Frappés de cette plaisanterie , consternés par leur malheur , ils prirent sans répondre le chemin de la ville. Durillo surpris & charmé d'une si grande victoire , dit au chevalier : en vérité ces gens-là sont sages , & je trouve qu'ils font fort bien de ne pas attendre que vous vous soyez reposé. Caloandre sourit un peu à ce discours , & pria Durillo de panser quelques légères blessures qu'il avoit reçues ; ce que l'écuyer fit avec tant d'adresse , que son maître lui dit : tu es fort bon chirurgien , Durillo ; il sembleroit que tu n'aurois jamais fait d'autre métier.

J'ai toujours fort aimé la chirurgie , répondit Durillo , & je fais même faire un baume admirable ; je vois dans ce fossé quelques plantes assez rares , & qui entrent dans la composition ; je vais en cueillir , pendant que vous prendrez quelques repos ; ce remède ne vous sera pas inutile.

Aussi-tôt il parcourut ce fossé, & après avoir amassé quantité de simples, il vint retrouver le chevalier. Peu de temps après, ils choisirent deux des meilleurs chevaux de ceux qui étoient demeurés sur le champ de bataille, & continuèrent leur chemin le plus promptement qu'il leur fut possible; Ducillo souhaitant avec ardeur d'abandonner un pays si dangereux & si désagréable pour lui. Ils arrivèrent le soir à une hôtellerie, où l'écuyer composa son précieux baume, & pansa les blessures de son maître, qui furent guéries dans deux jours. Les trois autres jours suivans ne leur fournirent aucune aventure; mais sur la fin du quatrième, au moment que le soleil se couchoit, ils apperçurent devant eux un château considérable, & une grande troupe de dames & de chevaliers qui sortoit d'une forêt voisine.

Caloandre s'approcha d'un chevalier qui marchoit quelques pas devant les autres, & lui demanda le nom des dames qu'il accompagnoit. Le chevalier jeta par hasard les yeux sur la devise du prince, il l'examina long-temps avec plusieurs marques de joie & d'admiration; ensuite, au lieu de répondre, il donna des éperons à son cheval, & courut rejoindre la compagnie.

Le prince demeura surpris d'un pareil procédé; mais pendant qu'il en cherchoit en lui-même les raisons, le chevalier revint, & lui dit: ne me

sachez pas mauvais gré, illustre chevalier de Cupidon, si j'ai manqué à ce qui vous est dû; l'envie que j'avois de plaire à la duchesse Chryfante ma souveraine, en lui portant l'agréable nouvelle de votre arrivée dans ses états, doit me servir d'excuse auprès de vous. La réputation de votre valeur est si grande en ce pays, que tout le monde est dans l'impatience de vous voir, de vous connoître & de vous honorer. Tels sont les sentimens de Chryfante; elle m'envoie vous prier de loger dans son château, d'autant plus que le jour est sur son déclin, & que vous auriez peine à trouver aux environs un asyle qui pût vous convenir.

Je suis très-obligé à madame la duchesse, répondit le chevalier de Cupidon; je ne dois qu'à son extrême bonté la faveur dont elle m'honore; je l'accepte avec grand plaisir pour l'assurer que je me dévoue à son service : ensuite il marcha du côté de la duchesse, qui l'attendoit. Quand il fut auprès d'elle, il voulut absolument mettre pied à terre pour lui baiser la main. Elle remarqua promptement toutes les grâces dont la nature avoit orné ce fameux chevalier, & dans le fond de son cœur elle se mettoit à genoux devant lui : elle n'eut pas la force de résister à l'éclat dont il brilloit : c'en étoit trop pour ne pas faire impression sur le cœur d'une jeune veuve que la solitude ennuioit; elle étoit hors d'elle-même, & perdit en

un instant le mouvement, la parole & la liberté; ses discours se sentoient du désordre de son ame, & du trouble de son esprit.

Enfin le prince remonta sur son cheval; on prit le chemin du château, où l'on servit un magnifique souper. La belle veuve ne mangea point, & se contenta de dévorer des yeux l'aimable étranger, qui de moment en moment prenoit un empire absolu sur elle.

Quand le souper fut achevé, on conduisit Caloandre dans un appartement superbe, où il passa tranquillement la nuit. Il n'en fut pas ainsi de la duchesse, qui, se rappelant sans cesse les grâces, le maintien, la gloire & les discours du chevalier, se retourna mille fois dans son lit avec tant d'impatience & d'inquiétude, qu'on auroit jugé facilement, en la voyant, que ce lit délicieux pour tout autre n'étoit alors qu'un désert pour elle, où l'incommodité regnoit avec l'ennui. Son cœur vouloit à l'appartement du chevalier; cependant elle étoit retenue par la honte, & disoit en elle-même: que deviendrois-je, si par la bonne opinion qu'il doit avoir de sa personne, ou par le dégoût de mon procédé, il ne vouloit pas m'écouter! Son refus ne me feroit-il pas mourir de confusion! Mais le mal que je ressens ne suffit que trop pour hâter la fin de mes jours. Cette dernière mort est certaine, & l'autre est peu vraisemblable. Comment

un homme fait pour l'amour, à la fleur de son âge, si doux, si bien né, pourra-t-il résister aux prières d'une femme de condition jeune & belle ! Elle passa toute la nuit dans ces combats, & la conclusion de toutes ces idées fut d'employer les prières pour obtenir du chevalier qu'il demeurât quelques jours avec elle ; & pendant ce temps, elle étoit bien résolue de ne rien épargner pour s'en faire aimer.

La duchesse se leva de grand matin, & consultant son miroir, elle employa toutes les recherches de la parure pour plaire à son vainqueur. Cependant le chevalier avoit déjà repris ses armes, & s'avançoit dans le dessein de prendre congé d'elle : mais Chrysante, sentant battre son cœur, lorsqu'on l'avertit du motif de sa visite, se hâta d'aller au-devant de lui. Comment, seigneur, lui dit-elle ! avez-vous été assez mal reçu chez moi pour me quitter si promptement ? Je fais que j'ai eu grande envie de vous bien recevoir, & si je n'ai pu m'en acquitter selon votre mérite, que votre politesse y supplée : je vous prie de passer quelques jours avec moi dans ce château ; vous me donnerez le moyen de réparer des fautes que je n'aurois point commises, si j'avois pu prévoir votre arrivée. Pourquoi voulez-vous, madame, lui répondit-il, douter un moment de l'effet de vos politesses ? Je ne les oublierai jamais, & je m'es-

timerais trop heureux , si je puis dans toute ma vie vous donner des preuves de ma reconnaissance. Vous n'auriez pas besoin , ajouta-t-il , de me prier de demeurer ici , si ma présence vous étoit de quelque utilité : mais comme je ne prévois pas que la fortune me favorise jusqu'à ce point , j'ose vous supplier de consentir à ma retraite.

Alors Chryfante prit le prince par la main , en le regardant avec un sourire flatteur. Partageons le différend , lui dit-elle , & qu'aucun de nous deux ne l'emporte ; vous ne demeurerez point ici autant que je vous en priois , & vous ne partirez pas non plus tout-à-l'heure , comme vous le desirez : tombons d'accord que vous serez encore ici deux jours , pendant lesquels nous irons à la chasse dans une forêt voisine qui m'appartient , & où nous trouverons beaucoup de gibier ; je suis persuadée que cette image de la guerre ne sauroit vous déplaire. Le chevalier se voyant ainsi pressé , convint , par politesse , de faire ce qu'on desiroit. La duchesse le fit désarmer ; & sans le perdre de vue , elle donna ses ordres pour la chasse. Ils furent promptement exécutés , & tous ses courtisans parurent montés sur des chevaux remplis d'ardeur & de feu. Pour la duchesse & ses dames , elles monterent sur des hacquenées.

Cette belle troupe prit le chemin de la forêt. La duchesse mit en usage , en se rendant au rendez-

vous , tout ce que l'art & les graces peuvent avoir de séduisant , pour inspirer au chevalier de Cupidon un desir égal à celui dont elle étoit dévorée. Mais plus il s'appercevoit de son intention , & plus il se déterminoit à n'y pas répondre , quoique sa beauté ne fût pas commune , & qu'elle n'eût pas encore vingt-cinq ans. Elle s'épuisoit à lui parler de choses galantes & agréables , pendant qu'il ne l'entretenoit que de guerre & de chasse. Enfin jamais on ne vit une conversation plus bisarre & moins suivie. La duchesse , qui se croyoit capable d'attendrir des rochers , s'apperçut avec surprise du procédé de Caloandre ; elle soupçonna qu'il avoit le cœur préoccupé pour un autre objet ; & pour s'en éclaircir , elle lui dit , en se couvrant d'une rougeur qui relevoit l'éclat de ses charmes : seigneur chevalier , je vous trouve aujourd'hui un peu mélancolique ; la devise que vous portez me feroit presque imaginer que votre tristesse vient de l'amour : cependant je ne saurois croire que vous ayez sujet de vous plaindre de sa rigueur ; car enfin quelle femme pourroit refuser les vœux d'un chevalier de votre mérite ! Mais si votre tristesse ne vient que de l'absence de ce que vous aimez , je suis bien malheureuse de vous avoir retenu & de vous déplaire ; en vérité ce n'étoit pas mon intention.

Vos bontés , madame , répondit le chevalier ,

ne me laissent rien à désirer en ces lieux ; & je n'ai d'autre chagrin que celui de me voir hors d'état de vous prouver ma reconnoissance. A l'égard de l'amour , je ne le connois point , & je suis charmé de ne le point connoître. Pour s'y abandonner , il faut sacrifier non-seulement son cœur , mais son esprit. Je fais cependant qu'il y a des hommes insensés & des femmes désœuvrées qui vantent leurs heureux tourmens , leurs douceurs empoisonnées & leurs morts continuelles ; mais je regarde toutes ces choses comme un badinage frivole , & même indécent dans la bouche d'un homme qui doit aspirer à la gloire la plus solide.

Ce discours fut très-sensible à l'amoureuse duchesse & la rendit immobile , comme si elle eût été frappée du tonnerre , ou comme si elle eût entendu prononcer l'arrêt de sa mort. Le chevalier s'en aperçut ; mais il fut bien aise d'avoir prévenu ses importunités sans impolitesse. Voyant qu'il ne disoit plus rien , & voulant cacher le désordre où ce discours l'avoit mise , elle reprit ainsi la conversation avec un soufre amer qui découvroit l'état de son cœur : chevalier, vous êtes un homme extraordinaire , non-seulement par toutes les faveurs du ciel qui se réunissent en vous , mais encore plus par votre façon de penser ; & si elle a pour principe l'opinion que vous avez de votre mérite , & de ce que vous croyez toutes les femmes indignes

indignes de votre amour, vous ne devez cependant pas regarder comme des insensés ceux qui conviennent qu'ils sont moins parfaits que vous, & qui ressentent de l'amour pour un objet qui leur est proportionné, ou qui leur est infiniment supérieur, comme vous par exemple; il n'y auroit rien d'extraordinaire à cela : l'amour est l'ame du monde, il se répand par-tout indifféremment. Mais, au reste, croyez-vous que vous serez toujours libre? Non, non, ne le pensez pas; vous n'êtes pas encore arrivé où l'amour vous attend; vous éprouverez un jour quelle est la douceur d'être aimé, quand on aime; & par la raison contraire, vous apprendrez qu'il n'y a point de supplice égal à celui d'aimer sans être aimé.

Elle prononça ces dernières paroles avec tant de vivacité, qu'il étoit aisé de voir qu'elle exprimait ses propres sentimens. Je ne fais pas, madame, lui répondit le chevalier, si l'amour est l'ame du monde ou de l'homme; mais je fais très-bien que je vis sans cette ame. J'ai vu des beautés & même des plus admirées, leurs charmes ne m'ont jamais inspiré qu'un simple desir de les servir & de les respecter. La duchesse frémissoit en elle-même à chaque mot qu'il lui disoit. Cette conversation les conduisit jusqu'au milieu de la forêt. On y voyoit des arbres d'une hauteur prodigieuse, qui bordoient une prairie ornée de fleurs,

& qui formoient un théâtre immense & d'autant plus agréable, que cette décoration ne devoit ses beautés qu'à la simple nature. Dans le centre de ce beau lieu s'élevoit une espèce de dôme, soutenu par quatre colonnes très-exhaussées ; & sous ce dôme, une fontaine d'un travail excellent répandoit plusieurs jets d'une eau plus fraîche que la glace, & plus claire que du crystal. Ce fut en cet endroit que l'on trouva une table dressée, où le bon goût & la volupté avoient rassemblé tout ce qu'on peut imaginer de plus délicieux. Chrysante se mit auprès du chevalier, sans pouvoir détourner ses regards d'un objet qui lui paroissoit si charmant.

Après le repas, on commença la chasse. Les piqueurs poussèrent quantité de gibier du côté de la fontaine, où la duchesse étoit demeurée avec quelques-uns de ses courtisans & le chevalier de Cupidon. Ce prince, armé d'un grand épieu, courut après un cerf, qui voulut, en le voyant, retourner dans l'épaisseur de la forêt ; mais rencontrant par-tout de nouveaux dangers, il revint bientôt sur ses pas. Caloandre lui lança son épieu avec tant de force, qu'il le perça de part en part ; l'épieu même entra plus de trois pieds dans la terre, & le cerf demeura sur la place sans pouvoir se remuer. Le chevalier mit alors l'épée à la main pour l'achever ; mais il en fut empêché par les

oris que pousèrent les filles de la duchesse ; & se tournant de leur côté , il les vit toutes dispersées dans la prairie , qui crioient au secours. Il chercha des yeux la cause de leur épouvante , & vit un ours d'une grandeur démesurée qui venoit en furie du côté de la fontaine. Aussi-tôt abandonnant le cerf , & donnant des éperons à son cheval , il courut au secours de la duchesse , qui étoit tombée en fuyant. Après l'avoir relevée , il alla fièrement au-devant de l'ours. Quand il l'eut joint , il lui porta un coup d'épée qui lui perça le cœur , & le fit tomber mort. Le chevalier , content de sa victoire , remit son épée dans le fourreau , & rejoignit tranquillement la duchesse , qui lui témoigna sa reconnoissance dans les termes les plus touchans. Madame , lui répondit-il , j'ai lieu de me féliciter moi-même , puisque j'ai eu le bonheur de vous servir. Elle l'interrompit , en lui disant avec tendresse : retirons-nous , cet endroit me paroît dangereux , & vous pouvez être persuadé que je tremble autant pour vous que pour moi. Madame , répliqua le prince , il ne riendra qu'à vous de faire continuer la chasse , je ne vous quitterai point , & j'espère que mon épée suffira pour vous défendre contre les plus fiers habitans des forêts. Malgré cette assurance , la duchesse aima mieux retourner au château.

Caloandre soupa seul. Chrysante se retira de

bonne heure dans son appartement, en disant qu'elle se sentoît fatiguée ; mais sa retraite n'avoit point d'autre motif que l'accablement que lui caufoit son chagrin & ses inquiétudes. Lorsqu'elle fut dans son lit, elle se rappella les discours que lui avoit tenus le chevalier de Cupidon : l'indifférence qu'il lui avoit témoignée la mettoit au désespoir, d'autant plus qu'elle n'y voyoit aucun remède. Cependant la passion dont elle étoit agitée faisoit des progrès rapides dans son cœur. Elle brûloit d'un feu qu'elle ne pouvoit supporter, & tout l'engageoit à chercher les moyens de l'éteindre dans les bras de celui qu'elle adoroit.

Elle fut long-temps sans savoir à quoi se résoudre. Tantôt elle étoit retenue par la honte, tantôt l'obscurité la rendoit plus hardie. Enfin, s'étant plusieurs fois relevée & recouchée, elle s'arma de résolution, & sortit de son lit en s'écriant : c'est trop tarder, je sens que je meurs. Tout n'est-il pas permis pour conserver ses jours ? Succomber lorsqu'on ne peut plus se défendre, c'est moins blesser l'honnêteté que payer un tribut à la foiblesse humaine. Quand j'éprouverois les refus de mon ingrat, serois-je plus malheureuse que je ne le suis ? Je ne mourrai pas, du moins sans la consolation de n'avoir rien négligé pour adoucir les maux que je ressens.

Comptons sur les traits de mon visage, pour-

suivit-elle : comptons aussi sur la jeunesse du chevalier ; ne nous allarmons point des discours qu'il nous a tenus dans la forêt ; il étoit armé , son cœur étoit animé par des idées de guerre : attaquons-le dans un endroit où les amours sont cachés , où la volupté triomphe , & où Mars lui-même cède aux charmes de Vénus.

Encouragée par de semblables réflexions , elle passa dans ses bras une magnifique robe de chambre ; elle prit une bougie & descendit par un escalier dérobé qui conduisoit à l'appartement du prince par une petite porte qui donnoit assez près du lit où il étoit couché. Cette porte , dont la duchesse avoit la clef , étoit couverte d'une tapisserie de velours qu'on pouvoit lever sans peine.

Tout sembloit favoriser les tendres larcins que Chrysante méditoit. Elle ouvre doucement la porte ; elle entre sans bruit , elle pose la lumière sur un guéridon , & s'étant approchée du lit , avec un battement de cœur qu'on ne sauroit exprimer , elle voit l'objet de sa flamme plongé dans un profond sommeil. D'abord craignant de tout perdre en voulant trop gagner , elle se contenta de promener sur lui ses regards curieux ; mais l'amour ne fait pas se modérer long-temps.

Chrysante , devenue téméraire , prend sa bougie pour mieux considérer le chevalier ; mais par malheur

elle lui laissa tomber sur la main une goutte de cire. Il s'éveille ; il veut sauter sur son épée , & demande à haute voix : qui va là. C'est moi , lui dit la duchesse en tremblant : vous n'avez pas besoin , pour me vaincre , d'avoir d'autres armes que celles dont les graces & la nature vous ont embelli ; & vous n'en pouvez douter , en me voyant ici à une telle heure , & dans l'état où je suis. Je ne ménage point ma réputation , pour vous déclarer l'excès de l'amour que vous m'avez inspiré. En même-temps, elle lui jeta les bras au cou pour le serrer sur son sein.

Le chevalier , qui l'avoit reconnue avec beaucoup d'étonnement , la repoussa un peu de la main , & lui répondit : pouvez - vous , madame , oublier jusqu'à ce point votre naissance & votre honneur ! Modérez votre passion , & songez qu'elle ne tend qu'à vous couvrir de honte. Chrysante demeura quelques momens interdite & confuse ; mais comme elle avoit franchi les premières bornes de la pudeur , elle fit un effort pour se rassurer. Chevalier , s'écria-t-elle en fondant en larmes , pouvez-vous désapprouver mon amour ? Hélas ! c'est votre ouvrage ! tous mes gens ignorent que je sois venue ici. Je m'y suis rendue seule , ainsi mon honneur ne court aucun danger. Dépouillez-vous d'une rigueur si déplacée dans un jeune-homme ; & si ma beauté ne peut vous toucher ,

soyez sensible au tourment que je souffre. Comptez que vous m'allez voir mourir dans vos bras, si vous vous refusez à ma tendresse.

Caloandre prenant alors un visage plus sévère, & la repoussant un peu plus que la première fois, lui répliqua : je n'agirois pas en chevalier si je bleissois moi-même un honneur que je dois défendre contre tout le monde aux dépens de ma vie, & je répondrois mal aux faveurs que j'ai reçues chez vous. Je vous trahirois, si j'étois assez lâche pour seconder vos transports. Plus ils sont violens, moins ils seront durables. Retournez à votre appartement, & n'attribuez mon refus qu'à l'obligation où je suis de vous respecter, & nullement à l'ignorance de ce que vous méritez. L'unique attention que je puisse avoir pour vous, c'est de partir d'abord qu'il fera jour, afin que mon absence guérisse le mal que je vous ai fait sans le vouloir.

L'infortunée Chryfante perdit alors la parole ; mais la colère & la rage dont elle étoit pénétrée lui en rendirent bientôt l'usage : monstre de cruauté, s'écria-t-elle, est-ce un tigre qui t'a donné le jour ? Jamais le sphinx a-t-il réuni un cœur si barbare avec des traits si séduisans ! Amour sois sensible aux mépris que l'on fait de tes feux. Arme-toi pour te venger de cet insensible. Cœur ingrat ! cœur inhumain, que ne puis-je te laisser la dou-

leur qui m'accable ! mais pars : puisse ta fausse pitié me guérir des maux que tu m'as faits , autrement je saurai les terminer. En disant cela , elle prit sa bougie d'une main , & de l'autre l'épée du chevalier. Ensuite elle s'en alla sans qu'il pût s'opposer au désespoir dont elle étoit agitée. Elle remonta dans sa chambre , & s'étant jetée sur son lit , le visage en bas , elle y demeura long-temps sans aucun mouvement ; ensuite poussant un grand soupir , qui fut suivi d'un déluge de larmes , elle s'écria : que fais-tu malheureuse Chrysante , te voilà méprisée , déshonorée ; & qui pis est , tu n'es point vengée ! Peux-tu te contenter de pousser des plaintes frivoles ! Mais que regrettes-tu misérable ! est-ce l'honneur que tu as perdu , ou la satisfaction que tu n'as pu trouver ! Ah ! non : je pleure le départ de tout ce que j'aime , & la douleur que me causera son absence. Ce départ est la seule pitié que ce barbare me puisse accorder. L'inhumain prétend me guérir , & le remède est mille fois plus affreux que le mal. Non , cruel , tu ne partiras point ! tu perdras ta liberté dans le même lieu où tu as refusé d'adoucir mes peines. On apprivoise les animaux les plus féroces en les renfermant , & toi , plus féroce & plus cruel que les lions & les ours , je te laisserois aller par tout le monde pour causer le malheur des femmes ! non , j'abaisserai bien ton orgueil , & tu ne sortiras point de mes

fers que tu ne sois devenu plus sensible & plus traitable.

Cette résolution lui paroissant la meilleure ; elle envoya chercher le gouverneur du château. Quand il fut arrivé , elle lui dit : le chevalier de Cupidon abuse de mes bontés ; il a eu l'audace d'attaquer mon honneur , & je me trouve obligée de le punir sévèrement. Commencez donc par le tenir enfermé dans la chambre où il est encore couché : gardez-le avec des gens armés ; ne laissez entrer personne dans son appartement , & ne souffrez pas qu'il en sorte. Sa valeur est à redouter , prenez-y garde ; songez que vous m'en répondez sur votre tête. Cependant faites - moi venir son écuyer.

Les ordres de la duchesse furent promptement exécutés : Durillo parut bientôt devant elle. Il la trouva si triste & si affligée , qu'il s'en affligea lui-même. Elle le regarda quelque temps sans parler , & sans oser déclarer le trouble de son cœur ; mais enfin , elle lui dit : il n'est pas nécessaire que je t'avoue l'état où je suis , Durillo , tu le vois assez clairement ; j'aime ton maître , & cet amour m'a conduit la nuit dernière dans son appartement. Il m'a méprisée : je l'ai fait arrêter dans sa chambre , & jamais il n'en sortira qu'il n'ait réparé sa faute , & qu'il ne vienne me témoigner son repentir. Je ne suis point assez dépourvue d'agrémens pour

qu'il me refuse : au reste , je ne prétends pas qu'il m'adore ; je ne fais que trop combien son cœur est incapable de tendresse ; mais il peut bien m'en donner quelques marques trompeuses , qui ne coûtent rien à son âge. Je te laisse la liberté de le voir & de le servir. Si tu veux le préserver de ma fureur , conseille-lui de me satisfaire. Et si tu ne veux pas toi-même expirer dans les tourmens , songe à ne jamais découvrir mon secret. Durillo avoit été fort attentif à toutes les paroles de la duchesse ; & cet évènement lui paroissant beaucoup moins considérable qu'il ne l'avoit d'abord imaginé , il se rassura , & lui répondit : ce qui vous est arrivé , madame , paroîtroit fort extraordinaire à tous ceux qui ne connoitroient pas comme moi le caractère de mon maître ; il connoît aussi peu l'amour que la crainte , & Vénus même ne l'attendriroit pas : c'est pour cette raison qu'il a fait peindre dans sa devise un amour vaincu ; ainsi , madame , vous ne devez point prendre pour une injure particulière une chose qui ne regarde que votre sexe en général. Cependant je lui en parlerai , & je lui conseillerai de ne pas refuser sa liberté à des conditions si douces : il y a beaucoup de gens qui consentiroient à perdre la leur au même prix.

D'un autre côté , Caloandre fut très - affligé , après le départ de la duchesse , d'avoir été forcé

de déplaire à une personne qui l'avoit reçu chez elle avec tant de politesse ; mais il s'affermir dans la résolution de partir aussi-tôt que le jour paroîtroit. Il étoit occupé de cette idée , lorsqu'il entendit fermer la porte de sa chambre. Le bruit des gens armés que l'on plaçoit dans les chambres voisines lui frappa l'oreille , & lui fit comprendre qu'il alloit éprouver le ressentiment de Chryfante : il se leve , il appelle son écuyer , il frappe à la porte ; on ne lui répond point , son inquiétude redouble , il s'habille , il ouvre ses fenêtres à la pointe du jour ; l'une donnoit sur un beau jardin , mais dont les murs étoient si élevés , qu'après les avoir examinés le chevalier vit bien qu'il faudroit avoir des aîles pour les pouvoir franchir. Ce côté ne lui laissant aucune espérance , il examina sa chambre avec beaucoup d'attention ; mais il ne découvrit rien qui pût faciliter sa retraite : il n'avoit point son épée , ses armes étoient dans un cabinet séparé de son appartement ; & quand il les auroit eues en son pouvoir , elles lui auroient été inutiles.

Enfin Durillo parut ; on referma la porte aussitôt qu'il fut entré. Calandre accourut pour sortir , mais il étoit trop tard. Seigneur , lui dit son écuyer , ce n'est pas ainsi que vous pourrez sortir d'ici ; car il y a dans les deux chambres voisines un grand nombre de gens qui ont ordre de vous charger si

vous essayez de prendre la fuite : que pouvez-vous faire contr'eux , dans l'état où vous êtes ? Et quand votre valeur les auroit soumis , comment fortiriez-vous d'un château , gardé d'ailleurs par deux cents chevaliers au moins ?

Ha ! lui répondit le prince , que n'ai - je mes armes , & que ne m'oblige-t-on à combattre mille hommes , plutôt que de me renfermer ainsi dans cette prison ! Mais dis-moi promptement , fais-tu ce que j'ai pu faire pour m'attirer un pareil traitement , & ce que la duchesse pense de moi ?

Vos refus de cette nuit , lui répondit Durillo ; l'ont engagée à vous arrêter prisonnier : ce n'est plus une femme , c'est une furie ; cependant il vous est aisé de rompre vos fers. Apprends-moi ce qu'il faut faire pour cela , reprit le chevalier , & partons ; je ne veux pas demeurer un moment dans ce château. Vous êtes trop prompt , seigneur , lui répliqua l'écuyer ; il faut auparavant vous résoudre à satisfaire la passion de la duchesse ; après cela nous pourrons partir. Quoi ! c'est-là le seul moyen qui nous reste pour nous tirer d'ici , interrompit Caloandre ! Il n'y en a point d'autre , poursuivit Durillo ; & dans le fonds , il n'est ni difficile , ni dangereux : la duchesse est résolue de ne vous point laisser partir sans être contente de vous ; elle est femme , elle est irritée , elle est amante ; que de raisons pour prier le ciel de nous en délivrer !

Vous êtes en son pouvoir, elle est souveraine ici ; & si vous continuez à la mépriser , vous devez craindre sa vengeance ; votre courage ne peut vous être d'aucune utilité , il faut donc vous accommoder au temps.

Pendant que Durillo parloit ainsi , son maître se promenoit à grands pas , occupé de mille pensées différentes ; enfin après quelques momens de silence : Durillo , dit-il , auras-tu assez de courage pour m'apporter une épée la première fois qu'il te sera permis de me voir ? Ha ! seigneur , s'écria Durillo , comment pouvez-vous former des projets impraticables , pendant que je vous en propose un autre si facile & si agréable ? Contentez la duchesse pendant deux jours , & nous sommes libres. Durillo , reprit le chevalier , ne me tiens jamais un discours semblable , ou ne reviens plus dans ma chambre ; j'aime mieux mourir que d'avoir la moindre complaisance pour cette femme : dis-lui qu'elle est la maîtresse de faire tout ce qui lui plaira ; mais ne viens plus m'étourdir de sa passion , si tu ne veux me déplaire.

Durillo confus , & surpris d'une si grande obstination , vint retrouver la duchesse : mais craignant de l'irriter encore davantage , il ne lui rendit pas fidèlement la réponse de son maître ; il se contenta de lui dire que le chevalier se plaignoit beaucoup de sa prison , & qu'il étoit très-surpris de

voir que l'on avoit recours à la violence pour une chose qui ne demandoit que de la douceur. Durillo ajouta cependant qu'il ne désespéroit pas de l'amener au point que la duchesse desiroit, quand les premiers mouvemens de sa colère seroient passés.

Chrysante fut très-peu satisfaite de cette réponse. S'il s'imagine, dit-elle, que je l'ai fait arrêter pour deux ou trois jours seulement, & pour l'épouvanter, il se trompe; jamais il n'aura sa liberté qu'il ne se soit rendu à mes desirs : mais juge toi-même si je l'aime avec ardeur; j'ignore sa condition, cependant j'ai résolu de l'épouser : conviens à présent que cette résolution prouve autant d'amour de ma part, si je l'exécute, que de folie de la sienne, si par hasard il la refuse.

J'avoue madame, lui répondit Durillo, que l'on ne peut être plus généreuse; & quel que puisse être mon maître (car je suis mal informé de sa naissance, le hasard ne m'ayant donné à lui que depuis peu de jours) pour peu qu'il ait d'esprit il bénira son sort. On ne sauroit présumer qu'il soit un assez grand prince, pour qu'une personne telle que vous ne lui fasse beaucoup d'honneur.

Et quand cela seroit, interrompit Chrysante, si je n'étois pas digne d'être son épouse, je pourrois toujours être sa maîtresse : enfin soit comme son épouse, soit comme sa maîtresse, s'il me résiste

encore, cette épée que tu vois, Durillo, oui cette épée de ton maître finira ma vie & mes malheurs.

Elle proféra ces dernières paroles avec tant de passion, que Durillo en fut attendri; & l'assura qu'il redoubleroit ses soins & ses remontrances auprès de son maître pour la rendre heureuse. Ensuite il la quitta; & l'heure du dîner étant venue, il passa dans la chambre du prince pour le servir. Il le trouva triste & rêveur, se promenant tantôt la tête baissée, & regardant tantôt sa porte & ses fenêtres, en faisant des gestes où l'on reconnoissoit son ennui, son chagrin & sa fureur. Durillo prépara la table, Caloandre s'assit, & mangea, en observant toujours un profond silence, mais avec tant de marques de colère, que son écuyer n'osoit ouvrir la bouche. Quand ce triste repas fut achevé: hé bien, Durillo, s'écria le chevalier, quel parti la duchesse prend-elle sur ce que je t'ai chargé de lui dire? Elle continue à vous aimer, & à se plaindre de vos rigueurs, lui répondit Durillo; cependant j'espère que vous ferez bientôt en liberté, l'excès de son amour l'oblige à vous offrir un parti si avantageux, que vous en bénirez le ciel.

Ce discours augmenta l'attention du prince, il modéra son impatience pour écouter Durillo, qui poursuivit ainsi: la duchesse vous rend maître de ses états, & veut vous épouser; voyez s'il lui est

possible de faire davantage pour vous. Écoute, interrompit Caloandre, si je ne savois pas que c'est le desir de me voir en liberté qui te fait parler de la sorte, je te bannirois pour toujours de ma présence; cette alliance ne me convient point, dis à la duchesse que je lui rends grace de l'offre qu'elle me fait, mais que je ne pense pas à me marier, & que si j'en avois le dessein, je ne lui préférerois aucune autre femme; qu'elle me laisse en repos, & qu'elle tourne ses vues sur quelqu'autre, qui aura tout ce qu'il faut pour la mériter: quant à moi, je ne suis pas né pour vivre avec elle; je te prie de l'en assurer: au reste, je te défends de m'en parler davantage.

Durillo plus surpris que jamais du procédé de son maître, ne put imaginer, lorsqu'il eut achevé de le servir, de quelle façon il paroîtroit devant la duchesse. Elle étoit appuyée sur une fenêtre, songeant à la réponse qu'elle attendoit de son ingrat: elle apperçut Durillo qui rêvoit profondément; elle l'appella, & sa démarche embarrassée lui faisant aisément prévoir la vérité, elle lui dit en soupirant: ha, Durillo! je vois bien que la pitié de ton cœur t'empêche de prononcer l'arrêt de ma mort; ton silence m'en dit assez, & je lis dans tes yeux... Modérez votre douleur, madame, interrompit Durillo, & ne perdez point courage: il est vrai que je ne vous apporte pas des nouvelles

nouvelles flatteuses ; mais votre ennemi est en votre pouvoir, il ne peut vous échapper , & le temps triomphe de tout : le refus qu'il fait d'une personne telle que vous , & d'un daché comme le vôtre , joint à quelques mots qui lui sont échappés ; tout cela me fait croire qu'il est un grand prince. Il vous plaint , il jure qu'il vous préféreroit à toutes les autres femmes ; mais il a fait serment d'éviter pendant un certain temps les plaisirs de l'amour : séduisez-le , croyez-moi , par la douceur ; un procédé violent révolte les cœurs généreux , & moi de mon côté , je vous promets de ne rien négliger pour votre satisfaction. Hélas ! répliqua - t - elle ; j'entrevois que tu veux me donner une espérance qui n'est fondée que sur la compassion que je t'inspire : mais ne crois pas m'abuser ; ton maître est un barbare ! Elle ajouta beaucoup d'autres discours pleins de fureur & de tendresse , & se retira dans le fond de son appartement les yeux baignés de larmes , en protestant qu'elle mourroit , mais qu'elle ne mourroit pas sans se venger.

Durillo voyoit avec douleur que pour sortir d'un si grand embarras , il falloit ou que la duchesse cessât d'aimer , ou que le chevalier devînt un peu plus traitable ; mais il ne les voyoit disposés ni l'un ni l'autre à se vaincre , & il craignoit que leur opiniâtreté ne leur devînt funeste : il porta le souper de son maître & le coucha , mais sans

ofer lui dire un seul mot de Chrysante. Le lendemain, pour dissiper un peu sa mélancolie, il sortit du château, & tourna ses pas du côté de la forêt voisine. Comme il étoit agité d'inquiétudes, & qu'il ne songeoit qu'aux moyens de rendre la liberté à son maître, il s'enfonça sans y penser dans l'épaisseur du bois, & marcha si long-temps, qu'il arriva jusqu'à la fontaine où Caloandre avoit dîné le jour de la chasse avec la duchesse : il aperçut dans ce lieu charmant un chevalier armé qui se reposoit, en écoutant le doux murmure de la fontaine. La visière de son casque étoit haussée ; & d'abord que Durillo l'eut envisagé, il fut le plus étonné du monde : il redoubla toute l'attention dont il étoit capable, & quand il se fut rassuré, il courut avec transport baiser la main de ce chevalier. Quoi ! seigneur, lui dit-il, pendant que je cherche dans cette solitude quelque moyen pour vous tirer de prison, vous êtes dans ces lieux ! Le chevalier de Cupidon est donc enfin sorti de sa captivité ! c'est un bonheur que je n'attendois pas. Avez-vous trouvé le moyen de vous échapper, ou bien avez-vous satisfait les desirs de la duchesse ? Est-ce elle qui vous a donné de si belles armes ?

Le chevalier parut surpris des questions & des discours de Durillo ; mais entendant parler du chevalier de Cupidon, & voulant en savoir davan-

tage : mon ami , répondit-il , je ne vous comprends point ; jamais je n'ai porté le nom que vous me donnez , & je ne fais rien ni de cette prison , ni de cette duchesse dont vous me parlez : ce qu'il y a de vrai , c'est que j'ai beaucoup d'envie de rencontrer ce chevalier de Cupidon , que la renommée élève au-dessus des plus fameux héros.

Cette réponse embarrassa d'abord Durillo , mais enfin il se persuada que son maître vouloit se moquer de lui , & dans cette idée il ajouta : pourquoi prétendez-vous , seigneur , me faire douter d'une chose qui me fait un si grand plaisir ? Vous vous êtes donc défait de la duchesse ? Je vous assure que vous m'avez mis dans un grand embarras ; contez-moi , de grace , le détail de cette aventure. Le chevalier sourit à son tour de la réponse de Durillo. Mais ne sachant qu'imaginer , il lui répliqua très-sérieusement : je m'étonne que si vous connoissez le chevalier de Cupidon , vous ne voyez pas que je ne le suis point ; & s'il vous est inconnu , j'ai lieu d'être encore plus surpris que vous ne croyez pas ce que je vous dis. Quoi qu'il en soit , je vous répète que je ne vous ai jamais vu , pas plus que ce chevalier & cette duchesse dont j'ignore le nom.

En cet instant , l'écuyer du chevalier s'approcha , & lui dit : seigneur , cet homme est insensé , quelle raison pouvez-vous attendre de lui ? Durillo ,

que ces discours mettoient hors de lui-même, commençoit à douter de son bon sens plutôt que du témoignage de ses yeux : veillai-je , disoit-il ? est-ce un songe ? mais souffrez que je m'éclaircisse entièrement. Alors prenant la main du chevalier, & regardant au poignet, il n'y trouva point la marque d'une blessure qu'il connoissoit à son maître ; cette main lui parut même un peu plus blanche & plus délicate. Il remarqua aussi quelque différence dans la voix, mais il n'en apperçut aucune ni dans la taille, ni dans les traits ; ensuite il vit sur le bouclier la devise de la Lune, devise fameuse dans tous les pays voisins.

Plus Durillo examinoit, & plus il étoit embarrassé ; enfin voyant que son silence & ses actions ne pouvoient qu'augmenter les soupçons que l'on avoit de lui : chevalier de la Lune, dit-il, vous ne seriez pas moins surpris que moi, si vous étiez à ma place. Je suis l'écuyer du chevalier de Cupidon. Il n'y a que quelques heures que je l'ai laissé en prison dans un château fort près d'ici. Voyez à présent si je le connois. Vous vous ressemblez si parfaitement, que sans la cicatrice d'une blessure que vous n'avez pas, j'aurois parié ma tête que c'étoit lui. Mais, seigneur, poursuivit-il, je rends grâce au ciel, qui m'a procuré le bonheur de vous rencontrer, non-seulement parce que mon maître charmé de votre grande valeur ne parcourt

cette province que dans l'espérance de vous rencontrer , mais encore parce que j'espère que vous trouverez quelque moyen pour le tirer des mains de la duchesse d'Ossarenne : alors il lui conta toute l'aventure.

Le chevalier de la Lune fut très-étonné d'une ressemblance si parfaite ; cependant il eut beaucoup de peine à se persuader la vérité de ce prodige. Il admira le procédé du chevalier de Cupidon , qui préféroit la prison aux plaisirs que l'amour de la belle duchesse pouvoit lui procurer ; en un mot , il conçut un violent desir de le délivrer , & d'en faire son ami. Il apprit avec chagrin que son bras & ses armes ne pouvoient lui être d'aucune utilité dans cette conjoncture ; mais après avoir fait quelques réflexions , il dit à Durillo : commençons par rendre visite à la duchesse , le temps & le lieu pourront après cela nous donner les moyens de terminer la disgrâce de ton maître.

Seigneur , répliqua Durillo , votre ressemblance avec mon maître allarmera certainement la duchesse , elle craindra d'être trompée ; en un mot , ses soupçons rompront toutes nos mesures. Attends , interrompit le chevalier de la Lune , j'imagine un moyen qui nous réussira peut-être. En même-temps il se fit donner , par son écuyer , une barbe postiche , qu'il faisoit ordinairement porter avec lui ; elle étoit si naturelle , qu'il étoit impossible

de ne s'y pas tromper. J'irai , continua-t-il , au château dans l'état où tu me vois ; je demanderai la permission de voir ton maître : si on me l'accorde , j'entrerai dans sa chambre , & je lui mettrai cette barbe pour le faire sortir à ma place , & moi je demeurerai prisonnier. J'aurai soin , poursuivit-il en riant , de tranquilliser le cœur de la duchesse.

Ah ! seigneur , lui dit Durillo , votre projet est admirable , & je ne doute pas qu'il ne réussisse , si l'on vous permet de voir le chevalier. Après tout , vous le demanderez d'une façon à l'obtenir ; mais je crois qu'il ne faut pas que nous arrivions ensemble au château ; la duchesse pourroit me soupçonner de vous avoir parlé de ses amours ; j'aurois peut-être à craindre pour ma vie : permettez-moi de vous précéder , vous arriverez quelque temps après. Cette dernière résolution fut exécutée.

D'abord que la duchesse eut appris l'arrivée du chevalier de la Lune , elle fit préparer un appartement. Quand il eut quitté ses armes , il alla lui rendre visite. Elle trouva , qu'à la barbe près , il ressembloit beaucoup au chevalier de Cupidon. Leurs complimens furent remplis de politesse & d'esprit. Il apperçut dans la chambre les armes du chevalier , & les reconnut à la devise. Voulant profiter de cette occasion : je crois , madame , lui dit-il , que voi. à les armes du chevalier de Cu.

pidon , il est apparemment ici ; on m'a assuré , il n'y a pas long-temps , qu'il avoit passé dans cette province : que j'aurois de plaisir à voir un homme dont on dit de si grandes choses ! La duchesse rougit à ce discours qu'elle n'attendoit point , & ne pouvant nier un fait que tout le monde savoit dans son château , elle lui répondit : oui , seigneur , le chevalier de Cupidon est en ces lieux ; mais il en a si mal usé avec moi , que j'ai été forcée de le faire mettre en prison.

Comment est-il possible , répliqua le chevalier de la Lune , qu'un homme dont on vante par-tout la politesse ait pu vous défobliger. Cependant , reprit Chryfante , il a démenti cette réputation par le plus indigne procédé dont on ait jamais entendu parler : il m'a pris pour ce que je ne suis point , & m'a fait des propositions très-déshonnêtes. Voyez , malgré cette injure , quelle est ma bonté pour lui ; au lieu de le punir d'une façon proportionnée à sa faute , j'ai daigné lui proposer de m'épouser , & de le rendre maître de mes états : pouvois-je faire plus pour un aventurier , pour un homme que je n'avois jamais vu ! le traître m'a refusé ; alors voyant qu'il n'avoit point d'autre envie que de me déshonorer , je l'ai fait mettre en prison. Vous sentez , ajouta-t-elle , que la peine est légère pour un outrage de cette nature : je suis pourtant toujours prête à lui pardonner , s'il ac-

cepte mes offres : mais il n'y a pas d'apparence ; & puisqu'il est assez déraisonnable pour persister dans son opiniâtreté, tant pis pour lui.

Le chevalier de la Lune lui répondit : qu'il étoit si extraordinaire qu'un chevalier, tel que celui de Cupidon, eût été capable d'un semblable procédé avec une personne comme elle, qu'assurément il falloit qu'il y eût en cela quelque grand mystère ; & que si elle lui permettoit de le voir, il ne désespéroit pas de découvrir la cause de ses refus, & peut-être de l'en guérir ; qu'en un mot, il seroit charmé de pouvoir contribuer à la liberté d'un chevalier si fameux, & à la satisfaction d'une dame aussi aimable.

Chryfante balançoit quelque temps sur le parti qu'elle devoit prendre dans cette conjoncture. Comment pouvoit-elle, sans se couvrir de honte, laisser le chevalier de la Lune s'entretenir avec celui de Cupidon, qui sans doute l'instruiroit de la vérité & de la violence qu'on lui faisoit. Mais enfin ne s'embarrassant pas plus de sa gloire que de sa vie, pourvu qu'elle obtînt ce qu'elle desiroit, elle fut emportée par l'espérance, & résolut de lui accorder sa demande. Elle lui répondit donc ; je vous permets de le voir, puisque vous le desirez ; mais il est si cruel & si obstiné, que je n'espère rien de votre visite. En achevant ces mots, la duchesse se retira, & l'on conduisit le chevalier dans la chambre du prince.

Le chevalier de Cupidon dormoit alors profondément sur un canapé; celui de la Lune promena long-temps ses regards sur lui avec une surprise inconcevable, car il croyoit se voir lui-même dans un miroir.

Enfin le chevalier de Cupidon se réveilla en sursaut; & faisant un effort comme s'il eût voulu pousser un estocade, il examina le chevalier de la Lune, & fut charmé de son air majestueux. Qui êtes-vous, lui demanda-t-il? Venez-vous ici pour me renouveler les instances de la duchesse, ou bien éprouvez-vous comme moi son injustice? & malgré votre innocence, vous a-t-elle fait aussi prisonnier? Seigneur, lui répondit-il, je suis le chevalier de la Lune, & je ne viens en ces lieux que pour vous délivrer. Caloandre l'interrompit, en l'embrassant tendrement. Ce jour, lui dit-il, ne peut manquer d'être heureux pour moi; il y a long-temps que je desirois de vous voir: je me crois déjà libre, puisque vous me promettez votre secours; donnez-moi seulement une épée, lorsqu'elle sera jointe à la vôtre, rien ne pourra nous empêcher de sortir.

Quoique l'on puisse tout attendre de votre valeur, reprit le chevalier de la Lune, ce moyen me paroît impraticable; il y a ici plusieurs portes que l'on n'ouvre que l'une après l'autre, quand nous aurions forcé la première, nous n'en serions

pas moins enfermés ; mais j'ai un expédient plus certain , & le voici : la barbe que vous me voyez est postiche , & je l'ai mise dans le dessein de tromper la duchesse : je vais vous l'attacher , vous sortirez à ma place , je demeurerai prisonnier à la vôtre ; ensuite je ferai tout ce que Chryfante voudra , & pour vous prouver que cette barbe vous donnera mon air & mes traits , faites-en l'expérience.

Pour lors il détacha la barbe qu'il portoit : son visage parut dans tout son éclat. Les éclairs que l'on n'attend point , ne surprennent pas autant que l'aspect du chevalier de la Lune surprit le chevalier de Cupidon. Le premier continua de la sorte en riant : notre ressemblance a véritablement quelque chose de prodigieux ; & quand votre écuyer m'a rencontré , il s'est passé des choses assez plaisantes entre lui & moi ; il vouloit absolument que vous fussiez sorti de prison.

Caloandre ne revenoit point de son étonnement. Il promenoit ses regards avec avidité sur toute la personne du chevalier de la Lune , & la parole lui manquoit pour exprimer la situation & le trouble de son ame. Ne croyez pas , s'écria-t-il enfin , que notre ressemblance , toute singulière qu'elle puisse être , soit la seule merveille qui m'étonne en ce moment : permettez-moi de vous raconter un songe que je faisois quand vous êtes

arrivé. Je croyois être dans une grande salle, où l'amour, assis sur un trône éclatant, donnoit une audience publique ; plusieurs personnes de diverses conditions venoient lui demander justice. J'ai vu paroître la duchesse Chrysante ; elle pouffoit des cris furieux, elle se plaignoit de moi, & vouloit être vengée. Console-toi, lui a répondu l'amour, il ne sera pas long-temps sans en être puni ; c'est moi qui suis offensé, je saurai châtier un orgueilleux qui me méprise ; je lui ferai voir une beauté semblable à la sienne, pour laquelle il souffrira des tourmens qui le réduiront souvent au point de mourir. Il me foule aux pieds sur son écu, mais il sera bientôt prosterné aux miens. Me sentant alors animé de colère contre ce dieu, je me suis fièrement avancé devant lui, & je lui ai dit : montre-moi donc, amour, cette beauté dont tu me menaces ? Voyons celle qui aura la force d'amollir mon courage, je suis prêt à te donner le démenti : pourquoi donc ne paroît-elle pas ? L'amour alors quittant son flambeau, & prenant un miroir, l'a placé devant moi, en me disant : regarde, & fais-moi mentir si tu le peux.

Alors regardant fixement dans cette glace, je n'ai vu que mon image, dont la vue m'a cependant fait palpiter ; j'en ai senti du dépit, & je me suis recrié : quelle erreur est la tienne, aveugle enfant ! crois-tu me traiter comme Narcisse ! J'ai

mis l'épée à la main , j'ai frappé le miroir , il s'est brisé ; mon songe a fini par l'effort que je faisois.

Ce songe mystérieux est la principale cause de mon étonnement ; votre visage me paroît le même que j'ai vu dans le miroir de l'amour. Mais si l'amour ne se venge qu'en me donnant un ami tel que vous , je bénirai sa colère , & je me joindrai avec lui pour vous aimer de tout mon cœur. Je suis fâché seulement , je l'avoue , c'est de commencer notre connoissance par vous avoir obligation ; je voudrois vous avoir servi , & sans ma prison , je vous aurois assurément prévenu.

En achevant ces paroles , Caloandre fut saisi d'un transport qu'il ne pouvoit modérer ; il serra le chevalier de la Lune entre ses bras , & le baïsa au front : celui-ci rougissoit , & paroïssoit rêveur. Je crois , dit-il enfin , qu'il est temps de finir : n'approuvez - vous pas que je dise à la duchesse qu'elle vous trouvera demain au soir disposé à lui témoigner de la complaisance ? J'irai de grand matin prendre congé d'elle ; ensuite , sous le prétexte de vous dire adieu , je viendrai ici ; vous prendrez mes armes , vous mettrez ma barbe , & vous irez où il vous plaira. Laissez-moi le soin de la contenter , nous nous accommoderons bien ensemble. Quand l'accord fut fait , le chevalier de la Lune remit sa barbe , & revint auprès de la duchesse.

Lorsque le chevalier de Cupidon se trouva seul , il se promena long-temps dans sa chambre en faisant plusieurs réflexions qui l'inquiétoient ; il se sentoit pénétré d'une émotion extraordinaire , & se disoit à lui-même : d'où peut naître le trouble qui m'agite ? est-ce l'illusion d'un songe , ou bien une réalité ? Ah ! l'un & l'autre n'est que trop vrai ! Mais n'est-ce pas un chevalier que j'ai vu ? De quoi donc puis-je me plaindre ? De quoi suis-je tourmenté , & qu'ai-je à désirer ? Souffre-t-on en aimant un ami ? Cette peine ne seroit-elle inventée que pour moi ? C'étoit bien à tort que je ne voulois pas convenir des maux que l'on souffre en aimant. Mais ce jeune chevalier n'est-il point une femme ? O amour ! si cela est , ta victoire est certaine , & je suis amant. Mais sur quoi fondai-je cette espérance ? Il me ressemble , eh bien ! suis-je une femme ? Ah ! cela pourroit bien être , puisque je suis tourmenté pour un homme !

Mais , ajoutoit-il , une femme entreprendroit-elle de satisfaire la duchesse ? O mon cœur ! tu souhaites que ce chevalier ne soit pas de ton sexe , & tu souhaites une chose impossible ! Pendant le reste de la journée , il ne put trouver aucun repos , ni prendre aucune résolution ; il ne savoit ce qu'il vouloit , & ne comprenoit rien à tous les sentimens dont son cœur étoit agité. Durillo le trouva fort abattu en lui apportant à souper , & lui dit :

seigneur la tristesse n'est plus de saison ; demain vous serez libre , n'en doutez pas : vous ignorez la peine que j'ai eue à croire que le chevalier de la Lune fût un autre que vous-même. Eh ! que te semble de ce chevalier , lui répondit le prince ? En vérité , répliqua l'écuyer , sa ressemblance avec vous me paroît surnaturelle. Mais écoute , interrompit Caloandre , ne seroit-ce point une femme qui portât ainsi les armes , & qui courût le monde comme un chevalier errant ? N'as-tu rien remarqué qui pût te le faire croire ? Non , reprit Durillo , & je serois plutôt persuadé que vous en êtes une ; car il accepte les propositions de la duchesse , & vous, vous les avez refusées.

D'un autre côté , le chevalier de la Lune promettoit à la duchesse que celui de Cupidon étoit absolument à elle , & que le lendemain il exécuteroit ses ordres. Durillo vint aussi lui donner les mêmes assurances. Elle remercia le chevalier de ses bons offices , & lui témoigna sa reconnoissance par toutes sortes d'attentions ; & pour lui en donner plus long-temps des preuves , elle le pria de demeurer quelques jours avec elle ; mais il s'en excusa sur une affaire qui l'obligeoit à partir le jour suivant.

Le lendemain , le chevalier de la Lune alla prendre congé de la duchesse , qu'il trouva encore dans son lit. Il la pria de lui permettre d'aller

dire adieu au chevalier de Cupidon ; elle y consentir, & il y courut avec Durillo. Le prince dormoit encore, on le réveilla, & le double déguisement fut bientôt achevé.

Pendant que l'un & l'autre travailloient pour se travestir, le chevalier de Cupidon regardoit celui de la Lune avec des yeux tout de flamme. Le dernier rougissoit à chaque moment. L'autre sentoit avec transport, autour de son visage, des mains qui lui paroissoient plus charmantes que celles de Vénus ; & sans une certaine honte, il les auroit baisées mille fois : souvent ses lèvres les rencontroient par hasard, & l'on voyoit qu'il s'empressoit de profiter de cette faveur de la fortune. Lorsqu'enfin tout fut prêt, & qu'il eut mis la barbe, son ami lui dit : vous pouvez à présent sortir sans rien craindre ; vous trouverez Forian mon écuyer, qui a ordre de vous accompagner, & Durillo demeurera auprès de moi. Si vos affaires vous permettent de m'attendre dans la ville de Tarmi, je m'y rendrai dans quatre jours, & nous reprendrons chacun nos armes & nos écuyers.

Le chevalier de Cupidon, aussi content de recouvrer sa liberté qu'affligé de se séparer de son ami, lui répondit : je n'aurois jamais imaginé, chevalier de la Lune, que j'aurois si peu de plaisir en sortant de cette prison. Je sens qu'il m'est dur de m'éloigner de vous ; vos rares qualités, & mon

destin m'oblige à vous aimer avec une passion que je ne saurois vous exprimer ; & si je n'espérois pas de vous revoir bientôt , comme vous me le promettez , croyez que rien ne pourroit me faire partir sans vous. Souvenez-vous , je vous en conjure , de vous rendre à Tarmi ; & pour ne me pas oublier , daignez au moins vous regarder quelquefois dans un miroir : pour moi je n'aurai pas besoin d'un pareil secours , je vous verrai toujours dans mon cœur.

Après plusieurs politesses , les deux amis prirent congé l'un de l'autre. Le chevalier de Cupidon sortit , la visière haussée , de la chambre & du château sans aucun obstacle , tout le monde le prenant pour le chevalier de la Lune.

Chryfante avoit déjà dit publiquement qu'à la prière du chevalier de la Lune , elle avoit pardonné à celui de Cupidon , & qu'elle devoit le délivrer le lendemain. Durillo l'avoit toujours assurée d'un tendre retour dont elle sentiroit les effets.

Quand la nuit fut venue , l'amoureuse duchesse fut prompte à se déshabiller. Elle se couvrit d'un simple manteau , & vint trouver son prisonnier , qui l'attendoit dans son lit , & qui n'avoit pas éteint sa lumière. Elle s'approcha de lui , & lui dit en souriant : je viens ici bien assurée , ô mon cher chevalier , que vous ne m'accablerez pas aujourd'hui de mépris. Quoi qu'il en soit , madame , lui répondit-il ,

répondit-il, je me flatte que vous n'aurez point de reproche à me faire. La duchesse, qui s'étoit déjà couchée auprès de lui, ne trouva qu'une plaine agréable, mais l'arbre dont elle attendoit les fruits les plus délicieux que l'amour puisse faire éclore, cet arbre si désiré n'y étoit point. Quelle surprise! quel phénomène! On embrasse une fille, & l'on cherchoit toute autre chose. Vous voyez clairement, madame, dit pour lors la belle aventurière, qu'il m'est impossible de vous satisfaire; un homme ne résisteroit pas sans doute contre vos charmes, quant à moi je ne puis que les admirer. Contentez-vous donc de ma volonté; & si je vous ai laissée si long-temps dans l'erreur, n'en accusez que le serment secret que j'ai fait de cacher à tout le monde un sexe que j'abhorre, & qui fait tout mon chagrin; la compassion que vous m'avez inspirée m'oblige à me découvrir. Consolez-vous des vaines douceurs que vous perdez, & songez que c'est un vrai bonheur pour vous d'être enfin dégagée d'une passion qui vous tyrannisoit. Notre désavantage est trop grand avec les hommes; ils nous foumettent, ils abusent des loix de la nature, qui suppose entr'eux & nous une parfaite égalité: l'éducation rampante qu'ils nous donnent rabaisse nos cœurs, & nous ferme les chemins de la gloire. Je n'ai rien négligé jusqu'à présent pour m'affranchir d'une servitude que je déteste; je m'ap-

plique au métier des armes , & je me fais une réputation que la fortune ; le temps & l'amour ne pourront jamais détruire.

Chryfante admiroit l'intrépidité de cette nouvelle Amazone , & quoique privée du plaisir le plus doux au moment qu'elle croyoit y être arrivée , elle ne laissa pas de prendre assez d'empire sur elle-même pour écouter favorablement la jeune héroïne qui lui parloit. Elle résolut de la mettre en liberté dès le lendemain ; mais elle voulut se conduire de façon que son honneur pût être absolument à couvert. Quand elles furent convenues de leurs faits , la duchesse retourna dans son appartement.

La belle fille demeura fort satisfaite de l'heureux succès de son entreprise , & pour le chevalier de Cupidon , & même pour Chryfante ; mais ensuite se rappelant la bonne mine , la valeur , les sentimens & la politesse de ce chevalier , elle sentoit de grandes agitations , elle éprouvoit des mouvemens inconnus , un plaisir mêlé d'amertume & des peines accompagnées de douceurs ; enfin il lui parut qu'elle étoit disposée à l'aimer. Cette réflexion lui causa un dépit extrême ; & dans les premiers transports de sa colère , elle s'écria : ce seroit une belle conduite que de briser les fers d'autrui , & de perdre ma liberté ; de guérir la duchesse & de m'empoisonner moi-même. Ensuite

se regardant par hasard dans un grand miroir placé vis-à-vis de son lit, dont les rideaux étoient ouverts, elle demeura quelque temps immobile, & sortant tout-à-coup de sa rêverie: que regardes-tu; continua-t-elle? Ce visage qui cause ton malheur; mais ce n'est pas le tien, c'est celui du chevalier de Cupidon, puisque tu le vois avec tant de plaisir. Qu'est devenue cette haine contre les hommes dont tu te piquois, & que tu tirois à si grande vanité? Où sont ces nobles sentimens qui t'élevoient au-dessus des foiblesses de ton sexe.

Princesse infortunée, ajouta-t-elle en poussant un profond soupir! que devient ta gloire? que devient la fierté de ton rang, si tu portes les chaînes d'un simple chevalier? Mais insensée, fais-tu seulement s'il est chevalier! fais-tu même s'il est homme! Ne peut-il pas me tromper comme j'ai trompé la duchesse? Grands dieux! ne seroit-ce point une femme?

Cette dernière idée affligeoit l'aimable aventurière; mais il en succéda bientôt une autre à celle-ci, qui n'étoit pas propre à la tranquilliser. Supposons, poursuivre-elle, que le chevalier de Cupidon soit un homme, que dois-je faire? Irai-je le trouver pour recevoir ses embrassemens? Me convient-il de les souffrir? Et si pour les éviter je lui avoue qui je suis, à quel nouveau danger ne serai-je point exposée? Il s'est déjà déclaré, i

priera, il pressera ; aurai-je la force de ne le point écouter ? Non , non , craignons notre propre faiblesse , j'en ai trop montré dans la première occasion ; je pourrois succomber dans la suite ; il vaut mieux ne voir jamais un objet d'autant plus redoutable qu'il paroît doux & séduisant.

Jugeant alors que le repos du corps la conduiroit à celui de l'ame , elle s'endormit ; mais son imagination lui représenta qu'elle étoit dans le même lit où le chevalier qu'elle aimoit avoit passé plusieurs nuits ; elle sentit des desirs & des agitations , qui lui donnant du mépris pour elle-même , l'obligèrent à crier : malheureuse que je suis ! s'il étoit là , le renvoyerois-je comme il a renvoyé la duchesse ! Quelle honte ! quel opprobre ! sortons d'un lit qui me donne des idées si dangereuses , perdons-en jusqu'au souvenir ! Pour lors , indignée contr'elle-même , elle s'habilla & se promena dans sa chambre , en attendant le jour , qui parut peu de temps après.

Elle appella Durillo , & se fit apporter les armes du chevalier de Cupidon , qu'elle mit à l'instant ; & suivant les ordres que la duchesse avoit donnés , elle sortit librement du château avec son nouvel écuyer. Ils se trouvèrent , après avoir fait environ un mille , dans un endroit où le chemin se séparoit en deux ; alors la princesse se tournant vers Durillo : une affaire que j'avois oubliée , lui dit-

elle , me contraint de m'éloigner de Tarmi ; pour toi , je te prie d'y aller , & de dire à ton maître qu'il m'est impossible de m'y rendre , & qu'il ne se donne pas la peine de m'attendre. Durillo ne lui répondit rien , s'imaginant que ce qu'il lui disoit n'étoit qu'un prétexte dont il te servoit pour cacher le goût qu'il avoit pris pour la duchesse ; il se préparoit à exécuter ses ordres , mais la crainte qu'elle eut de ne plus revoir son bel ennemi , si elle ne lui faisoit dire quelque autre chose , lui fit ajouter : je serai dans un mois à Trébifonde , attiré par la guerre que l'on va commencer contre l'empire de Constantinople ; instruis-en ton maître , suppose qu'il ait envie de me retrouver ; cependant fais-lui mille tendres complimens. Alors honteuse de ce qu'elle venoit de dire , elle prit le chemin qui l'éloignoit de Tarmi , sans parler davantage. Durillo la perdit bientôt de vue , & continua sa route.

C'étoit la même que Caloandre avoit prise en sortant du château de la duchesse avec les armes & la barbe du chevalier de la Lune , & suivi de Forian. Il étoit si fort enfoncé dans ses pensées , qu'il ne répondoit rien à tout ce que lui disoit cet écuyer. Forian en étoit d'autant plus étonné , qu'il lui paroissoit fort extraordinaire que la liberté ne lui donnât pas des mouvemens de joie ; & comme il étoit naturellement gaillard , & qu'il

ne pouvoit soutenir un pareil silence, il lui dit à la fin : seigneur, la barbe que vous portez & le silence que vous observez, m'empêchent de savoir précisément si vous êtes le chevalier de la Lune ou celui de Cupidon.

Se réveillant alors comme d'un profond sommeil, & poussant un ardent soupir : je ne suis, répondit le prince, ni l'un ni l'autre : le chevalier de la Lune est à présent dans le château avec la duchesse ; & le chevalier de Cupidon, moins libre que jamais, est demeuré avec lui. Ce que vous dites est admirable, reprit Forian ; & qui êtes-vous donc ? Je suis si prodigieusement devenu chevalier de la Lune, que je ne me connois plus : tout ce que je fais, c'est que je n'ai jamais été véritablement jusqu'à ce jour le chevalier de Cupidon. Je ne puis vous entendre, lui répliqua Forian, il faut que cette barbe vous rende méconnoissable à vous comme à moi : ôtez-la donc, elle vous est inutile, & je vous dirai qui vous êtes. Le chevalier l'ôta en effet, & la lui donna en disant : peut-être que tu ne me reconnoîtras pas encore, & quand je me verrois dans un miroir, je ne me reconnoîtrois pas moi-même.

Alors Forian le regardant, & le prenant pour sa maîtresse : eh ! pourquoi, lui dit-il, vouloir m'embarrasser comme vous faites ? Pourquoi voulez-vous, avec cette barbe, passer pour le che-

valier de Cupidon ? Mais , dites-moi , pourquoi ne l'avez - vous pas fait sortir de prison comme vous l'aviez promis ? Ton maître , lui répondit-il , l'a délivré des mains de la duchesse , mais il l'a fait ensuire son prisonnier. Je commence à vous entendre , madame , reprit Forian , il vous a vue , il est devenu amoureux de vous , & vous l'êtes devenue de lui ; mais pourquoi est-il demeuré prisonnier dans ce château ? A ces mots , le chevalier de Cupidon demeura si étonné , qu'ayant arrêté son cheval , il fut assez long-temps sans répondre , Ah ! Forian , dit-il enfin , tu commences à rencontrer la vérité ; le chevalier de Cupidon n'aime que trop celui de la Lune , mais il seroit trop heureux si on le payoit d'un tendre retour. Apprends-moi , je t'en conjure , qui est ta maîtresse , si tu veux que je sache qui je suis ; j'ai perdu la connoissance de moi-même , & je perdrai la vie , si tu me caches la vérité.

Forian le voyant si passionné , lui dit , enfin vous connoissez donc l'amour , peu s'en faut que je ne dise que j'en suis charmé ; souvenez-vous de toutes les plaisanteries dont vous m'avez accablé , quand je vous disois que vous aimeriez tôt ou tard. Je ne connois point ce chevalier de Cupidon , il ne m'a pas été possible de le voir dans le château ; mais afin que vous ne fassiez rien qui soit au-dessous de votre grandeur , & que vous ne

perdiez pas en effet la connoissance de vous-même ; souvenez-vous que vous êtes la princesse de Trébisonde, cette vaillante Léonide, dont tout l'univers admire le courage & la vertu.

Le chevalier demeura pénétré d'une si grande joie, qu'il en perdit presque le sentiment ; une révolution soudaine lui troubla le cœur, & peu s'en fallut qu'il ne tombât en foiblesse ; il fut contraint de mettre pied à terre, & de s'asseoir sur le gazon : quel plaisir d'apprendre que la personne qu'il aimoit tant étoit une femme ! Mais quelle douleur de songer qu'elle étoit fille de Tigrinde, & qu'elle avoit été nourrie dans des sentimens de haine & d'horreur contre le sang de Poliarthe ! Au milieu de toutes les idées, tantôt fâcheuses & tantôt agréables qui tourmentoient le cœur de ce prince, la joie d'être éclairci l'emporta enfin sur tout autre mouvement. Il voyoit du moins qu'il aimoit sans blesser la nature, & qu'il pouvoit même se flatter d'être aimé, malgré l'inimitié de leurs maisons ; car il comptoit beaucoup sur le rapport de son caractère avec celui de la princesse & sur la ressemblance de leurs visages. Cher Forian, dit-il à l'écuyer, fors de ton erreur, saches que je ne suis point ton maître, mais le chevalier de Cupidon que tu viens de rendre le plus heureux de tous les hommes ; en lui apprenant que celui de la Lune est une femme, & une femme

du sang le plus illustre : ma destinée me contraignoit à l'aimer , quoique je ne la connusse pas , juge si je l'aimerai à présent que je puis avoir quelque espérance ; je l'aimerai , je la servirai , je l'adorerai toute ma vie , quand elle auroit pour moi la haine la plus implacable. Je ne m'étonne plus de l'avoir vue rougir , quand , pour lui prouver mon amitié , je l'ai baisée au front. Mais dis-moi , je te conjure , a-t-elle autant d'éloignement pour l'amour qu'elle le disoit ? Forian étonné de l'erreur dans laquelle il étoit tombé , & plus encore de l'éclaircissement qu'il venoit d'avoir , lui répondit : ma maîtresse , brave chevalier , vouloit cacher pendant ses voyages sa naissance & son nom ; mais puisque sans avoir rien à me reprocher je vous ai découvert qu'elle est la princesse de Trébisonde , je me réjouis de voir qu'elle est aimée par un chevalier si fameux & d'un si grand mérite. Son aversion pour les hommes est inconcevable : elle déteste son propre sexe , parce qu'elle le croit capable de les aimer ; cependant vous lui ressemblez si prodigieusement de visage & d'inclination , que peut-être elle fera plus douce pour vous.

Caloandre fit ensuite plusieurs questions à Forian sur les préparatifs de guerre que l'on faisoit contre Poliarte , sur la haine de l'impératrice Tigrinde , & sur l'impatience que Léonide avoit d'en être un des plus grands mobiles. Toutes ces idées lui pré-

sentèrent de grands obstacles au dessein qu'il avoit de plaire à la princesse, il s'en affligea au point qu'il retomba dans sa première mélancolie.

Il remonta à cheval, & vint coucher dans un petit village, d'où, sans faire aucune rencontre, il se rendit en trois jours à Tarmi, où il attendit la princesse avec toute l'impatience dont un cœur amoureux est capable. Mais il ne vit arriver que Durillo, qui lui rendit compte de ce que lui man-
doit le chevalier de la Lune.

Caloandre, dès le lendemain, partit pour Tré-
bifonde, dans l'espérance d'y rejoindre dans peu la princesse. Durillo & Forian le suivirent. Après avoir marché quelque temps, ils rencontrèrent un chevalier dont l'extérieur étoit sage & respectable; il venoit d'une maison de campagne qu'il avoit dans cette contrée, & retournoit à la cour. Caloandre & lui s'étant salués avec politesse, la conversation fut bientôt liée; l'un & l'autre y trouvèrent tant de plaisir, qu'ils résolurent de faire ensemble le reste du voyage.

Le prince ne voulut point hauffer sa visière à cause de la ressemblance qu'il y avoit entre lui & Léonide: il craignoit qu'une chose si extraordinaire ne surprît tout le monde, & ne donnât envie de savoir qui il étoit; & que cette curiosité ne lui attirât quelque disgrâce dans un pays où son nom étoit en horreur. Pour éviter cet incon-

venient, il avoit déjà résolu de se loger dans un quartier des plus retirés ; & de ne point paroître à Trébisonde sans la barbe qui avoit trompé si heureusement les yeux de la duchesse.

Caloandre en s'entretenant avec son nouveau compagnon de voyage , apprit que l'empereur Orcan venoit de mourir , que cet événement causoit de grands troubles dans Trébisonde , & qu'ils ne pouvoient qu'augmenter , si la princesse Léonide ne venoit bientôt les appaiser par sa présence & par sa valeur. Que Safar le Turcoman , chevalier d'un grand courage , & dont les états étoient considérables , paroissoit à tout le monde le plus digne d'épouser Léonide. Que le prince de Cusa , cousin de l'impératrice , parloit déjà de faire valoir ses droits sur le trône , en cas que l'infante eût perdu le jour , & que le redoutable Brandilon appuyoit les prétentions de ce téméraire.

Les plus honnêtes gens de la cour , ajouta le vieux chevalier , ne sachant aucune nouvelle de Léonide , n'osent se déclarer , & attendent son retour avec impatience ; mais ces différens partis sont si puissans & leurs chefs si audacieux , qu'ils manquent continuellement de respect à l'impératrice. Elle dissimule avec prudence ; elle fait chercher sa fille , & se flatte qu'aussi-tôt que cette jeune guerrière paroîtra les troubles s'appaiseront. Le Turcoman , Brandilon & le prince de Cusa

font souvent courir le bruit de sa mort : en un mot les esprits sont disposés d'une façon , qui pourra causer bientôt quelque dangereuse révolution.

Ces nouvelles allarmèrent le chevalier de Cupidon , parce qu'elles étoient contraires aux intérêts de Léonide. Lorsqu'il fut dans Trébisonde, il vit avec chagrin que toute cette grande ville étoit en rumeur ; il entendit même en passant devant la porte du palais un homme vénérable , qui sans doute étoit un grave magistrat , & qui disoit à un autre. Fuyons, sortons de cette cour infortunée , qui fera bientôt dans un désordre affreux ; l'impératrice ne peut appaiser Brandilon ni Safar ; je les ai vus sur le point de se battre en sa présence ; je ne me sens pas assez de force pour être le témoin des malheurs de ma patrie , & des outrages qu'on fait à ma souveraine.

Alors Caloandre résolut d'entrer dans le palais pour être témoin de ce qui s'y passoit , & pour y mettre ordre , si la chose étoit possible. Il dit donc adieu au chevalier qui l'avoit accompagné , & monta l'escalier. Quand il fut arrivé dans la salle , il vit un grand nombre de chevaliers armés de toutes pièces , & l'impératrice , qui s'étant levée de son trône , frémissait de colère en voyant le peu de considération que l'on avoit pour elle. Il s'avança davantage , & remarqua sans peine un chevalier ,

dont la taille étoit gigantesque & le regard farouche ; c'étoit Brandilon , qui disoit d'une voix menaçante : écoutez , Safar , je ne vous parle point ici pour moi-même , quoique personne n'ignore que cet empire appartenoit de droit à mon père ; je pourrois donc prétendre à la princesse Léonide avec plus de justice qu'aucun autre , mais je me contente de soutenir que le prince de Cusa la mérite mieux que vous.

Si le ciel nous a conservé l'illustre Léonide , répliqua Safar , elle saura bien faire le choix d'un époux sans vous consulter ; vous n'avez aucun droit sur sa main , ni sur son trône , & vous me paraissez peu capable de juger qui de nous la mérite : au reste , si vous osez soutenir par les armes ce que vous venez d'avancer , il se trouvera des gens qui sauront vous prouver que vous , ni le prince de Cusa son vassal , n'êtes pas dignes de la posséder.

Brandilon , piqué de ce discours , mit l'épée à la main : dès qu'on la vit briller , mille autres en un instant furent tirées pour soutenir les deux partis. L'impératrice crioit en vain pour arrêter ces furieux , on ne l'écoutoit pas , chacun se joignoit au chef dont il embrassoit la querelle ; en un instant il se fit un espace vuide au milieu de la salle. Déjà l'on étoit prêt d'en venir aux mains , & déjà Brandilon & Safar se mesuroient fièrement des yeux , lorsque le chevalier de Cupidon s'élança

au milieu d'eux , l'épée nue & la visière haussée : qu'on mette bas les armes , s'écria-t-il , si l'on ne veut éprouver la juste colère de Léonide. A ce nom si révére , à l'aspect de ce visage majestueux , le tumulte s'apaisa ; l'amoureux Safar demeura ébloui , Brandilon même donna des marques de respect , lui qui ne s'humilioit pas devant la divinité. Tous les autres se trouvèrent sans voix & sans mouvement. Caloandre s'aperçut avec joie de l'heureux effet de sa tromperie : est-ce ainsi , continua-t-il , que l'on respecte l'impératrice ? Celui qu'elle en trouvera digne , mérite seul de posséder Léonide. Et vous Safar , & vous Brandilon , de quel droit prétendez-vous régler son sort ? Qu'aucun ne soit assez téméraire pour exciter ici des troubles , s'il n'en veut recevoir un juste châtiment de ma main. Ce discours rendit le courage aux fidèles sujets de Tigrinde , & abattit celui des séditionnaires. Chacun remit son épée , honteux d'avoir paru dans cet état devant la princesse.

Quand tout fut calme , le chevalier s'approcha de l'impératrice , & lui baïsa la main ; elle le reçut avec une extrême joie & l'embrassa tendrement , croyant embrasser sa fille ; ensuite elle se retira dans un cabinet avec lui. Pour lors il se jeta aux genoux de cette princesse , & lui tint ce discours : votre majesté ne doit point être trompée comme les autres , je n'ai point l'honneur d'être sa fille ,

quoique je porte ses armes, je suis le chevalier de Cupidon; elle m'a tiré d'une captivité plus désagréable pour moi que la prison la plus affreuse ! j'ai cru que je devois appaiser les désordres qui régnoient dans votre cour pour commencer à reconnoître un aussi grand bienfait; & je n'ai point trouvé de meilleur expédient que celui de me faire passer pour l'illustre Léonide, étant assuré, par ma propre expérience, que mon visage me serviroit heureusement dans cette occasion.

En effet, madame, poursuivit le chevalier, tout le monde me prend pour Léonide, & si vous jugez que je doive continuer cette feinte pour tenir les esprits dans le respect pendant son absence, vous n'avez qu'à l'ordonner; je me ferai toujours une véritable gloire de vous obéir. Pendant qu'il parloit de la sorte, l'impératrice le regardoit avec attention, aussi étonnée de sa beauté que de la parfaite ressemblance qu'il avoit avec la princesse. Cette pensée lui rappella le souvenir d'un fils qu'elle avoit perdu depuis plusieurs années, & que le courant d'une rivière avoit emporté: il lui sembloit même que s'il eût vécu, il eût été du même âge que le chevalier qu'elle voyoit à ses genoux; mais ayant remarqué qu'il ignoroit sa condition, ou qu'il ne la vouloit pas déclarer, elle crut ne devoir pas l'importuner pour lui arracher son secret: elle donna de grands éloges

au parti qu'il avoit pris dans une conjoncture si délicate, & l'engagea à soutenir le même personnage jusqu'au retour de Léonide. Deux filles d'honneur, qu'elle chargea du soin de le servir, & dont elle connoissoit la fidélité, furent les seules confidentes de cet artifice.

Tigrinde, après s'être fait raconter par Forian les aventures de sa fille, donna au chevalier toutes les instructions dont il avoit besoin pour jouer parfaitement son rôle. On le conduisit à l'appartement de la princesse, d'où il sortit en habit de femme un peu court, & tel que Léonide avoit coutume de le porter. Il étoit si peu embarrassé dans cet ajustement, que l'impératrice & ses deux demoiselles ne pouvoient qu'à peine se persuader qu'il ne fût pas de leur sexe.

L'amour du Turcoman s'augmenta bientôt à la vue de la fausse Léonide, il n'étoit pas un instant sans lui témoigner le respect & les attentions de l'amour le plus tendre; mais elle étoit trop intéressée à lui ôter tout espoir, il soupiroit en vain, elle l'accabloit de rigueurs.

La duchesse Chrysante arriva quelques jours après à la cour, avec mille chevaliers choisis. On fut charmé de la voir, on la remercia du secours qu'elle conduisoit : en un mot, elle reçut tout l'accueil qui pouvoit flatter son ambition. Lorsqu'elle se trouva seule avec la nouvelle princesse
de

de Trébifonde ; leur entretien fut rempli de plusieurs plaisanteries sur l'aventure du château. Caloandre comprit aisément que Léonide , pour délivrer cette aimable veuve d'une passion si malheureuse , avoit eu la sagesse de lui cacher le changement qu'ils avoient fait.

Quand la duchesse fut retirée , le chevalier de Cupidon vint promptement découvrir toute cette intrigue à l'impératrice , la suppliant de ne pas détromper Chrysante , dans la crainte de rallumer ses flammes assez mal éteintes , & qui sans doute auroient renversé leurs projets , en le découvrant pour ce qu'il étoit. Tigrinde fut de son avis , elle trouva cette aventure plaisante , & admira la retenue du chevalier.

Chrysante avoit un cœur qui n'aimoit pas l'oisiveté , elle conçut de l'inclination pour le Turcoman , qui réunissoit en lui la jeunesse , les agrémens & la beauté de la figure. Il s'aperçut bientôt des bontés qu'on avoit pour lui , & résolut d'en profiter pour avancer ses affaires auprès de Léonide & de Tigrinde. Dans cette idée , il feignit de répondre aux sentimens de la duchesse , & peu-à-peu il lui confia le dessein qu'il avoit d'épouser Léonide , uniquement pour être empereur ; l'ambition seule lui faisant souhaiter cette alliance.

Quoique Chrysante fût naturellement jalouse , les promesses du Turcoman la déterminèrent. Elle

fonda les intentions de Tigrinde , & les trouva très-favorables pour Safar ; mais Léonide lui parut bien différente. Safar connu avec douleur qu'il ne devoit rien espérer d'elle , & passant de la tendresse à la rage , il résolut d'obtenir par la force ce qu'il ne pouvoit posséder autrement.

Les vingt mille chevaliers qu'il faisoit venir de son royaume pour servir l'impératrice n'étoient qu'à deux journées de Trébisonde ; il jugea que cette escorte le pourroit conduire en toute sûreté dans ses états après avoir enlevé Léonide , & qu'ainsi rien ne pouvoit s'opposer à son projet. Il consulta Chrysante , & la pria de trouver bon qu'il l'enlevât avec Léonide. Elle sentit aisément la conséquence de ce procédé ; cependant elle l'approuva , dans l'espérance que Safar l'aimeroit au moins par reconnoissance. Les choses étant ainsi concertées , Safar pria Léonide d'assister à la revue qu'il vouloit faire de ses troupes dans une grande plaine à quinze milles de Trébisonde ; elle y consentit , & le lendemain elle se rendit au lieu destiné avec la duchesse. Le Turcoman avoit déjà donné les ordres nécessaires pour exécuter son dessein. Les troupes étoient rangées dans le plus bel ordre du monde , Caloandre les regarda cependant avec assez de chagrin , sachant qu'elles étoient destinées pour ruiner l'empire de son père. On servit un grand repas au milieu d'une vaste prairie émaillée de fleurs.

A peine le dîné fut-il achevé, que des hommes armés se jettèrent sur la faulx Léonide, suivant l'ordre qu'ils en avoient reçu, la prirent dans leurs bras & l'enlevèrent avec la duchesse. Le chevalier de Cupidon fut d'abord affligé de cet événement, parce qu'il crut qu'on avoit découvert qui il étoit; mais quand il reconnut que le Turcoman étoit toujours dans l'erreur, il cessa de s'inquiéter, & même il trouva l'aventure assez plaisante. Il ne voulut cependant pas le désabuser pour lors, ni se découvrir, dans la crainte de lui donner occasion d'exciter quelque trouble dans Trébisonde. Safar renvoya tous ceux qui étoient à l'impératrice, & fit aussi-tôt marcher son armée en bon ordre pour retourner dans son royaume.

Cette nouvelle causa beaucoup de trouble dans Trébisonde. On croit qu'il falloit courir après le ravisseur, & marcher avec tout ce que l'on avoit de troupes; mais l'impératrice, qui savoit la vérité, modéra l'empressement avec lequel on vouloit poursuivre Safar. Elle représenta qu'il y auroit de la témérité d'attaquer un ennemi si puissant, sans avoir des forces supérieures; d'autant plus qu'on ne pouvoit espérer de le joindre, avant qu'il fût en sûreté dans ses états.

Brandilon voyoit avec des transports de rage & de fureur que cette proposition retardoit la vengeance qu'il vouloit tirer de Safar : son impatience

L'emporta , il prit des armes noires afin de n'être pas connu , & de suivre plus secrètement les traces du ravisseur. Il ne voulut être accompagné que de Durillo , qui souhaitant infiniment de retrouver son maître , n'imagina pas de meilleur expédient que de suivre un chevalier si fameux.

Pendant que toutes ces choses se passaient , la véritable Léonide n'eut pas plutôt quitté Durillo , qu'elle s'éloigna de la route de Tarmi , ainsi qu'on l'a déjà rapporté. Elle étoit mécontente de son cœur , elle faisoit tous ses efforts pour étouffer l'amour qui la rappelloit à Trébisonde , dans l'espérance d'y trouver le chevalier de Cupidon. Sa fierté naturelle , qui ne pouvoit souffrir que la vue d'un objet , aussi dangereux que charmant , l'exposât à n'être plus maîtresse d'elle-même , s'opposoit à cette envie. Elle étoit occupée de ces idées , quand elle fut reconnue auprès de Nicopoli par quelques-uns des payfans que Caloandre avoit maltraités quand il avoit secouru Durillo. Ils ne doutèrent point qu'elle ne fût ce chevalier redoutable ; & dès qu'ils apperçurent les armes & la devise qu'elle portoit , il en répandirent la nouvelle dans Nicopoli. Presque tous les habitans s'empresèrent à venger leurs parens ou leurs amis , que le chevalier de Cupidon avoit tués ou mis hors de combat. Ainsi Léonide ne fut pas plutôt entrée dans la ville , qu'elle se trouva enveloppée

Et prise au dépourvu. Elle désavoua les meurtres qu'on lui imputoit , assurant qu'elle venoit pour la première fois dans ce pays ; mais sa figure & ses armes étoient de trop fortes preuves contre elle , on ne l'écoutoit point. On la mit sur un mauvais cheval pour la conduire à l'endroit où Filante avoit été tué. L'infortunée Léonide marchoit tristement , disant tout ce qu'elle pouvoit imaginer pour sa justification ; elle en vint même au point de découvrir qu'elle étoit la princesse de Trébisonde ; mais cet aveu ne lui fut pas plus utile que les autres discours qu'elle avoit tenus.

Déjà la princesse étoit arrivée dans l'endroit qui devoit être le théâtre de son supplice ; déjà plusieurs archers tournoient la pointe de leurs flèches contre son sein , lorsqu'elle s'écria douloureusement : est-ce ainsi que l'infante de Trébisonde doit mourir ! Oui , je suis Léonide , continua-t-elle : songez que si vous répandez mon sang , il ne restera pas pierre sur pierre dans la ville de Nicopoli , & que tous les habitans seront passés au fil de l'épée : allez chercher ceux qui vous commandent , & suspendez au moins pour un instant votre injuste fureur.

Le ciel permit alors que Léonide fût écoutée ; son nom excita un grand murmure , & quelques-uns de ses bourreaux jugèrent qu'on ne devoit point passer outre , sans approfondir qui elle étoit.

Mais un vieux chevalier qui avoit perdu deux fils le jour que l'on avoit attaqué Caloandre, & qui fouhaitoit ardemment de les venger, s'étoit mis à la tête de cette populace, & n'épargnoit rien pour porter les esprits à la dernière rigueur. Comme il avoit beaucoup d'autorité dans la ville, la princesse ne pouvoit courir un plus grand danger; mais heureusement pour elle, on vit paroître Brandilon couvert des armes noires qu'il avoit endossées pour se mettre à la poursuite de Sagar.

Lorsque cet homme formidable fut auprès de la princesse, & qu'il l'eut envisagée: quoi! dit-il d'une voix de tonnerre, l'illustre Léonide peut-elle se trouver devant moi dans un tel état? Infâmes; tout votre sang ne peut suffire pour expier votre témérité!

Ces paroles prononcées d'un ton capable d'imprimer la terreur dans les cœurs les plus intrépides, donnèrent à la princesse le temps de reprendre courage, & de dire à Brandilon: brave chevalier, puisque vous me connoissez, assurez-les de ma naissance, & que c'est à tort qu'ils m'ont condamnée.

Un de ces malheureux prit en même-temps la parole, & s'adressant au fier Brandilon: chevalier, lui dit-il, retirez-vous, & laissez-nous exécuter les ordres de la justice. Brandilon, ôtre de fureur, & ne pouvant proférer un seul mot, frappe cer

audacieux avec le gros de sa lance ; & s'élançant ensuite au milieu de la troupe , plusieurs tombent sans espoir de se relever ; ses moindres coups portent un trépas inévitable. Léonide voit avec étonnement une si grande valeur , jointe avec des forces si prodigieuses. Tel en fut l'effet , qu'en moins d'une demi-heure on vit la terre jonchée de bras , de jambes & de têtes ; ceux qui prirent la fuite furent les seuls qui évitèrent la mort , & le nombre n'en fut pas considérable.

Le vainqueur voyant que personne ne lui résistoit plus , s'approcha de Léonide , & coupa les cordes dont elle étoit liée. La princesse charmée de se voir en liberté : qui êtes-vous , grand héros , lui dit-elle ? Quel est celui qui m'a conservé la vie ? Alors Brandilon haussant la visière de son casque : vous voyez , madame , lui dit-il , un homme qui desirant toujours de vous servir , n'a jamais été heureux que cette fois. Léonide , après l'avoir regardé avec attention : dites-moi votre nom , poursuivit-elle , seigneur ; car j'avoue que je ne remets pas votre visage. Ingrate Léonide ! s'écria le chevalier frémissant de colère à cette réponse , & croyant qu'elle se moquoit de lui : est-ce là la récompense que je reçois de t'avoir suivie pour te délivrer de Safar , qui t'a enlevée ? Est-ce ainsi que tu devrois me témoigner ta reconnaissance , à moi qui viens de t'empêcher de subir

une mort aussi cruelle qu'honteuse ? Quoi ! tu peux feindre de ne me pas connoître , dans la crainte d'être reconnoissante ! Oseras-tu te vanter d'être généreuse , toi qui donnes des preuves de l'ingratitude la plus noire ? Le Turcoman t'a sans doute chassée après t'avoir déshonorée ! Tu n'oses paroître devant moi ! Ton état te fait honte à toi-même ! Si mes soupçons sont vrais , dis donc aussi que tu n'es pas Léonide : mais si tu t'avoues pour telle , pourquoi feindre de ne me pas connoître ? Vas inhumaine , je te quitte de tout , je ne veux rien de ta part ; si je veux des empires , j'ai une épée pour en acquérir.

A ces mots il tourna la bride de son cheval pour s'éloigner , laissant Léonide dans le plus grand étonnement ; mais elle l'arrêta , en lui disant : demeurez un moment , chevalier , pour l'amour de moi ; je vous jure que je ne comprends rien à tout ce que vous me dites ; je ne vous ai jamais vu , & j'ignore quelle espèce d'outrage le Turcoman m'a pu faire : ce que je fais , & que j'avoue avec plaisir , c'est que je suis Léonide , qui doit la vie à votre seule valeur , qui desire de savoir votre nom , & de sortir de l'embarras où vos discours m'ont jetée.

Brandilon eût achevé de perdre la raison en écoutant la princesse ; mais Durillo arriva dans ce moment , il étoit demeuré derrière pour cueillir

les herbes nécessaires à la composition de son baume ; si bien qu'entendant la dispute de Brandilon , & reconnoissant Léonide , il mit pied à terre , & tombant à genoux devant elle : madame , lui dit-il , cessez de vous étonner de la colère de ce chevalier , il est trompé par la ressemblance qui est entre vous & le chevalier de Cupidon , & croit vous avoir vue à Trébisonde. Pour vous , seigneur Brandilon , appeaisez-vous ; car assurément c'est ici la première fois que vous vous êtes vus l'un & l'autre : le Turcoman a enlevé le chevalier de Cupidon mon maître , qui jugeoit à propos de se faire passer pour la princesse Léonide , dans la vue de calmer les troubles de la ville & de la cour. L'extrême ressemblance qui est entr'eux & pour le visage & pour la taille , & même pour le son de la voix , lui a rendu la chose aisée , d'autant qu'il a mis l'impératrice dans sa confiance , & que de son aveu il a trompé toute la cour ; ainsi le Turcoman l'a enlevé croyant enlever la princesse : vous l'avez suivi , seigneur , pour en tirer vengeance ; & vous étant trompé dans le chemin , vous avez heureusement rencontré la véritable Léonide.

La princesse & Brandilon se regardoient sans pouvoir rien dire , tant ces événemens leur paroissoient extraordinaires ; mais enfin le chevalier passa de l'étonnement aux excuses de sa colère ,

& finit par faire des plaisanteries de son erreur.

Durillo leur fit ensuite sentir le péril où seroit exposé son maître, si le Turcoman venoit à le reconnoître pour un homme. Il dit à la princesse, que n'ayant déguisé son sexe que pour l'amour d'elle, elle ne devoit pas l'abandonner. Elle y consentit sans peine; car elle n'avoit pas moins d'amour pour lui que de colère contre le Turcoman. Elle tint conseil avec Brandilon sur ce qu'elle devoit faire dans cette conjoncture; & comme il ne cherchoit qu'à lui plaire, ils résolurent de prendre le chemin de l'empire de Safar dont ils n'étoient pas éloignés, persuadés qu'ils apprendroient aisément des nouvelles du chevalier de Cupidon, & qu'ils pourroient lui donner les secours qui dépendroient d'eux.

Les choses étant ainsi déterminées, ils arrivèrent à une grande ville. Léonide y fit emplette des meilleures armes qu'elle put trouver; & rien ne les empêchant de continuer leur voyage, ils prirent le plus court chemin, évitant avec soin tout ce qui pouvoit retarder leur projet. Ils furent cependant plus d'un mois sans pouvoir arriver dans les états du Turcoman, à cause d'une fièvre aiguë qui survint à Brandilon, & qui le mit hors d'état, pendant plusieurs jours, de continuer la route. Cependant le Turcoman arriva sans aucun obstacle, avec toute son armée, à la grande ville

de Noriga , place frontière de son royaume. Il s'y arrêta , à cause de la bonté de la place. Il en avoit agi d'une façon très-réservée avec la fausse Léonide , & ne lui avoit témoigné que des politesses , des soumissions , & des assurances de l'amour le plus respectueux.

Caloandre jugeoit de son côté , qu'il devoit éviter avec soin d'être découvert , & la duchesse Chrysanthe l'embarassoit plus que toute autre chose. Il craignoit que si elle le reconnoissoit , elle ne retombât dans ses premières folies , ou qu'elle n'employât le crédit qu'elle avoit sur l'esprit du Turcoman pour se venger de lui. Safar avoit une sœur , que les devins menacèrent dès le berceau , d'être la honte de sa famille & la ruine de sa patrie , si elle distinguoit parfaitement un homme d'avec une femme avant d'avoir atteint l'âge de quinze ans. Son père qui étoit crédule jusqu'à la superstition , la fit élever dans un château qu'on appelloit le palais des plaisirs , & qui étoit isolé de tout bâtiment au milieu d'une campagne délicieuse , mais tellement impénétrable à tout homme , tant par son assiette naturelle que par la garde qu'on y faisoit , qu'excepté les filles que l'on avoit mises auprès d'elle , cette princesse ne voyoit personne.

Après la mort de son père , Safar se conduisit de la même façon ; & Spinalba (c'est le nom de

cette princesse) approchoit déjà de son troisième lustre sans avoir jamais vu d'autre homme que son frère , encore ses visites avoient-elles été bien rares. Elle ignoroit donc absolument que les femmes fussent différentes des hommes , d'autant que toute conversation sur cet article étoit défendue aux filles qui l'approchoient. Ce château n'étoit éloigné de Noriga que de quinze milles , & le Turcôman voulant mettre Léonide dans un lieu qui joignît l'agrément à la sûreté , ne pouvoit en choisir un plus convenable. Ce fut donc en cet endroit qu'il mena la prétendue Léonide & la duchesse ; il les donna pour compagnes à sa sœur , & conjura Chrysante de ne rien négliger pour lui gagner le cœur de l'infante de Trébifonde. Ensuite il se retira dans sa capitale , où il apporta tous les soins nécessaires pour se mettre en état de défense , au cas que Tigrinde voulût employer la force des armes pour se venger de l'affront qu'il lui avoit fait.

Fin du second Livre.



LIVRE TROISIEME.

LE chevalier de Cupidon paroissoit tranquille dans le palais des plaisirs avec Spinalba, & la duchesse. Elles lui donnoient l'une & l'autre toutes les marques possibles d'amitié. Cependant ces trois personnes étoient agitées de différentes passions. Chryfante aimoit Safar, & ne laissoit pas de lui rendre service auprès de la fausse Léonide ; mais cet effort lui causoit toutes les peines qu'une femme peut ressentir lorsqu'elle est jalouse, & qu'elle se voit contrainte d'étouffer ses propres desirs pour mettre l'objet de son amour entre les bras de sa rivale.

D'un autre côté Caloandre méprisoit la duchesse, & craignoit Safar. Il avoit peur d'être reconnu, & rougissoit de passer des momens précieux dans une mollesse & dans une obscurité qui suspendoient les progrès de sa gloire. Il voyoit avec dépit que le Turcoman osoit espérer de posséder un jour le cœur de Léonide. D'ailleurs l'absence de cette princesse ne suffisoit que trop pour le tourmenter.

Spinalba étoit portée, par un instinct naturel, à caresser un jeune-homme qu'elle prenoit pour

une femme , & qui en avoit toute la beauté. L'amitié qu'elle conçut pour lui passoit de bien loin les sentimens qu'elle avoit eus jusqu'alors pour les autres filles de son âge qui lui avoient tenu compagnie ; ainsi , dans une ignorance entière de ce qu'elle faisoit , elle déclara la guerre au cœur de Caloandre , qui se voyoit engagé dans un combat où la fuite seule pouvoit le rendre vainqueur. Mais comment fuir ? Comment éviter un danger plein de charmes , où la défaite même vaut un triomphe des plus glorieux.

L'amour de Spinalba prenoit continuellement des forces nouvelles dans le sein du repos , & la troublait tous les jours de plus en plus. Il lui sembloit qu'elle avoit lieu d'être contente , puisqu'on ne lui refusoit rien ; cependant elle sentoit encore des desirs , & se plaignoit d'ignorer ce qu'elle desiroit. Elle souffroit toutes les fois qu'il falloit que la nuit les séparât. Elle se croyoit enfermée dans la prison la plus cruelle , jusqu'au moment où le jour lui faisoit revoir sa nouvelle compagne : mais enfin trouvant qu'il étoit ridicule de souffrir tant de peine pour une chose où il étoit si facile d'apporter du remède , elle fit dresser le lit du chevalier dans sa propre chambre. Non-seulement il n'osa la contredire , mais il fut encore obligé de paroître recevoir avec plaisir une marque d'amitié qui n'étoit point méfiance entre deux jeunes

filles. Il s'en repentit bientôt ; car à peine furent-elles au lit , que Spinalba ne pouvant plus demeurer dans le sien , passa dans celui du chevalier pour l'entretenir avec plus de facilité.

Quelle situation pour un jeune-homme ! Caloandre se piquoit d'une fidélité à toute épreuve pour Léonide , & comme il étoit né pour faire des miracles , il résista. Mais craignant de ne pouvoir pas être toujours maître de lui , il résolut , quoi qu'il en pût arriver , de se découvrir au Turcoman , & de se faire connoître dès le lendemain. Pour Spinalba , elle prit tant de plaisir à cette douce conversation , que sans songer à retourner dans son lit , elle s'endormit dans celui du chevalier : un homme moins prévenu auroit trouvé cette nuit délicieuse.

On attendoit Safar le jour suivant , il ne vint point ; quelques affaires imprévues l'arrêrèrent dans Noriga. Caloandre en fut au désespoir ; car il craignoit que sa constance , presqu'abattue au premier assaut , ne s'évanouît au second. Ce qu'il avoit déjà souffert , & le péril qu'il avoit vu de près , lui faisoient imaginer qu'il y auroit de la témérité à s'y exposer encore ; cependant il ne put s'en dispenser , & il trouva que la résistance lui devenoit de plus en plus difficile. Chaque nuit Spinalba redoubloit ses caresses ; l'agréable naïveté

dont elles étoient accompagnées les rendoit si séduisantes , que pour n'y pas répondre il falloit être muni ou d'une vertu plus sauvage que celle des Stoïciens, ou d'une prévention inébranlable, ou bien enfin d'une parfaite insensibilité ; mais Caloandre étoit soutenu par l'amour qu'il ressentoit pour Léonide , c'est tout dire.

Plusieurs jours s'écoulèrent sans que le Turcoman vînt au château. Dans cet intervalle, Caloandre eut le temps de faire ses réflexions ; il jugea que le meilleur parti qu'il pouvoit prendre c'étoit de gagner la confiance de Safar, en lui témoignant moins de rigueur. Par ce moyen, disoit-il en lui-même, je l'engagerai à me faire sortir de cette prison dans l'espérance de m'épouser, ou du moins à me laisser un peu plus de liberté, & d'une ou d'autre façon, je pourrai sortir de l'embarras où je me trouve.

En conséquence de ce projet, la fausse Léonide faisoit entendre tous les jours à la duchesse & à Spinalba que Safar lui paroissoit véritablement digne d'être aimé, qu'elle ne le méprisoit point ; mais qu'elle condamnoit les moyens qu'il employoit pour lui plaire. Elle ajouta que la prison étoit trop opposée à la grandeur de son courage, & que si elle étoit en liberté, elle pourroit se montrer assez généreuse pour lui pardonner l'excès de sa passion, & assez prudente

prudente pour faire usage , dans la guerre de Constantinople , d'un secours aussi considérable que celui de sa valeur & de son armée.

Enfin Safar vint au château , très-impatient de revoir Léonide ; il étoit même déterminé à user de violence , si la douceur & les menaces ne le rendoient point heureux. Il courut à elle plein d'amour , & se voyant plus favorablement reçu qu'à l'ordinaire , il se hasarda de lui baiser les mains sans qu'elle l'en empêchât. Leur conversation ne roula que sur des choses agréables ; ils dînèrent ensemble , & la joie fit les honneurs du repas.

La duchesse , uniquement occupée de sa passion pour Safar , considéroit que s'il lui avoit témoigné si peu de retour , malgré les rigueurs de Léonide , il en auroit encore moins à l'avenir lorsque son amour seroit plus satisfait , & cette réflexion la déterminina à ne plus songer qu'à le tromper. Quand le dîné fut fini , elle conduisit le prince à l'écart , & feignit de se réjouir avec lui du changement favorable de la princesse ; mais en même-temps elle lui dit qu'il falloit examiner avec soin si les marques d'amitié que lui donnoit Léonide étoient sincères , & qu'en cette occasion le soupçon étoit raisonnable & prudent. Vous avez raison , madame la duchesse , lui répondit le Turcoman , j'ai eu la même idée : mais comment pourrai-je m'assurer de la vérité ? Cela ne sera pas si difficile que vous

« Je croyez, lui répondit-elle ; il faut cependant bannir de votre cœur une timidité que vous poussez trop loin. Loin de convenir à un grand prince tel que vous, elle ne plaira à personne ; mais cependant si l'excès de votre amour vous empêche d'employer votre autorité, servez-vous de la douce violence d'un amant couronné, elle aura peut-être plus de force sur le cœur de Léonide que la dernière rigueur, dont il vaudroit encore mieux faire usage à la fin, que de vous repaître d'aussi vaines espérances, que vous avez fait jusques ici.

Ah ! duchesse, reprit Safar, ce que vous dites n'est que trop véritable ; mais comment puis-je connoître si Léonide se rend de bonne-foi, ou bien si elle cherche à m'abuser ? Quelle est enfin cette douce violence que je dois lui faire ? Avant que le jour finisse, seigneur, lui répliqua la duchesse, vos vœux pourront être satisfaits. Divertissez-vous ici parmi nous jusqu'à ce que l'heure de retourner à Noriga soit presque passée ; feignez alors d'être pressé de partir, j'aurai soin de vous représenter qu'il n'est plus temps de vous mettre en chemin, & je vous conseillerai de passer la nuit dans le château ; je ferai même des instances pour vous y engager ; vous vous rendrez à la fin ; mais vous paroîtrez plus touché de l'obstacle de la nuit que vaincu par nos prières. Alors j'aurai soin de vous faire préparer un lit dans une chambre

voisine des nôtres ; & lorsque tout le monde sera dans un profond sommeil , vous entrerez doucement dans celle des deux princes , j'aurai soin de vous en faire trouver la porte ouverte.

Vous connoissez la chambre , poursuivit-elle , & les deux lits , allez hardiment à celui de Léonide ; baissez la voix , dans la crainte d'être entendu de Spinalba ; excusez votre hardiesse par l'excès de vos desirs , & par l'espérance que ses bontés nouvelles vous donnent de devenir son mari. Vous êtes digne de l'être , votre naissance n'est point au-dessous de la sienne , croyez qu'elle vous recevra bien , si l'inclination qu'elle vous témoigne est véritable.

Elle ajouta beaucoup d'autres raisons qui persuadèrent Safar , & il s'écria , dans un transport de joie qu'il ne put modérer : oui , duchesse , je connois votre bonne volonté pour moi , je suivrai vos conseils , & je vous en aurai une éternelle obligation : si Léonide me refuse cette nuit , je ne pourrai plus douter que les sentimens favorables qu'elle vient de me témoigner ne soient supposés pour m'engager à la faire sortir de ce château , dans le dessein de m'échapper plus aisément ; mais son projet ne réussira pas , car si elle ne se rend point à mes prières , non plus qu'à mes caresses , il est certain que j'aurai recours à la force.

Le projet fut exécuté comme il avoit été con-

certé. Safar demeura dans le château, & Caloandre en fut allarmé. Le souper ne fut pas long, ainsi l'on se retira de bonne heure. La chambre de la duchesse joignoit celle de Spinalba, & même elles se communiquoient par une porte qui se fermoit rarement. Chrysante vint en chemise trouver Spinalba & Caloandre; ils étoient l'un & l'autre déjà déshabillés, & se mettoient au lit; ils lui demandèrent le sujet de sa visite, elle leur répondit en riant, quoiqu'avec un peu d'embarras, que Safar couchoit dans une chambre assez près d'elle, & que ne pouvant fermer la porte qui répondoit sur la galerie, il ne lui paroïssoit pas qu'elle fût assez en sûreté contre ce qu'il pouvoit entreprendre; qu'il étoit jeune, & que son séjour dans le château, qui ne lui étoit pas ordinaire, lui donnoit quelque soupçon; & qu'ainsi elle les prioit, si cela ne les incommodoit pas, de se mettre toutes deux dans le lit de Spinalba, pendant qu'elle passeroit la nuit dans celui de Léonide.

Cette proposition fut faite avec tant d'apparence de modestie, qu'il eût été difficile de s'en défier. Caloandre prit le parti d'être encore plus réservé que jamais auprès de Spinalba; car il craignoit que la duchesse n'eût dessein d'examiner sa conquête avec la sœur de Safar. Au surplus, regardant comme un grand bonheur que Chrysante ne lui eût pas demandé la moitié de son lit, il passa promptement dans celui de Spinalba.

La duchesse s'aperçut avec joie que rien ne s'opposoit à la réussite de son projet, & se coucha dans le lit de Caloandre, qui lui faisoit des plaisanteries sur la peur que Safar lui caufoit, & elle les lui rendoit tantôt en l'attaquant lui-même, tantôt en s'adressant à Spinalba, & cette jeune personne étoit si simple, qu'elle lui dit : mais, en vérité, je ne saurois vous comprendre ; quel mal pouvez-vous craindre de la part de mon frère, il ne m'en a jamais fait aucun ?

Leur conversation auroit été plus longue, si la duchesse ne l'eût abrégée en disant : que Safar, impatient de voir Léonide, se leveroit sans doute dès le point du jour, & viendrait troubler leur repos. Cette raison les détermina à chercher le sommeil. Caloandre fut long-temps agité par les diverses réflexions que la situation où il se trouvoit lui caufoit nécessairement. Enfin il s'endormit, & ne s'éveilla qu'aux premiers rayons de l'aurore.

Il s'aperçut, en ouvrant les yeux, que Chrysante n'étoit plus dans son lit ; il imagina d'abord qu'elle étoit passée dans sa chambre pour s'habiller & pour empêcher Safar de la trouver couchée ; cette idée lui fit penser qu'il devoit éviter la même chose. Il se leva & s'habilla promptement pendant que Spinalba dormoit encore.

Caloandre fut ensuite curieux de savoir ce que faisoit la duchesse, il s'approcha de la porte, qui

n'étoit pas bien fermée ; il aperçut Chryfante assise sur son lit presque habillée , & plongée dans une profonde rêverie.. Quelques momens après , il entendit Safar qui s'écria : la victoire est à nous , madame , je rends graces à vos bons conseils !

Ces paroles excitèrent l'attention de Caloandre. Le Turcoman s'assit auprès de la duchesse , & continua de la sorte : il étoit un peu plus de minuit lorsque je me suis rendu au lit de Léonide ; elle n'a pas tant de fierté toute nue pour un amant , qu'elle en a sous les armes contre les plus vaillans chevaliers ; je crois que dans le premier moment elle m'a pris pour Spinalba qui venoit s'entretenir avec elle ; car elle m'a fait place & m'a reçu très-poliment dans son lit. Pour lors je lui ai découvert que j'étois l'amoureux Safar , emporté par la violence de ma passion ; elle ne m'a répondu qu'en tremblant & à voix basse , dans la peur de faire du bruit , & d'être entendue de vous & de Spinalba ; jugez si j'ai su profiter d'une disposition si flatteuse. Je vous assure bien hier , lui répondit Chryfante , que Léonide étoit femme comme les autres. En effet je l'ai trouvée telle , ajouta Safar , elle m'a paru contente de mes transports , & quand j'ai eu pris possession de son cœur , je me suis retiré pour lui épargner la honte de paroître devant vous dans un état qui auroit pu la faire rougir.

Ce fut ainsi que Caloandre connut les tromperies de Chrysante , & les raisons qui l'avoient obligée à changer de lit. Il ne s'en étonna point , car il la connoissoit pour la personne la moins capable de surmonter ses passions ; mais il trouvoit que Safar étoit bien insolent d'oser se flatter d'avoir triomphé de la vertu de Léonide. Peu s'en fallut que dans les premiers transports de sa colère il ne dévoilât les crimes de la nuit ; mais il sentit qu'il pourroit toujours , quand il le voudroit , rétablir la réputation de la princesse , & il jugea que pour ses propres intérêts , il devoit alors garder le silence , d'autant plus qu'il n'avoit point d'autre moyen pour recouvrer sa liberté : il en conçut même un espoir certain , lorsqu'il entendit que Chrysante conseilloit au Turcoman de conduire Léonide à la ville , lui représentant qu'il n'étoit pas naturel de retenir en prison quelqu'un dont il avoit obtenu les faveurs , & qu'il ne devoit pas craindre qu'une personne qui lui avoit donné de si fortes preuves d'attachement pût se déterminer à prendre la fuite. Elle lui conseilla encore de lui parler , & d'en agir très - modestement avec elle , sur-tout en présence de sa sœur & de ses femmes , pour ne pas faire soupçonner à cette princesse altière qu'il eût fait la moindre confidence de sa foiblesse.

Safar l'assura qu'il suivroit ses conseils , & se

leva pour passer dans la chambre de sa sœur ; Caloandre courut la réveiller , & le Turcoman les trouva en conversation. Il prit la main de la fausse Léonide pour la baiser , elle ne s'y opposa que foiblement ; & ne songeant qu'à se procurer la liberté , elle lui dit avec un sourire dédaigneux : Une prisonnière ne mérite cependant pas que vous lui fassiez cet honneur , je pourrois y consentir si j'étois dans un lieu digne de moi. Vous m'avez soumis la première fois que je vous ai vu , lui répondit Safar , & vos chaînes sont si fortes , que je ne puis ni ne veux les rompre jamais : je ne vous ai retenue ici que pour éviter la mort ; & dans l'espérance de mériter vos bontés. Si l'excès de mon amour vous offense , je sens que je deviens à chaque moment plus coupable ; au reste , je vais vous conduire dans ma capitale , où je vous donnerai un pouvoir absolu sur ma personne & sur mon royaume , en vous suppliant d'exiger de moi telle réparation qu'il vous plaira.

Spinalba fut très-étonnée du prompt changement de son frère ; mais elle en attribua la cause aux marques d'amitié que Léonide lui avoit données la veille. Caloandre , qui étoit mieux informé , lui répondit : je n'ignore pas , Safar , que l'amour que vous avez pour moi est encore plus grand que la violence que vous m'avez faite ; ainsi je vous excuse : si je n'étois que femme sans être

chevalier, je choisirois volontiers ce château pour ma demeure, quoique vous en ayez fait ma prison; la seule compagnie de votre charmante sœur me tiendrait lieu de tout autre plaisir; mais étant naturellement ennemie des foiblesses de mon sexe, j'abhorre cette maison délicate où je me trouve plus femme qu'ailleurs. Je serai donc bien aise d'aller avec vous à Noriga pour y reprendre l'exercice des armes dont je fais profession, & retourner ensuite à Trébisonde le plutôt qu'il me sera possible; je veux consoler l'impératrice par ma présence, & lui donner le secours de votre belle armée, dont la vue inspirera sans doute une nouvelle ardeur aux troupes que nous devons conduire à Constantinople.

Je vous prie aussi, ajouta Caloandre, de conduire avec nous votre aimable sœur, elle a trop de mérite pour demeurer renfermée dans cette solitude. Une réponse si favorable causa tant de joie au Turcoman, qu'il embrassa le prince, & lui dit: vous avez tort, madame, de haïr un sexe que vous élevez au-dessus du nôtre. L'envie que vous montrez de revoir l'impératrice votre mère est trop juste; vous devez la consoler, & faire usage pour elle de votre bras invincible & de la valeur de mes troupes; nous sommes prêts à marcher sur vos pas. Quant à ma sœur, que ne doit-elle pas obtenir de moi, dès que vous daigniez

parler pour elle ? Et se tournant du côté de Spinalba, qui s'affligeoit du départ de Caloandre : consolez-vous, ma sœur, lui dit-il, vous ne ferez pas long-temps éloignée de votre chère Léonide ; & si les astres ordonnoient un plus long terme à votre captivité, croyez que je ne m'embarrasserois pas de leurs menaces ; mais après les avoir redoutés si long-temps, on ne doit pas les braver en précipitant votre liberté de huit jours ; car il ne faut pas davantage, pour que vos quinze ans soient accomplis : je vous promets de ne point célébrer mes nœces en votre absence, vous partagerez ma joie. Spinalba le remercia, & lui témoigna sa reconnoissance avec sa modestie & sa simplicité ordinaires.

La duchesse, qui s'habilloit pendant ce temps-là ; écoutoit avec émotion l'entretien de Safar & de Léonide ; mais lorsqu'elle les vit résolus à partir, elle fut très-soulagée, persuadée que ses tromperies ne feroient pas sitôt découvertes, & que Léonide auroit le temps de s'échapper des mains de son ravisseur.

Safar envoya sur-le-champ un de ses écuyers à Noriga pour faire préparer une pompeuse entrée à Léonide, & pour ordonner aux principaux seigneurs de sa cour de venir au-devant d'elle avec leurs plus belles armes. Quelques momens après, il prit Caloandre par la main, & lui dit : madame, il y

à plusieurs choses dans ce château qui ne sont pas indignes de votre curiosité ; je suis persuadé qu'elles vous amuseront à voir , & pendant que vous aurez la complaisance de les examiner , on aura plus de temps pour exécuter les ordres que j'ai envoyés à Noriga.

Spinalba , la duchesse & Caloandre suivirent Safar. Il les fit entrer d'abord dans une grande & superbe place environnée de plusieurs bâtimens d'une architecture admirable , & d'une galerie soutenue par des colonnes de marbre. Au milieu de cette place s'étendoit un vaste bassin rempli d'eau vive. Le centre du bassin étoit d'une pyramide plus superbe que toutes celles qui ont immortalisé l'orgueil des Pharaons sur les bords du Nil. Elle étoit de bronze, d'une hauteur prodigieuse & d'un travail admirable ; la pointe étoit surmontée d'un globe d'or, d'où l'on voyoit s'élancer avec impétuosité jusques aux nues , & former ensuite dans sa chute la plus belle nappe du monde.

Lorsqu'on eut suffisamment examiné ces beautés, on monta dans les galeries , où les yeux trouvèrent long-temps de quoi s'amuser. Ensuite on passa dans une salle immense remplie d'armes de toutes les espèces. C'étoit un spectacle charmant pour Caloandre ; il apperçut une armure blanche & noire dont la singularité fixa son attention.

Il remarqua que ces armes n'étoient pas de fer ,

ainsi le chevalier de Cupidon jugea d'abord qu'elles n'avoient été faites que pour la parure ; cependant il prit la cuirasse pour en examiner le travail , & la trouvant d'une légèreté surprenante , il demanda au Turcoman de quelle matière elle étoit , & à quel usage on l'avoit destinée. Je crois , madame , lui répondit Safar , que ces armes surpassent en bonté & en légèreté toutes celles que l'on a jamais faites & que l'on fera jamais ; car c'est un assemblage d'os de poissons très-durs , & si parfaitement liés , qu'il n'y a point de coups de lance ni d'épée qui puissent les endommager ; le brave Merodac , mon aïeul , les apporta de la Chine ; l'empereur de ce vaste climat lui en fit présent comme d'une chose unique dans son espèce.

Mon aïeul , continua Safar , étant d'une taille proportionnée à la grandeur de ces armes , s'en est toujours servi ; & depuis sa mort , on les a gardées dans cet arsenal , parce qu'elles n'ont pu convenir ni à mon père ni à moi ; & quoiqu'il y ait dans mes états des armuriers excellens , aucun d'eux n'a osé entreprendre de les ajuster à ma taille dans la crainte de les gâter ; j'ai donc mieux aimé les conserver telles qu'elles étoient pour quelqu'un de mes successeurs ; mais comme il me semble que vous avez quelqu'envie de les avoir , & qu'elles pourront vous convenir , je vous prie , madame , de les accepter ; pour lors le ciel aura réuni les

meilleures armes du monde , & l'objet le plus parfait de la terre.

Cet offre fit grand plaisir à Caloandre , il passa dans un cabinet voisin où il essaya les armes , & peu s'en fallut qu'elles ne parussent faites pour lui ; on jugeoit même que dans quelques années elles lui seroient parfaitement justes. Seigneur , dit-il à Safar , si vous me le permettez , je ne les quitterai qu'à Noriga , & je n'en porterai jamais d'autres ; car indépendamment de leur bonté , elles me seront toujours très-chères , puisque je les tiens de vous.

Le malheureux Safar , trompé par la duchesse & par l'aveuglement de sa passion , ne prévoyoit point les précipices où ces armes le devoient faire tomber ; leurs forces , jointes à celles de leur nouveau maître , ne pouvoient manquer de le rendre formidable. Safar fut enchanté de voir qu'elles plaisoient à Léonide , & voulant l'imiter , il en choisit d'autres pour lui-même ; elles étoient d'un acier si poli , qu'elles ressembloient à un miroir de crystal. Ils choisirent chacun une lance des plus fortes , & sortirent peu de temps après de l'arsenal & du château.

Spinalba ne put quitter la fausse Léonide sans verser des larmes. Ma chère amie , lui dit-elle en la serrant dans ses bras , je sens que votre départ m'arrache le cœur , votre absence m'annonce quelque

grand malheur ; que le ciel le fasse tomber sur moi seule , je suis prête à tout souffrir si vous ne m'oubliez jamais.

Lorsque Caloandre eut répondu aux témoignages de tendresse que Spinalba lui donnoit , il courut joindre Safar , qui avoit pris les devans : ils entrèrent ensemble dans de vastes écuries qui décorent les dehors du château.

Caloandre examinoit les chevaux avec attention pour choisir le meilleur ; le Turcoman s'en aperçut , & lui dit : belle princesse , puisque vous avez déjà de si bonnes armes , nous ne partirons point sans avoir trouvé un cheval qui puisse leur être comparé : voyez-vous ce grand & fort cheval noir moucheté de marques blanches en forme de flèches ? La nature n'en produisit jamais aucun qui pût l'égaliser , ni en légèreté , ni en courage ; & il n'y a point de bataillons si ferrés dans lesquels il ne pénètre dès le premier choc. Au surplus , il paroît doué d'intelligence ; il est si souple à la main , qu'on diroit qu'il prévient la volonté de son maître ; en un mot je crois , madame , que vous n'en sauriez trouver un qui vous convienne aussi parfaitement.

Safar donna ordre sur-le-champ que l'on sellât furio pour Léonide (c'étoit le nom qu'on avoit donné à cet excellent cheval) pour exprimer la vigueur & la noble intrépidité qu'il montrait dans les combats.

Les deux chevaliers montèrent promptement à cheval , & prirent le chemin de Noriga suivis seulement de deux écuyers. Safar regardoit ce jour comme le plus heureux de sa vie ; il se rappelloit sans cesse les plaisirs de la nuit précédente , nuit plus délicieuse qu'aucune qu'il eût jamais passée , & il se flattoit qu'elle en précédoit beaucoup d'autres semblables , puisqu'il étoit aussi persuadé de son mariage avec Léonide que de l'empire de Trébisonde , qui le rendoit le plus grand prince de l'Asie. Caloandre n'étoit pas moins charmé de recouvrer sa liberté dans le temps qu'il craignoit d'être exposé aux horreurs de la prison , & peut-être à de plus grands malheurs. Se voyant donc à cheval , & bien persuadé qu'il ne mourroit pas sans acquérir de la gloire , il ne redoutoit plus le Turcoman avec toute son armée , & ne s'occupoit qu'à trouver les moyens les plus doux pour se débarrasser de lui.

Ils marchèrent près d'un quart - d'heure sans avoir une conversation fort animée ; mais enfin dans un sentier qu'ils trouvèrent sur leur gauche , & qui tomboit dans le grand chemin , ils apperçurent deux chevaliers qui attirèrent leur attention. L'un avoit des armes bleues toutes simples ; mais la riche taille & la disposition de celui qui les portoit suppléoit à ce défaut ; car il étoit si bien fait , que les chefs-d'œuvres de la peinture & de

la sculpture ne pouvoient l'égalér. L'autre étoit plus grand au moins d'un demi-pied ; sa force étoit proportionnée à sa taille , & son adresse à sa force ; ses armes étoient noires , sa lance paroissoit d'une pesanteur prodigieuse. Safar haussa la visière de son casque pour engager les deux nouveaux venus à se faire connoître.

On s'approcha , & le plus grand des deux inconnus n'eut pas plutôt envisagé le Turcoman , qu'il lui cria d'une voix formidable : c'est maintenant , ô ravisseur de dames , que nous verrons si tu es digne de la princesse Léonide ! Son nom glorieux t'a fait éviter la mort ; mais ne te flatte point aujourd'hui du même bonheur. Quand tu serois au milieu de ton armée , tu ne m'échapperois pas.

Il dit , & mettant sa terrible épée à la main ; il se jette avec fureur sur le Turcoman sans attendre aucune réponse ; car au gré de sa vivacité , l'usage de sa lance tiroit trop en longueur dans cette occasion. Safar baisse promptement la visière de son casque , & s'oppose aux entreprises de son ennemi , en lui criant : la volonté de Léonide suffit pour me rendre digne d'elle , ton opinion m'importe fort peu , viens recevoir la mort pour prix de ton aveugle témérité.

Il vouloit continuer , mais un coup lui coupa la parole en emportant une partie de son bouclier ,

&c

& pour lors ils commencèrent un combat terrible; le chevalier noir frappoit de telle sorte, & si souvent sur Safar, que chacun de ses coups paroïssoit un tonnerre.

Pendant ce temps, Caloandre étoit agité de diverses pensées. Les paroles du chevalier inconnu lui sembloient trop fières, soit, qu'elles fussent un effet d'amour pour Léonide ou de mépris pour son ennemi; & quoiqu'il n'aimât pas le Turcoman, il crut devoir en prendre le parti, voyant qu'on le maltraitoit si fort en sa présence; ainsi s'adressant au chevalier des armes bleues: demeurons-nous, lui dit-il, spectateurs de la valeur des autres?

Ce discours réveilla le chevalier bleu, qui s'occupoit à considérer la bonne mine de Caloandre, & la bisarrerie de ses armes: je vois bien, répondit-il, que votre générosité vous engage à secourir Safar, dont vous voyez que la vie est en grand danger; mais quittez un projet si déraisonnable, car indépendamment de ce que je ne le souffrirois pas, ce seroit un foible secours pour le Turcoman que celui de dix chevaliers tels que vous; il est vrai que vous paroïssiez avoir du courage, cependant je ne crois pas que vous puissiez tenir long-temps devant mon compagnon. Au reste, puisque vous desirez que nous ne demeurions point inutiles, je suis prêt à vous satisfaire

& à vous montret qu'il ne vous sera pas si aisé de vous débarrasser de moi.

Chevalier, reprit Caloandre, vous connoîtrez à l'instant le tort que j'aurois fait à votre compagnon si j'avois secouru le mien. Ensuite il tourna son cheval, & lui fit prendre du champ. Le chevalier aux armes bleues fit la même chose, & sans autre signal ils partirent & se frappèrent en même temps sur leurs écus; celui de l'étranger fut petcé de part en part, celui de Caloandre demeura dans son entier, malgré la force du coup qu'il reçut; les lances volèrent en éclats, & ne laissèrent dans la main des deux chevaliers que des tronçons inutiles.

Déjà les épées brillent, déjà les coups partent d'un & d'autre côté avec une fureur égale, mais avec un succès trop différent. Les armes de l'étranger paroissent aussi foibles que le verre contre les coups de Caloandre: les armes de Caloandre paroissent aussi impénétrables que le diamant contre les coups de l'étranger.

Le brave inconnu frémissait de colère, & s'étonnoit également de la force de son ennemi & de celle de ses armes, qu'il croyoit qu'un enfant auroit pu percer sans peine, & qu'il n'eût jamais imaginé pouvoir résister à ses coups, accoutumés à fendre l'acier le plus dur.

Cet infortuné avoit déjà reçu plusieurs blessures,

& son sang couloit à gros bouillons : Caloandre en fut touché d'autant plus , qu'il s'imagina que ces deux étrangers pouvoient être amis de l'impératrice de Trébisonde & de Léonide , puisqu'ils étoient ennemis de Safar : cette idée l'obligea insensiblement à modérer la force de ses coups ; l'inconnu s'en apperçut & redoubla les siens , parce qu'il prit pour une injure la compassion que l'on témoignoit pour lui.

Le combat des deux autres n'étoit pas moins inégal , Safar étoit brave & bien armé , il se maintint quelque temps devant son terrible adversaire ; mais enfin il fut obligé de céder aux forces d'un ennemi qui auroit triomphé de l'ouvrage de Vulcain même. Percé de plusieurs coups , & baigné dans les flots de son sang , l'infortuné Safar étoit prêt à rendre l'ame , lorsqu'on vit paroître une troupe de gens de guerre qui s'approchoient au petit pas. Un des écuyers du Turcoman , qui pleuroit déjà la mort de son maître reconnoissant les chevaliers auxquels il avoit ordonné de venir au devant de Léonide , courut promptement leur apprendre l'état où leur prince étoit réduit : aussi-tôt , à bride abattue , ils vinrent la lance en arrêt fondre sur les deux étrangers.

Il y en eut environ trente qui attaquèrent le chevalier aux armes noires. Il jeta sur eux un regard méprisant , & prit sa pesante lance des

maines d'un de ses écuyers ; toutes celles dont il fut frappé se brisèrent sur lui , & ne l'ébranlèrent point. Après cette première rencontre , il s'élança fièrement au milieu de la mêlée , & fit connoître à ses ennemis que leur grand nombre ne l'étonnoit pas.

Le chevalier aux armes bleues ne put résister à tous les coups qu'il reçut en même-temps , il fut porté à terre ; mais il se releva aussi-tôt , & quoique ses forces fussent diminuées , il ne laissa pas de se mettre en défense avec autant de courage que s'il n'eût point été affoibli. On tira Safar de la mêlée , on banda ses blessures à la hâte , & on le porta presque mort au palais des plaisirs , comme au lieu le plus proche & le plus convenable.

Caloandre , qui s'étoit retiré un peu à l'écart pour laisser respirer son vaillant ennemi , faisoit plusieurs réflexions : il trouvoit que la fortune lui présentait une occasion favorable de se tirer sans péril des mains du Turcoman ; mais regardant avec quelle valeur & avec combien de danger ces deux braves étrangers résistoient à un si grand nombre , il étoit infiniment combattu ; car s'il considéroit que le chevalier noir pouvoit être son rival , le dépit l'empêchoit de le secourir : s'il le voyoit à chaque coup tremper sa redoutable épée dans le sang de quelqu'ennemi , l'envie venoit à

l'instant augmenter sa colère. D'un autre côté, quand il regardoit le chevalier bleu, il se sentoît pénétré de la plus tendre compassion, & de l'estime la plus parfaite : chaque instant redoubloit en lui le regret de laisser périr un homme d'un si grand mérite, & d'imaginer qu'il ne périroit peut-être que parce qu'il l'avoit blessé lui-même. Ces raisons lui persuadèrent qu'il étoit obligé de le secourir, & qu'il devoit châtier ceux qui avoient interrompu son combat par le plus lâche & le plus infâme des procédés.

Pendant qu'il étoit dans cette incertitude, il vit passer auprès de lui un écuyer tout hors d'haleine qui prenoit un cheval par la bride dans le nombre de ceux dont les maîtres avoient péri; Caloandre ne l'eut pas plutôt envisagé, qu'il le reconnut avec une extrême joie; il haussa sa visière, en s'écriant : ô mon cher Durillo, que fais-tu ici ? Es-tu avec ces deux braves chevaliers qui se défendent si courageusement, ou bien avec ceux qui les ont attaqués avec tant de lâcheté ?

Quoi ! seigneur, répondit Durillo en reconnoissant son bienfaiteur & son maître : quoi ! vous êtes ici ! Comment avez-vous pu rougir vos mains du sang de votre Léonide ? Et comment pouvez-vous la voir périr, pendant qu'elle ne songe qu'à vous délivrer des mains du Turcoman ? La voyez-vous à pied qui ne peut plus se défendre, & qui

touche à son heure dernière si vous différez un moment de la secourir.

Cette nouvelle, si peu attendue, glaça tous les sens de Caloandre; il en seroit mort de douleur, si l'espérance de pouvoir donner du secours à sa maîtresse ne l'eût ranimé. Suis-moi, dit-il, Durillo, avec ce cheval. En même-temps il piqua le sien si vivement, qu'il le porta avec un bruit que jamais cheval n'avoit fait au lieu où Léonide, environnée de quinze chevaliers, après s'être fait un noble rempart de morts & de mourans, pour n'être pas attaquée par derrière, disputoit encore une vie, qui par la longue fatigue, les grandes blessures & la perte de son sang, étoit au moment de lui manquer.

En trois coups, cet amant furieux jeta trois ennemis à terre, plusieurs autres bientôt eurent la même destinée : jamais carnage ne fut plus soudain ni plus affreux. Léonide reconnut son généreux adversaire avec autant d'étonnement que de joie. Durillo vint lui présenter un cheval avec d'autant plus de facilité, que Caloandre, plus prompt que l'éclair, plus terrible que la foudre, couroit autour de sa princesse pour écarter d'auprès d'elle tous ceux qui la pouvoient inquiéter. Il portoit de tous côtés des coups si redoutables, que les téméraires qui ne les évitoient pas ne pouvoient éviter la mort. Madame, s'écria Durillo, reprenez cou-

rage , la fleur des chevaliers prend votre défense , le chevalier de Cupidon est avec vous.

Il n'en fallut pas davantage pour ranimer Léonide ; elle rentre dans la mêlée , elle donne de nouvelles preuves de sa valeur ; le massacre devient si grand , qu'il ne reste plus devant ce couple réuni que cinq hommes à cheval qui tournent le dos & vont se joindre à leurs autres compagnons , dont le chevalier étoit environné de toutes parts.

C'étoit l'orgueilleux Brandilon ; il avoit fait de son côté des prodiges ; cependant ses forces diminuoient par une fatigue si longue , & le dépit seul de les sentir diminuer le soutenoit encore ; mais enfin il auroit succombé sans le secours de Caloandre , qui acheva d'exterminer & de dissiper le reste des ennemis avec autant de facilité qu'il eût fait une troupe d'enfans. Les plus courageux , & les plus opiniâtres mordirent la poussière , & les autres plus foibles , mais plus prudents , prirent la fuite. Les trois vainqueurs ne jugèrent pas à propos de les poursuivre ; car ils étoient las & blessés , excepté Caloandre que la bonté de ses armes avoit garanti , & qui n'étoit pas plus fatigué que s'il n'eût point combattu.

Léonide n'ayant plus la force de se tenir à cheval , se laissa couler à terre , & tomba en foiblesse. Un si triste spectacle pénétra Caloandre jusqu'au fond du cœur ; il se trouble , il se pré-

cipite aux pieds de la princesse , & s'écrie d'une voix entrecoupée de sanglots : ô qu'il eût mieux valu que je fusse mort mille fois avant que de recouvrer ma liberté à ce prix ! Adorable Léonide , que n'ai-je reçu toutes vos blessures ! Dieux cruels , ajouta-t-il , avez-vous pu permettre que ma main exerçât ses fureurs sur votre plus parfait ouvrage ! ai-je mérité de commettre un si grand crime !

Son extrême douleur l'empêcha de continuer. Il prit la main de Léonide , il la baïsa tendrement , & l'arrosa de ses larmes ; enfin faisant un effort sur lui-même , & s'adressant à Durillo : cher ami , lui dit-il , tu m'as déjà montré dans des occasions périlleuses , combien ton baume est salulaire , n'épargne rien pour guérir cette charmante princesse , & sois assuré que ma vie dépend de la sienne.

Ces dernières paroles furent entendues de Léonide , elle ouvrit les yeux , & jettant sur son libérateur un regard plein de tendresse : vous ne me connoissiez pas , lui dit-elle , quand vous m'avez blessée , c'est un caprice du sort ; mais une gloire , dont vous n'êtes redevable qu'à vous-même , c'est de m'avoir si généreusement conservé la vie pendant que je n'aspirois qu'à terminer la vôtre. Durillo l'interrompit , en lui disant qu'il falloit panser ses blessures sans aucun délai , & qu'il

espéroit qu'elle seroit bientôt en état de continuer sa route.

Pendant que Durillo désarmoit la princesse, Caloandre s'éloigna par modestie : il alla joindre Brandilon qui se reposoit sous un arbre. Leur entretien ne fut qu'un tissu de politesses mutuelles, mais peu sincères de part & d'autre. Brandilon étoit surpris de voir qu'un chevalier si aimable eût tant de force & de valeur ; l'envie qu'il en conçut étoit jointe avec un sentiment de haine, qui ne demandoit qu'une occasion pour éclater aux dépens de ce jeune héros.

Des mouvemens de haine presque aussi violens, mais plus justes, piquoient le cœur de Caloandre. Il n'ignoroit pas que Brandilon étoit venu au secours de Tigrinde pour venger la mort d'Orgolion son père sur Poliarre ; & regardant son air redoutable, sa taille robuste, & le carnage qu'il avoit fait d'un si grand nombre de chevaliers que l'on voyoit étendus sur le champ de bataille, il jugeoit de ce que pourroit faire un semblable ennemi s'il abordoit à Constantinople avec une nombreuse armée.

Quelques idées de jalousie troubloient encore le cœur de Caloandre ; il avoit entendu dire ; lorsqu'il étoit à Trébisonde, que Brandilon avoit des prétentions sur Léonide, & par conséquent il envioit le bonheur qu'il avoit eu de voyager

seul avec elle , & ne pouvoit imaginer pour-quoi ils étoient ensemble ; il soupçonnoit que cette vaillante fille étoit peut-être devenue amoureuse d'un homme aussi brave. Il n'en fallut pas davantage pour allumer dans le cœur de Caloandre une haine mortelle contre Brandilon.

Tels étoient les sentimens du prince Grec & du Tartare , mais ils eurent l'un & l'autre l'adresse de les dissimuler. Durillo , après avoir pansé Léonide , s'approcha d'eux pour rendre le même service à Brandilon , & Caloandre retourna dans l'endroit où cette belle personne étoit assise , appuyée contre un arbre : son visage lui parut encore languissant , mais un peu plus animé que lorsqu'il s'étoit éloigné d'elle. N'ayez aucune inquiétude , madame , lui dit-il , lorsque le baume de Durillo est appliqué à propos , comme il l'a été sur vos blessures , son succès est infaillible.

Léonide lui répondit , avec un sourire obligeant : je ne doute pas que ce remède ne réussisse ; car j'étois prête à mourir , & je sens déjà ma force revenue : j'estime le baume de Durillo , mais encore plus la valeur de votre bras ; sans elle j'étois perdue , tout me vient de vous , & c'est à vous que je dois la vie.

Leur conversation & leurs politesses durèrent assez long-temps ; Léonide raconta au prince tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'elle ne l'avoit vu.

Brandilon vint les joindre, on mit la princesse sur un cheval qui avoit le pas extrêmement doux; ensuite on quitta le grand chemin dans la crainte d'être poursuivi par les gens de Safar.

La nuit suivante, ces trois illustres voyageurs couchèrent dans un hameau, & le lendemain ils arrivèrent à une grande ville qui n'étoit plus dépendante du Turcoman: ils y trouvèrent toutes les commodités dont ils avoient besoin; cependant Caloandre & Léonide ne purent y goûter les douceurs du sommeil. L'amour qui s'étoit emparé de leurs cœurs, & qui s'accroissoit de moment en moment, ne leur permettoit pas de s'abandonner au repos.

Pendant le voyage, qui fut assez long, la santé de Léonide se rétablit entièrement. Un jour que Brandilon étoit demeuré derrière, & qu'elle se trouva seule avec Caloandre dans une vallée délicieuse, qu'il sembloit que la nature eût pris soin d'orner pour en faire l'asyle du tendre amour, cette princesse demanda au chevalier comment il s'étoit conduit auprès de Safar.

La question étoit délicate, Caloandre se troubla; mais il se remit bientôt, & contenta la curiosité de Léonide sans lui parler du danger auquel il s'étoit exposé en souffrant les caresses de Spinalba: il cacha aussi les particularités qui s'étoient passées entre la duchesse & le Turcoman, ainsi Léonide

ne trouva dans le récit de son chevalier aucun sujet de plainte, ni de colère. Il jugea, contre son naturel, que la prudence exigeoit de lui un peu de dissimulation dans cette conjoncture; l'adresse n'est pas criminelle en amour, lorsqu'elle n'a d'autre principe que l'envie de tranquilliser le cœur de l'objet qu'on aime.

Bientôt la conversation changea d'objet. Caloandre exprima si vivement sa tendresse, que tout son feu passa dans le cœur de Léonide; l'instant étoit venu où cette fière beauté devoit avouer sa défaite : vous triomphez, dit-elle à son vainqueur, vous m'avez déjà surmontée les armes à la main, faudra-t-il qu'une princesse de mon rang & de mon humeur vous cède en tout ! m'en préserve le ciel ! j'emploierai mes soins à l'emporter sur vous dans la façon d'aimer, c'est le seul avantage que votre mérite me laisse espérer : mais apprenez-moi qui vous êtes, il est juste que je connoisse l'objet d'un amour si tendre, & que je sache à qui j'unis ma destinée.

Il parut à Léonide que cette demande troubloit un peu le chevalier, de sorte que reprenant promptement la parole : parlez sans crainte, continuait-elle, je vous déclare que je me contenterai de la vérité, telle qu'elle puisse être. Quoi ! madame, lui répondit-il, vous voulez me céder en tout, excepté en amour : ah ! mon cœur ne peut sou-

tenir une si grande félicité ! ce n'est qu'en cela que je puis vous surpasser moi-même : daignez seulement approuver ma passion , je serai trop heureux. Au reste , je vous conjure de ne point me demander qui je suis , j'aurai l'honneur de satisfaire votre curiosité dans quelque temps ; maintenant il est nécessaire que je garde le silence , & vous en conviendrez quand je pourrai vous en instruire ; je puis seulement vous assurer que je suis né prince , & que je vous cède en tout excepté en noblesse & en étendue d'états : si vous joignez vos bontés à ces dons du ciel , je n'envierai le sort d'aucun monarque de l'univers ; mais je me regarderois comme le plus malheureux de tous les hommes , si je vous étois indifférent.

L'entretien fut alors interrompu par Brandilon , qui se rapprochant des deux amans , les contraignit de changer de discours. Léonide étoit charmée de savoir que son chevalier étoit un grand prince ; & Caloandre ne pouvoit qu'à peine dissimuler sa joie , en songeant à la princesse dont il recevoit des assurances aussi flatteuses. Leur voyage ne fut traversé d'aucune mauvaise aventure. Ils arrivèrent heureusement à Trébisonde , où l'impératrice Tigrinde , pour n'être pas accusée d'indifférence , & pour appaiser le tumulte causé par l'enlèvement de la princesse sa fille , avoit publié que Safar n'avoit pas enlevé Léonide , mais le fameux

chevalier de Cupidon qui lui ressembloit parfaitement : cependant , comme l'on doutoit d'une ressemblance si extraordinaire , les esprits étoient suspendus , d'autant que l'on ne voyoit paroître ni la véritable princesse , ni la supposée.

Les trois voyageurs entrèrent dans le palais au moment que Tigrinde ayant fini son dîner , étoit encore dans la grande salle assise majestueusement sur son trône : elle étoit fort affligée de l'absence de sa généreuse fille ; elle avoit la tête appuyée sur sa main droite , un air de langueur répandu sur son visage , annonçoit les chagrins dont son cœur étoit agité.

Au murmure qui s'éleva lorsque ces trois chevaliers arrivèrent , l'impératrice leva les yeux , & reconnut d'abord le redoutable Brandilon. Les deux autres n'avoient point levé la visière de leur casque , ainsi elle ne put savoir qui ils étoient. Soyez le bien venu , s'écria-t-elle , en s'adressant au premier : quel heureux sort vous ramène ? Quelles bonnes nouvelles apportez - vous de ma fausse Léonide ? car je n'en attends plus de la véritable , ajouta-t-elle en soupirant ; l'une m'a été enlevée par Safar , & la mort ou quelque étrange aventure m'ont ravi l'autre. Elle ne put s'empêcher de répandre des pleurs en prononçant ces dernières paroles.

A l'instant même la princesse & Caloandre

levèrent la visière de leurs casques, & tombèrent aux genoux de l'impératrice : peu s'en fallut que l'excès de sa joie ne lui devînt fatal : elle se jeta au cou de l'une & de l'autre, & leur dit, en les serrant tendrement : ô jour doublement heureux, qui me rend deux filles au lieu d'une ! laquelle de vous est véritablement la mienne, je ne saurois la distinguer ; mais pour ne me pas tromper, je vous prendrai toutes deux, & vous me ferez également chères.

Caloandre prit alors la main de l'impératrice ; & l'ayant baisée, il lui répondit : je ne ressemble à votre admirable fille que par le respect que j'ai pour vous, madame ; c'est en ce point seul qu'on peut me comparer avec un objet si merveilleux. Vous pouvez, madame, reprit Léonide, l'aimer comme votre fils, persuadée que sa valeur seule vous a conservé votre fille. L'impératrice les ayant fait relever, dit au chevalier de Cupidon : vous ajoutez encore des obligations à celle que je vous ai déjà, & votre excessive valeur m'assure que ce ne seront pas les dernières ; j'espère qu'elle me vengera du perfide Poliarte.

Ne craignez rien, madame, interrompit Brandilon, j'aurai soin d'assurer votre vengeance ; moi seul avec Léonide & ce chevalier, je m'engage à prendre Poliarte au milieu de ses troupes, à l'a-

mener chargé de fers aux pieds de votre trône ; & à détruire le sien de façon que la postérité ne saura pas même où Constantinople étoit située.

Il ne fut pas possible au prince grec de cacher l'indignation que ce discours orgueilleux excitoit dans son ame. Il se tourna vers le Tartare, & lui dit avec un sourire amer : Poliarthe trouvera sans doute en vous un dangereux ennemi , mais je crois que vous pourriez en parler avec moins de mépris ; il ne se laisse pas vaincre avec tant de facilité, vous le savez vous-même , puisque sa valeur vous a privé d'un père ; & d'un père, qui selon ce que j'ai entendu dire, étoit le plus formidable des chevaliers de son temps ; cet empire en fut témoin , Trébisonde conserve encore la mémoire des exploits de Poliarthe. Au surplus il a deux fils qui savent briller dans les combats , & qui peuvent tenir tête à quelques chevaliers que ce soit. S'ils défendent l'auteur de leurs jours , comme on le doit présumer , soyez persuadé que l'impératrice aura besoin de votre valeur & de celle de l'invincible Léonide. Croyez encore que les nombreuses armées que l'on assemble ici ne feront pas de trop.

Brandilon piqué du discours de Caloandre , se préparoit à lui répondre ; mais Tigrinde interrompit leur conversation , en disant que le temps devoit

devoit prouver ce qu'ils avançaient ; & que plus la valeur de Poliarre & de ses fils étoit grande, plus on auroit de gloire à les vaincre.

Pendant huit jours les fêtes & les réjouissances publiques éclatèrent dans Trébifonde. Tout le monde célébroit le retour de l'infante & des deux chevaliers qui l'avoient accompagnée. L'impératrice donnoit tous ses soins & toute son attention aux préparatifs de la guerre ; l'élite de ses sujets étoient déjà sous les armes ; les secours qu'elle attendoit de plusieurs princes étrangers étoient arrivés : les seules troupes du Turcoman n'avoient pas joint , mais on jugea qu'il étoit inutile de l'attendre , & qu'il feroit honteux de le recevoir après ce qui s'étoit passé.

Tigrinde nomma le roi de Russie pour général de son armée. Il étoit son parent , & quoiqu'il fût d'un âge mur , il étoit infatigable dans les travaux de la guerre , & d'une sagesse éprouvée dans le conseil.

Fin du troisieme Livre.



LIVRE QUATRIÈME.

Cependant Safar étoit dans le château des plaisirs ; ses blessures caufoient d'autant plus de tristesse à Spinalba , qu'elle regrettoit en même-temps & son frère & son amie ; mais elle ne paroissoit occupée que de ce prince , qu'il falloit promptement secourir. Il fut sans connoissance pendant deux jours , mais le troisième il revint à lui , & son premier soin fut de demander des nouvelles de sa chère Léonide : on fut obligé de lui avouer la vérité ; il en fut si fort affligé , qu'il perdit encore le sentiment ; mais il n'eut pas plutôt rappelé ses esprits , qu'il s'écria avec fureur : se peut-il que Léonide ait pris la fuite , & que l'ingrate ait tourné ses armes contre mes sujets ; en un mot , qu'elle se soit jointe à mes ennemis ! Quoi ! lorsqu'enfin je croyois pouvoir compter sur elle , la perfide ne me donne que des témoignages de haine : non , continua-t-il en soupirant , après un aussi grand malheur , je ne desire que la mort.

Ces idées d'amour & de dépit accabloient le malheureux Safar , & les peines de son cœur rendoient ses blessures plus dangereuses ; aussi les

médecins commençoient - ils à désespérer de sa guérison.

Spinalba dit un jour à Chryfante, en s'entretenant avec elle : mais pourquoi mon frère est-il si affligé de la fuite de Léonide ? car enfin , ajouta-t-elle , suivant ce que je vous ai entendu dire quelquefois , ceux qui se ressemblent ne peuvent être maris & femmes , & je vous assure que Léonide ressemble à mon frère ; elle & lui n'ont point de gorge comme nous , je m'en suis aperçu en voyant visiter ses blessures. Sur quoi fonde-t-il donc l'espérance & l'envie qu'il a de l'épouser , elle me conviendrait mieux qu'à lui.

Chryfante regarda d'abord les discours de Spinalba comme une suite de sa simplicité naturelle ; mais après y avoir réfléchi , & lui avoir fait quelques questions , elle commença à soupçonner la vérité : elle rassembla plusieurs faits , & se persuada que la princesse n'avoit rien perdu de son innocence en passant les nuits avec Léonide ; mais voyant que les regards ou quelque autre moyen l'avoient éclairée , elle se rappella ce qui lui étoit arrivé dans son duché avec le chevalier de Cupidon , & s'imagina que le chevalier de la Lune pouvoit l'avoir trompée ; dès lors elle ne douta plus que ce ne fussent deux personnes différentes. L'extrême modestie dont Léonide avoit toujours été dans le château des plaisirs lui vint aussi dans

l'esprit , & elle se souvint aisément qu'aucune fille de la princesse ne pouvoit se vanter de lui avoir vu la gorge découverte. Elle s'entretenoit encore avec Spinalba, quand on vint les chercher pour aller rendre visite à Safar, dont la fureur redoubloit à chaque instant. Il leur parut hors d'état d'être consolé; cependant Spinalba s'étant assise sur son lit, après avoir laissé quelque temps exhaler sa douleur, lui dit: se peut-il, mon cher frère, que vous soyez si sensible à la fuite de Léonide: car enfin, quels plaisirs avez-vous perdus en la perdant? Son courage est comparable à celui d'un homme; ce n'est pas une femme foible comme Chryfante, comme mes filles & comme moi; c'est à moi de pleurer son éloignement, elle vous ressemble trop pour vous procurer quelque plaisir, & je suis trop différente d'elle pour ne la pas regretter.

O que vous êtes simple, ma sœur, lui répondit alors Safar! Vous ignorez comment toutes ces choses-là se passent, & vous ne savez pas ce que c'est qu'un mari & qu'une femme! le soin que j'ai eu jusques ici de votre honneur m'engageoit à vous en faire un mystère. L'ingrate Léonide vous a fait des caresses, que l'amitié vous engage à regretter; mais elle m'emporte une félicité dont la perte me coûtera la vie. Elle pouvoit acquiescer un grand royaume & un mari fidèle, & recouvrer

en même-temps sa liberté ; mais elle a mieux aimé l'obtenir par le sacrifice de son honneur. Devois-je être assez aveugle pour la croire ? Mais, que dis-je ! ce n'est point à ce qu'elle m'a dit , c'est à ses procédés que j'ai ajouté foi. N'a-t-elle pas été une grande partie de la nuit soumise à mes vœux , abandonnée à mes desirs ? Pouvois-je prévoir, après cela, qu'elle me quitteroit ? Pouvois-je jamais imaginer qu'elle ne prendroit des armes que pour la destruction de mes sujets, & qu'elle me refuseroit son secours ? Mais quels sont ces deux chevaliers qui lui ont été assez chers pour exposer sa vie, & l'engager à commettre une semblable trahison ? Eh quoi ! le ciel le souffrira-t-il ? Faut-il que je meure sans être vengé ? Ah ! ma chère sœur, si vous m'aimez chargez-vous de ce soin ; & pour me consoler, en recevant mes derniers soupirs, jurez-moi de ne pas laisser cette injure impunie.

L'état déraisonnable où je vous vois, reprit Spinalba, me perce le cœur ; car enfin dans quel temps Léonide a-t-elle passé une nuit dans vos bras ? Cette ingrante demeura dans les miens toute la nuit qui précéda le jour de vos blessures. Où sont donc ces caresses que vous regrettez si vivement ?

Ce discours embarrassa le Turcoman ; sa sœur pouvoit se tromper sur l'espèce des plaisirs, mais non pas sur les lieux & sur les faits. En vérité,

s'écria-t-il, je suis dans mon bon sens, & mon esprit est aussi sain que mon cœur est affligé. Je vous assure que la nuit que j'ai passée dans ce château (où je ne séjournai pas sans dessein), j'entrai doucement dans votre chambre pendant votre premier sommeil ; je m'approchai du lit de Léonide, je me plaçai auprès d'elle, j'en fus reçu très-favorablement, & je me retirai satisfait.

Croyez-moi, seigneur, reprit Spinalba, vous n'avez point passé la nuit avec la princesse de Trébifonde, c'est avec Chrysante ; elle vint cette même nuit coucher dans le lit de Léonide. Léonide vint me trouver dans le mien, & je vous proteste qu'elle n'en sortit pas.

Le Turcoman jeta pour lors sur la duchesse un regard furieux qu'elle ne put soutenir sans rougeur & sans embarras. Dans l'instant il pénétra tous les artifices qu'elle avoit employés pour le tromper. Malheureuse, lui dit-il d'un ton menaçant, tu m'as donc abusé ? Tu m'as donc fait accroire que Léonide se rendoit à mon amour, pendant que tu ne songeais qu'à satisfaire ta passion ? Mais quelles ténèbres ont été assez épaisses pour me faire tomber dans une erreur si grossière ? O Léonide ! ô misérable Safar ! Que ferai-je ? Quel parti dois-je prendre ? La belle ennemie que j'adore est cruellement offensée, son pouvoir est grand, elle est libre, & je n'ai pas profité de l'occasion

que sa captivité m'offroit : par quel moyen puis-je jamais espérer d'en faire la conquête ?

La duchesse voyant les emportemens du Turcoman, le conjura, les larmes aux yeux, de lui pardonner, l'assurant qu'elle avoit été emportée par l'excès d'une passion aussi forte & plus juste que celle qu'il ressentoit pour Léonide. Ensuite elle lui fit part de toutes les conjectures qui pouvoient persuader que cette Léonide étoit un homme, & ses soupçons furent confirmés par les aveux de l'innocente Spinalba.

L'étonnement & la confusion de Safar ne se peuvent exprimer ; cependant il osoit encore se flatter que sa sœur & la duchesse avoient imaginé tous ces faits pour hâter sa guérison, en donnant quelque repos à son cœur. Après les avoir renvoyées l'une & l'autre, il envoya chercher la nourrice de Spinalba, & lui donna ordre d'examiner sa sœur avec soin, & de ne rien négliger pour savoir la vérité.

La nourrice se rendit à l'instant chez la princesse, & après un long examen, elle fut convaincue que l'on n'en avoit point imposé au Turcoman, & que Léonide étoit certainement un homme déguisé ; mais en poussant ces recherches aussi loin qu'elles pouvoient aller, elle trouva que la vertu de Spinalba n'avoit souffert aucune atteinte, & conclut qu'un chevalier qui n'avoit

pas su profiter d'une aussi bonne fortune ; n'étoit ou qu'une belle statue incapable de goûter les plaisirs de l'amour , ou qu'un miracle & un prodige de chasteté.

Le Turcoman ne douta point , sur le rapport de la nourrice , que Léonide ne fût un homme ; & quoiqu'on lui dît que cet homme avoit respecté l'innocence de Spinalba , il pressentit que le public en concevroit une idée moins favorable. Occupé de cet événement , & ne comprenant pas pour quelle raison Tigrinde avoit déguisé si longtemps le sexe de son fils , il conclut enfin qu'elle avoit peut-être voulu mettre par-là les princes de l'Asie dans ses intérêts , & que l'espérance d'obtenir une si belle princesse & un si grand empire lui donneroient de plus grands secours pour l'entreprise qu'elle méditoit.

Ensuite il considéra , en réfléchissant sur sa sœur , qu'elle ne pouvoit trouver un meilleur parti que le prince de Trébisonde , & il se flatta que Tigrinde consentiroit à ce mariage. Affranchi de toute inquiétude amoureuse , & charmé d'avoir trouvé un moyen qui mettoit la gloire de sa sœur à couvert , il commença bientôt à reprendre ses forces , & trois jours après il fut en état d'écrire à l'impératrice. Il chargea un homme de confiance de sa lettre , & lui recommanda de faire diligence. Ensuite il se rendit dans sa capitale pour rendre

son armée plus considérable, résolu de porter la flamme & le fer dans l'empire de Trébisonde, ou d'y mener du secours, suivant que la réponse seroit favorable ou contraire aux espérances de Spinalba.

L'envoyé fit de très-grandes journées, & quand il fut arrivé à Trébisonde, on le conduisit à l'impératrice, précisément dans le temps qu'elle s'entretenoit avec Léonide & le chevalier de Cupidon sur les projets de la guerre. Elle ouvrit la lettre, & y trouva les paroles suivantes :

A T I G R I N D E,

IMPÉRATRICE DE TRÉBISONDE,

SAFAR, grand Soudan de la Turcomanie : salut.

« Je ne puis comprendre, Tigrinde, pourquoi
» vous avez voulu jusqu'à ce jour déguiser le sexe
» de votre Léonide, & tromper tant de princes
» qui ont désiré de l'épouser. Je l'ai aimée, je l'ai
» enlevée, voilà le fruit de votre artifice; mais
» je n'ai rien attenté de contraire à son honneur
» & à sa grandeur. Je n'ai fait, croyant que
» c'étoit une fille, que la révéler, la servir &
» l'adorer, sans employer d'autres moyens pour
» la déterminer à un mariage qui n'auroit point
» été disproportionné. Il m'a prouvé qu'il étoit
» homme en abusant de la simplicité de ma

» sœur ; il passoit les nuits entières avec elle , &
» ma gloire en étoit la victime. Oublions les in-
» jures réciproques. Faites que votre fils , en
» épousant Spinalba , lui rende l'honneur qu'il
» lui a enlevé , & moi je vous demanderai pardon
» des offenses que vous prétendez avoir reçues.
» Notre ancienne amitié , resserrée par les nœuds
» de cette alliance , me donnera plus d'occasions
» que jamais d'employer le desir que j'ai toujours
» eu de vous plaire ».

Pendant la lecture de cette lettre , que Tigrinde faisoit tout haut , le chevalier de Cupidon rougit mille fois , d'autant plus honteux de paroître criminel en la présence de sa maîtresse , qu'il n'avoit osé lui avouer que quelques baisers innocens qu'il avoit reçus de Spinalba ; son trouble parloit contre lui. Léonide ne douta point qu'il ne fût coupable , elle jetta sur lui un regard qui le fit trembler.

Tigrinde se tournant alors vers le prince Grec , lui dit avec un sourire agréable : vous avez châtié le ravisseur comme il le méritoit. Ah ! madame , interrompit le chevalier de Cupidon , il n'est point de peine qui ne soit au-dessous du crime de Sagar , puisqu'il a voulu enlever une si grande princesse ; cependant j'avoue que j'ai tort de n'avoir pas désabusé l'innocente Spinalba , qui n'avoit

aucune part aux attentats de son frère ; mais on doit me pardonner cette faute , je ne l'ai commise que dans la crainte de me découvrir à cette jeune princesse , qui sans doute en auroit instruit son frère. Je fais que j'aurois pu détromper le Turcoman avant que d'être enfermé dans le château ; mais je craignois d'allumer de nouveaux troubles dans Trébifonde , & je croyois que pour le repos de cet empire ; je ne devois point faire connoître la fausse Léonide avant que la véritable parût. Mon cœur ne me reproche rien , continua-t-il en jettant sur l'infante un regard timide , & je n'ai de torts que ceux que la nécessité , la convenance & l'envie d'éviter de plus grands malheurs m'ont fait avoir.

Léonide ne fut point touchée des excuses du prince ; elle se tourna vers l'envoyé de Safar , & le chargea de cette réponse : dites à votre maître que je lui pardonne les injures qu'il a cru me faire ; toutes les fois qu'il voudra venir ici il sera bien reçu , j'en serai charmée en mon particulier. Je l'invite sur-tout à se trouver à la destruction de Constantinople ; un homme si brave & une si belle armée nous feront d'un grand secours.

On congédia l'envoyé ; & dès qu'il fut parti , Tigrinde dit à la princesse : je sens , comme vous , qu'il est de la générosité de pardonner les injures , & je veux bien excuser le téméraire Safar ; mais

je ne fais s'il nous convient de le rappeler en ces lieux , & si même il n'est pas dangereux de le recevoir dans notre empire , sur-tout avec une armée considérable qui pourroit peut-être lui donner d'autres desseins : qu'en pensez-vous , chevalier de Cupidon ?

Cet infortuné lui dit d'une voix tremblante , & sans oser lever les yeux : madame , la réponse que votre invincible fille vient de faire au Turcoman est vraiment digne d'elle ; il est en effet digne de sa générosité de pardonner les injures , quelques grandes qu'elles puissent être , à quiconque en demande le pardon avec un repentir sincère : il me semble même que de rappeler Safar après l'offense qu'il vous a faite , & de le recevoir avec une puissante armée , c'est montrer que l'on estime son secours sans redouter ses entreprises. Il n'y aura point de témérité à ne le pas craindre , pendant que vous avez un si grand nombre de troupes à vos ordres & dans votre empire ; la seule présence de la princesse suffiroit pour vous rassurer. Puisque vous êtes tous deux de même avis , reprit l'impératrice , je me rends , & je répondrai en conséquence à Safar.

Caloandre & Léonide se retirèrent ensuite dans leurs appartemens. Celui-ci étoit d'autant plus accablé , qu'il ne pouvoit douter du courroux de la princesse qui se croyoit offensée. Il se promenoit

Fort affligé, & passoit continuellement d'une chambre dans une autre ; tantôt il cherchoit quelques prétextes pour oser paroître devant elle ; tantôt il se disoit à lui-même qu'il étoit perdu , qu'on ne l'écouteroit point , & que Léonide étoit trop fière pour lui pardonner la plus légère apparence d'infidélité. Réduit au plus cruel désespoir , il se laissa tomber dans un fauteuil , où il demeura longtemps les yeux baignés de larmes , & poussant de profonds soupirs sans prononcer une seule parole. Il étoit dans cet état , lorsqu'un page lui apporta une lettre de Léonide , où ce malheureux amant trouva l'arrêt de sa mort conçu en ces termes :

Au plus perfide & au plus lâche de tous les hommes.

« Je t'ai pris pour l'homme le plus parfait ;
» Safar t'a pris pour une femme , nous nous trom-
» plons également l'un & l'autre ; tu n'es que
» l'assemblage des vices les plus énormes dont les
» deux sexes soient capables. Malheureux subor-
» neur , je me punirai de m'être livrée au goût
» que j'avois pour toi. Je ne me regarderai jamais
» dans aucun miroir pour oublier ta figure ; je
» ne te regarderai jamais non plus pour m'ou-
» blier moi-même. Vas , cours épouser celle que
» tu as déshonorée ; elle & Safar t'attendent pour
» célébrer les nœces. Ah ! perfide , une nécessité
» absolue t'obligeoit , disois-tu , de me cacher ta

» naissance pour quelque temps , & cette nécessité
 » n'étoit fans doute que l'envie d'aller encore
 » séduire quelqu'autre princesse en te faisant passer
 » pour un grand prince ! Si tu l'es en effet , tu
 » ne dois être qu'à Spinalba ; & si tu fors d'un
 » sang obscur , comme je le pense , tu ne pourras
 » être ni à elle ni à moi. A moi , traître ! Ah !
 » j'aimerois mieux me livrer à la mort la plus
 » cruelle. Fuis , fuis de cet empire ; & ne t'offre
 » plus à mes yeux ; je te laisse la vie , je dédaigne
 » de te l'ôter ».

On ne pourroit exprimer quelle fut la douleur
 de Caloandre , quand il eut achevé de lire cette
 lettre ; il gémissoit , il répandoit un torrent de
 larmes , il se fraploit l'estomac avec fureur , &
 s'abandonnoit à toutes les violences que le déses-
 poir peut exciter dans le cœur d'un amant. Enfin
 ne sachant plus ce qu'il faisoit , il sauta sur son
 épée pour s'arracher la vie ; mais une réflexion lui
 retint le bras : allons , s'écria-t-il , allons chercher
 la mort sous un autre ciel ; obéissons à la prin-
 cesse , elle veut que je sorte de cet empire. Con-
 sole-toi mon cœur , les maux que tu souffres sont
 trop affreux pour que tu puisses les supporter
 long-temps ; nous trouverons bientôt le terme
 fatal de nos disgraces.

Plein de cette résolution , il écrivit à Léonide ;

& donna sa lettre à Forian , l'écuyer de cette princesse & le confident de leurs amours. Il lui recommanda de ne la présenter à l'infante que le lendemain. Ensuite il se fit donner ses armes d'os de poisson ; & pour n'être pas reconnu , il les couvrit d'une veste légère. Quelques instans après il sortit du palais monté sur Furio son bon cheval , & se trouva hors de la ville au coucher du soleil. Là s'étant arrêté , & regardant son écuyer qui l'avoit suivi à pied par son ordre : retourne , Durillo , lui dit-il , je ne puis t'emmener avec moi ; tes services mériteroient une récompense brillante , ma mauvaise fortune ne me permet pas de te la donner telle que je la desirerois ; contente-toi du peu que j'ai à t'offrir , & sois sûr que je t'aime. En lui disant ces mots , il lui fit présent d'une bague d'un si grand prix , qu'il n'y avoit qu'un roi des plus puissans qui pût en avoir fait l'acquisition. Si Léonide , ajouta-t-il , te demande où je vais , dis-lui seulement , & tu lui diras la vérité , que je vais mourir. Le fidèle écuyer fonda en larmes , crioit qu'il vouloir suivre son maître ; mais le prince poussa son cheval à toute bride , & se déroba , dans un instant , aux yeux de Durillo.

Durillo demeura si affligé , qu'il fut assez longtemps sans pouvoir faire autre chose que se plaindre & pousser des soupirs ; mais voyant qu'il avoit

perdu l'espérance de rejoindre son maître , il retourna dans la ville.

Il rencontra Forian auprès du palais , & lui apprit le départ du chevalier de Cupidon. Forian , de son côté , montra au fidèle Durillo la lettre que Caloandre lui avoit donnée pour Léonide. Ces deux bons écuyers travaillèrent à imaginer quelque moyen pour le faire revenir , mais ils convinrent que tout ce qu'ils feroient seroit inutile , si Léonide ne le rappelloit pas elle-même ; ainsi ils résolurent d'attendre le lendemain pour voir l'effet que produiroit la lettre de cet amant infortuné. Ils l'auroient cependant rendue sur-le-champ , si la princesse ne s'étoit déjà mise au lit.

Elle passa toute la nuit sans goûter aucun repos , & dans la plus grande agitation ; tantôt elle s'enflammoit de colère , en considérant les fautes qu'elle attribuoit au chevalier ; tantôt la tendresse & la pitié se faisoient entendre au fond de son cœur , alors elle trouvoit des raisons pour l'excuser ; & quand elle se rappelloit la terrible lettre qu'elle lui avoit écrite , elle se repentoit de la lui avoir envoyée , parce qu'elle craignoit également ou qu'il méprisât ses ordres , ou que trop timide & vraiment désespéré , il s'éloignât de Trébisonde pour jamais.

Ces idées occupèrent Léonide pendant toute la nuit , & dès le point du jour , elle vit arriver
Forian

Forian, mais si triste, qu'elle jugea bien qu'il lui apportoit de mauvaises nouvelles. Elle prit la lettre en tremblant, & ne se connoissant presque plus elle-même, elle l'ouvrit avec précipitation, & lut ces paroles :

« Si je croyois, belle Léonide, que vous eussiez
» la bonté de me faire périr, je paroîtrois devant
» vous malgré votre défense ; mais je suis assuré
» que vos généreuses mains ne voudroient pas répandre un sang que vous méprisez. Je vous
» obéis donc, & je me sépare de vous pour aller
» chercher la mort : cependant je pourrois me laver
» du crime dont on m'accuse. J'atteste le ciel que
» réduit à souffrir les caresses d'une innocente
» beauté, je n'ai ni attenté sur sa vertu, ni
» manqué à la fidélité que je vous devois. Spinalba
» a toujours été persuadée que j'étois de son sexe,
» & sans doute elle est encore dans la même
» idée : cette épreuve rend ma fidélité sans
» exemple, & l'on me traite de perfide ! Sous
» quel astre fatal ai-je reçu la lumière ! Un si
» grand malheur n'étoit fait que pour moi ! Mais
» que dis-je ? Ah ! je dois respecter votre colère !
» vous me croyez coupable, vous me condamnez ;
» hé bien, ne parlons plus que de tourmens ! quand
» Léonide est irritée, on ne peut présenter aucune
» justification, & l'on ne doit point appeller d'une

„ sentence écrite de cette main , qui rendroit la
 „ mort agréable , si elle la donnoit elle-même.
 „ Adieu charmante Léonide , adieu pour toujours ;
 „ je vous adorerai tant que ma vie durera , mais
 „ elle finira bientôt ».

Ces dernières paroles percèrent le cœur de la
 princesse ; elle fut si touchée de la douleur que sa
 lettre avoit causée à son fidèle amant , qu'elle ne
 put retenir ses larmes ; cependant elle vit avec
 joie qu'elle ne pouvoit l'accuser que de s'être ex-
 posé , & prenant la résolution de le rappeler ,
 elle demanda s'il étoit levé. Il est peut-être mort ,
 madame , lui répondit Forian ; car il partit hier
 au soir dans un si grand désespoir , qu'il n'a pas
 même voulu que Durillo le suivît. Léonide dit à
 Forian , au milieu de son abattement , de son
 désespoir , & des reproches que sa rigueur lui ins-
 piroit : suis , je t'en conjure , les pas du chevalier
 de Cupidon ; fais tes efforts pour le joindre , reviens
 avec lui dans ces lieux , supposé cependant que
 ses excuses soient véritables ; car si tu vois en lui
 la moindre dissimulation , il est assurément criminel ,
 & dans ce cas j'aimerois mieux percer mille fois
 mon cœur que de souffrir la présence d'un traître.
 Forian partit , & la laissa dans une agitation mor-
 telle.

Quand on fut à la cour que le chevalier de

Cupidon s'étoit retiré sans prendre congé de l'impératrice, on ne douta point que la tromperie qu'il avoit faite à Safar ne fût la cause de son départ; cependant on trouvoit extraordinaire que son fidèle Durillo ne l'eût pas suivi; mais lorsqu'on apprit que cet écuyer ne connoissoit point son maître, on se persuada que le chevalier de Cupidon ne vouloit être connu de personne. Tigrinde fut très-affligée de cet événement; elle sentoît que ce chevalier lui auroit été d'un grand secours pour la guerre que l'on alloit entreprendre.

L'envoyé, qui portoit la réponse de Tigrinde au Turcoman, arriva bientôt dans les états de son maître, & lui présenta la lettre dont il étoit chargé. Il lui répéta, avec exactitude, les propres paroles de Léonide, & se récria sur le prodige de ressemblance qu'il avoit vu entr'elle & le chevalier de Cupidon.

Ce récit troubla le Turcoman. Il fut affligé de voir que son honneur & celui de sa sœur ne pouvoient être rétablis par la voie qu'il avoit imaginée; & il frémit de colère, d'autant plus qu'il ne savoit quel étoit celui dont il devoit tirer vengeance; mais il sentit aussi-tôt renaître dans son cœur l'amour de la véritable Léonide. Il lui parut que s'il perdoit l'espérance de voir Spinalba, belle-fille de Tigrinde, il pouvoit au moins se flatter

d'en être un jour le gendre. Le pardon que la princesse de Trébisonde lui avoit accordé, la prière qu'elle lui faisoit de la servir dans la guerre de Constantinople, la promesse de recevoir son secours, tout cela réveilla plus que jamais le desir ardent qu'il avoit de la revoir ; & ne pouvant modérer son impatience, il ordonna que ses troupes se tinssent prêtes à marcher dans trois jours.

Alors Chrysante ouvrit entièrement les yeux ; elle sentit que le chevalier de Cupidon étoit le même qu'elle avoit retenu prisonnier dans son château, & que la ressemblance qu'il avoit avec la princesse lui avoit donné les moyens de les tromper de toutes façons, elle & le Turcoman. Alors son ancienne passion se ralluma pour lui, & voyant qu'elle étoit haïe de Safar, odieuse à Spinalba, & déshonorée aux yeux de tout l'univers, elle pensoit à ce qu'elle pourroit devenir. La honte de sa situation, & l'amour qu'elle portoit au chevalier, lui présentoient successivement des partis aussi étranges que différens ; enfin, comme il arrive souvent, après avoir bien choisi, elle prit le plus mauvais ; elle fit faire secrètement un habit de page, & montant un soir à cheval, elle sortit seule de Noriga, & suivit le chemin de Trébisonde dans l'espérance d'y trouver l'objet de sa tendresse.

Safar, de son côté, fit de si grandes journées,

qu'il arriva bientôt à Trébisonde. Tigrinde & la princesse le reçurent poliment ; mais dans le fond de son cœur Léonide ne pouvoit le regarder sans une horreur bien naturelle , puisqu'elle lui imputoit le malheur qu'elle avoit d'être séparée du chevalier de Cupidon. Le Turcoman demanda pardon à la princesse aussi-bien qu'à l'impératrice en les abordant : il leur témoigna le chagrin qu'il avoit de tout ce qui s'étoit passé , & leur promit de réparer sa faute par une soumission aveugle & respectueuse. Elles reçurent ses excuses , mais il étoit aisé de voir qu'elles n'agissoient que par complaisance. Il apprit avec chagrin la fuite du chevalier de Cupidon , & ne douta point que sa naissance ne fût très-médiocre , puisqu'il refusoit d'épouser sa sœur. Il ne négligea rien pour savoir s'il n'étoit connu de personne ; mais quand il fut qu'il étoit même inconnu à son écuyer , en perdant l'espérance d'en être jamais instruit , il perdit aussi celle de se venger.

Le roi de Russie , que Tigrinde avoit nommé général de ses troupes , fit la revue de son armée quelques jours après l'arrivée du Turcoman. L'impératrice & l'infante se rendirent dans une grande plaine où toute l'armée étoit en bataille. L'impératrice se plaça sur un échafaud que l'on avoit dressé pour elle , & le roi de Russie fit défiler toutes les troupes en sa présence.

On trouva que l'armée se montoit à cent cinquante mille hommes , commandés par différens princes ; mais tous venus de leur plein gré au secours de Tigrinde , les uns touchés de la beauté de Léonide , les autres conduits par le desir de la gloire , & d'autres enfin par celui de mériter l'empire de Trébisonde.

On employa deux jours entiers pour l'embarquement des troupes ; & quand il fut achevé , Tigrinde & l'infante montèrent sur une galère magnifique & convenable à leur rang. Elles laissèrent l'empire sous les ordres du prince de Conrarid , vieillard qui joignoit la prudence & la valeur à la plus scrupuleuse fidélité. Toutes les trompettes de l'armée sonnèrent aussi-tôt que les princesses parurent ; le vent étoit favorable , & la flotte perdit bientôt de vue le port de Trébisonde.

L'impératrice jettoit les yeux avec plaisir sur la nombreuse armée qui étoit sous ses ordres ; son cœur nageoit dans la joie , en songeant qu'elle alloit se venger de Poliarthe ; mais bientôt après la tendresse qu'elle avoit pour lui , & qui s'étoit réveillée depuis la mort de l'empereur son époux , reprenoit entièrement le dessus. Elle se représentoit Poliarthe à ses pieds ; alors une douce émotion s'empatoit de son ame , & lui faisoit sentir qu'elle ne pourroit jamais le voir dans cet état sans lui pardonner.

Léonide n'étoit pas moins agitée ; Forian ne lui avoit rapporté aucunes nouvelles du chevalier de Cupidon ; elle soupiroit , elle gémissoit sans cesse ; son amour , réduit au désespoir , ne lui laissoit aucun repos. Souvent , dans le calme de la nuit , elle se réveillait en appelant l'objet de sa flamme. Ensuite , voyant que les vents emportoient ses plaintes & ses discours , elle s'abandonnoit aux pleurs , & l'aurore naissante la trouvoit plongée dans une douleur plus cruelle que la mort. Son chagrin n'étoit connu que de Forian , elle avoit soin de cacher l'état de son cœur aux yeux de toute l'armée ; mais ses inquiétudes n'en étoient que plus vives. Cette nombreuse armée voyoit avec plaisir qu'on approchoit des rivages de Constantinople , & chacun en particulier se faisoit une idée flatteuse des lauriers qu'on étoit sur le point de moissonner dans la Grèce. Tigrinde & Léonide étoient les seules qui trouvaient les jours ennuyeux & les nuits encore plus tristes.

Fin du quatrième Livre.

*LIVRE CINQUIEME.*

CALOANDRE, en sortant de Trébifonde, erra toute la nuit au gré de son désespoir & du hasard, sans prendre le moindre repos. Mais enfin au point du jour son cheval s'arrêta de lassitude dans une prairie entourée d'un bocage agréable. Alors son maître mit pied à terre, & se coucha la tête appuyée contre un arbre pour s'occuper encore de sa douleur. Il en étoit si pénétré, qu'oubliant de reprendre son chemin, il étoit déjà midi lorsqu'il imagina que quelques-uns de ses amis de Trébifonde pourroient le suivre & le rencontrer. Pour les éviter il se leva promptement, & montant à cheval, il regarda autour de lui pour choisir le sentier qui lui paroîtroit le moins battu. Il aperçut un petit village peu éloigné, auquel il se rendit. Il y fit donner à ses armes d'os de poisson une couleur de fer; ainsi l'on ne pouvoit deviner de quelle matière elles étoient, à moins de les examiner de fort près.

Il s'enfonça dans les bois très-content de ne pouvoir plus être connu par ses armes. Il traversa les montagnes & les vallées, résolu d'aller finir ses jours dans quelque pays si éloigné & si désert,

que l'on n'entendît jamais parler de lui. Un jour son cheval s'arrêta , comme il faisoit ordinairement quand il étoit fatigué ; le chevalier s'aperçut qu'il étoit sur le bord de la mer , & vit un petit navire à l'ancre presque sur le rivage ; & voyant que son cheval ne pouvoit repaître dans cet endroit , & qu'il étoit trop las pour continuer son chemin , il résolut de confier son sort au caprice des ondes ; & s'adressant à quelques matelots qui se reposoient sur le sable , il les pria de vouloir l'embarquer , sans demander quelle route ils avoient résolu de faire.

Les matelots lui accordèrent sa demande , & il monta dans le vaisseau après leur avoir recommandé son cheval , & leur avoit promis de les bien payer. Il alloit se retirer sur la proue pour être moins distrait & rêver plus à son aise , lorsqu'il vit paroître sur le rivage un jeune-homme à cheval dont la parure & la bonne mine fixèrent ses regards , & qui s'embarqua dans le même vaisseau avec le valet dont il étoit suivi. Aussi-tôt on leva l'ancre , & l'on mit à la voile.

Caloandre , pendant cette navigation , n'étoit occupé que du desir de la mort. Les matelots & les passagers étoient surpris de voir qu'un chevalier qui paroissoit né pour être le favori de la fortune , comme il l'étoit de la nature , demeurât toujours seul si profondément enseveli dans ses

pensées ; qu'il ne proféroit pas un seul mot , & n'entendoit pas même ce que les autres disoient. Ils auroient peut-être imaginé que cette mélancolie lui étoit naturelle, sans les larmes qu'il laissoit quelquefois échapper , quoiqu'il s'efforçât de les retenir ; ce qui leur persuadoit avec raison que sa tristesse étoit causée par quelque grand malheur, mais personne n'osoit le détourner de ses tristes pensées. Après trois jours de navigation , ils arrivèrent au port de Cassa , lieu de leur destination.

Alors le pilote dit à Caloandre qu'il étoit temps de mettre pied à terre. Il soupira dans le fond de son cœur , en se trouvant obligé de quitter un élément où il s'étoit flatté de trouver la fin de ses peines ; bien différent des autres passagers , qui se réjouissoient d'être heureusement arrivés , & qui débarquoient avec empressement.

Celui qui débarqua le dernier fut ce jeune-homme dont la vue avoit frappé Caloandre. Il avoit remarqué pendant le voyage , avec beaucoup d'étonnement, la conduite singulière du chevalier mélancolique ; il en avoit été d'autant plus touché , qu'il lui avoit paru digne d'un sort heureux. Une force supérieure l'engageant à l'aimer , & voyant qu'il étoit si peu pressé de sortir du vaisseau , il craignit qu'étant étranger & sans écuyer il n'eût besoin de quelque chose , ou que le pays lui étant suspect , il ne voulût descendre à terre que la

nuit. Il s'approcha de lui avec un air obligeant , & l'ayant salué respectueusement : seigneur , lui dit-il , quoique vous me paroissiez accablé d'une tristesse excessive , je viens vous demander une grace , dans l'espérance que vous ne me la refuserez point.

Le prince affligé regarda cet inconnu , & voyant qu'il étoit aussi agréable que poli , il souhaita de pouvoir le servir , & lui répondit en ces termes : la confiance que vous me témoignez suffiroit seule , quand vous n'auriez pas les autres belles qualités que je remarque en vous , pour m'engager à faire ce que vous me demanderez.

J'ai eu raison , reprit le jeune-homme , de vous croire aussi généreux que vous paroissez d'ailleurs accompli. La grace que je vous demande , c'est de venir avec moi dans la ville de Pontique ; elle n'est distante de ce port que d'environ cinq lieues , peut-être ne vous écarterez-vous pas beaucoup du chemin que vous avez résolu de suivre. Quoique ma maison soit maltraitée par la fortune , je serai trop heureux d'y posséder pendant quelques jours un chevalier tel que vous ; je vous y présenterai mon frère ; je puis vous assurer qu'il est un des plus polis & des plus braves chevaliers de ce royaume : il sera sensible à votre mérite autant que je le puis être , je pourrois même vous assurer qu'il y aura beaucoup de rapport entre votre

humeur & la sienne ; car il est si triste & si affligé depuis quelques mois , sans que j'en aie pu découvrir la raison , que je ne puis mieux comparer son état qu'à la situation où je vous ai vu depuis que nous nous sommes embarqués ; peut-être enfin que vous pourrez vous soulager l'un l'autre.

Caloandre , entraîné par sa générosité naturelle ; suivit ce nouveau compagnon de voyage , qui ne put s'empêcher de lui dire , dans un transport de joie : je ne fais quel remède peut convenir au mal de mon frère , mais j'ai un pressentiment que vous lui ferez d'un grand secours. Ils montèrent sur leurs chevaux , & s'éloignèrent ensemble du rivage. Le prince donnant quelque trêve à sa douleur pour entretenir son nouvel ami , lui demanda dans quel pays il étoit & le nom du souverain.

Cette demande étonna le jeune-homme. Je me réjouis , seigneur , lui répondit-il , de pouvoir vous posséder chez moi sans vous détourner de votre chemin , puisque j'ai lieu de juger que la tristesse vous les a rendus tous indifférens. Je vous dirai donc que vous êtes dans le royaume de Taurica ; ses rois légitimes l'ont possédé pendant plusieurs siècles jusqu'à la mort d'Almindro , qui en fut le dernier prince légitime. Les tyrans se sont ensuite emparés du trône , & maintenant il est occupé par

le cruel Asprando , dont vous avez sans doute entendu parler. Ces paroles du jeune-homme furent accompagnées de quelques soupîrs.

Le royaume de Taurica & le nom d'Asprando ne me sont pas inconnus , répondit Caloandre ; mais j'ignore par quelle injustice il a usurpé la couronne , daignez m'en instruire pendant le chemin si cela ne vous fatigue pas. J'y consens , lui répliqua le jeune-homme. Quoique ce souvenir soit très-affligeant pour moi , je vais vous conter , poursuivit-il , tout ce qui s'est passé avec la plus grande exactitude , & vous jugerez de l'état déplorable où ce royaume est réduit par l'accident arrivé à la princesse Casire ; les nouvelles en sont si récentes , que je suis persuadé qu'elles sont ignorées des étrangers.

Sachez donc que le vaillant roi Almindro laissa en mourant un fils qu'il avoit eu de la reine sa femme , qui mourut en lui donnant le jour. Ce fils , nommé Clarindo , étoit dans sa première enfance lorsque son père mourut. Il lui donna pour tuteur un de ses cousins qui s'appelloit Albumazar , & qui fut chargé de la régence du royaume. Il gouverna d'abord avec autant de prudence que de fidélité ; mais l'ambition & l'envie de régner firent peu-à-peu évanouir ses vertus ; il s'étoit fait , pendant plusieurs années , une douce habitude de commander , & il trouva qu'il seroit bien triste

d'obéir quand il faudroit céder le royaume à son prince naturel.

Il ne pensa donc plus qu'à trouver les moyens de s'assurer le trône ; il donna toute son attention à faire rendre la justice , & à se montrer doux , obligeant & libéral à tout le monde , pour acquérir l'amitié des peuples , & s'applanir les chemins de la royauté.

La fortune le seconda , & ne lui fournit que trop les moyens de réussir dans ses projets ; car le prince Clarindo étant parvenu à l'âge de quinze ans , fut obligé d'aller au royaume de la Tanna pour voir son oncle maternel. Il en étoit le souverain , & se sentant accablé d'infirmités & de vieillesse , il souhaitoit ardemment d'embrasser son neveu avant de mourir. Clarindo , séduit par les conseils d'Albumazar , résolut de faire ce voyage avant que de prendre en main le gouvernement de ses états.

Lorsque Clarindo fut arrivé dans la Tanna , il reçut tant de marques d'amitié du vieux roi son oncle , qu'il ne put s'empêcher d'y demeurer près de deux ans. Pendant ce temps , il fit tous ses exercices avec le plus grand succès , & devint si adroit & si fort , qu'il donna des espérances certaines de ce qu'il feroit un jour. Quand il fut armé chevalier , il eut envie d'aller seul , & de chercher à se rendre recommandable par quel-

qn'aventure glorieuse avant que de rentrer dans son royaume, qui lui paroissoit en bonne main ; car le perfide Albumazar savoit cacher ses projets avec une adresse infinie.

Clarindo prit congé de son oncle sous prétexte de retourner dans ses états ; & se mit en chemin. Quand il eut fait une demi-journée , il congédia tous ses gens , & ne garda qu'un seul écuyer , chargeant les autres d'une lettre qu'il écrivoit à Albumazar pour l'assurer de son prompt retour , ensuite il changea de route. Il erra dans différentes provinces , & s'acquit en peu de temps une grande réputation. Il est vrai que pendant deux ans on n'en reçut aucune nouvelle , parce qu'il faisoit toutes ses grandes actions sous le nom du chevalier de l'Aigle. Cette occasion parut favorable à Albumazar pour prendre , au moins avec quelque prétexte , le titre de roi ; & voici comment il y parvint. Il fit d'abord semer le bruit de la mort de Clarindo , & il eut grand soin de le répandre dans le peuple ; il combla de présens deux chevaliers qui revenoient des pays étrangers , où ils avoient séjourné long-temps , & les engagea à dire qu'ils avoient vu périr Clarindo dans une bataille rangée , après avoir donné des marques étonnantes de son courage. Le tyran feignit d'en être fort affligé , & voulut que l'on fît à ce prince des obseques magnifiques , après lesquels il se déclara

légitime successeur de Clarindo , & se fit couronner au grand contentement des peuples , qui le regardoient comme un prince accompli.

L'année étoit à peine révolue , que le bruit se répandit que Clarindo étoit vivant. Quoique l'usurpateur s'attendît à ces nouvelles , elles ne laissèrent pas de le troubler. Il avoit pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas craindre la vue de ce prince ; mais l'on publioit aussi que Clarindo étoit le fameux chevalier de l'Aigle.

Albumazar avoit un fils nommé Asprando , & c'est celui qui règne aujourd'hui : il n'avoit alors que dix-huit ans ; mais il donnoit déjà tant de preuves de valeur & d'adresse , qu'on jugeoit que personne ne pourroit l'égaliser dans la suite ; le tyran fonda ses espérances sur lui pour s'assurer de la couronne. Cependant on apprenoit tous les jours des nouvelles plus certaines de Clarindo , & l'on fut à la fin qu'il étoit dans le royaume de Moscovie , & qu'il y avoit épousé une comtesse vassale du souverain de ce vaste empire , & veuve d'un homme qui avoit été condamné à la mort comme rebelle à son prince.

Tels étoient les bruits qu'Albumazar répandoit ; mais on a su depuis que cette dame étoit veuve d'un prince de grande valeur , & dont les vertus inspirèrent tant de jalousie au roi de Moscovie son frère , qu'il l'avoit fait arrêter sur de faux prétextes ,

prétextes, & lui avoit fait couper la tête. Quoi qu'il en soit, Albumazar condamna ce mariage, le trouvant fort au-dessous du sang de Clarindo & du roi de Taurica. Le traître répétoit sans cesse que quiconque ne savoit pas se commander à soi-même, étoit incapable de gouverner les autres. Ce discours, dont le peuple étoit ébloui, l'éloignoit de la soumission qu'il devoit à son légitime souverain, & l'attachoit d'autant plus aux intérêts de l'usurpateur, dont la conduite paroissoit d'ailleurs irréprochable.

Lorsque Clarindo fut arrivé sur la frontière, il en instruisit Albumazar, qui reçut cette nouvelle sans en paroître altéré, disant publiquement que non-seulement il étoit prêt à se démettre du soin des affaires, mais qu'il étoit encore résolu d'abandonner le royaume plutôt que de se voir soumis à un semblable maître. Ses partisans le conjuroient de ne les point abandonner, & ceux qui étoient véritablement fidèles à leur prince légitime n'osoient se déclarer, craignant l'autorité du tyran & la valeur de son fils.

Quand Albumazar & Asprando furent convenus de ce qu'ils vouloient faire, ce dernier fut au-devant de Clarindo à quelques lieues de Pontique; car ce prince ayant su les troubles de ses états, venoit à grandes journées pour les appaiser par sa présence. Asprando lui tint des discours

insolens, l'assurant qu'il étoit incapable de monter sur le trône, & qu'il étoit prêt de le lui soutenir les armes à la main.

Clarindo pouvoit se dispenser d'accepter le défi d'un fujet rebelle ; mais son courage & sa juste fureur en décidèrent autrement. Ils étoient tous deux armés, ils coururent donc à l'instant l'un contre l'autre les lances baissées, & fourinrent également leur épouvantable rencontre. Asprando furieux de n'avoir pas renversé son ennemi, tira son épée, & l'attaqua si vivement que Mars lui-même en auroit été épouvanté ; mais Clarindo le reçut avec tant de valeur, que leur combat devint un des plus terribles que l'on eût jamais vu : malgré tous leurs efforts, on ne pouvoit imaginer de quel côté l'avantage tourneroit ; ils perdoient leur sang & manquoient d'haleine ; enfin ils tombèrent l'un & l'autre, & l'on ne douta point qu'une prompte mort ne suivît leurs blessures.

Asprando fut porté à la ville, & Clarindo dans le château d'un homme qui lui étoit attaché ; car sa femme ne voulut pas que l'on le conduisît à Pontrique au milieu de ses ennemis. On employa tous les soins possibles pour la guérison de ce prince ; il fut en effet bientôt hors de danger, mais une grande blessure qu'il avoit reçue à la tête le rendit aveugle, & lui altéra la raison. Pour Asprando, il fut guéri au bout de quelques jours

à la grande satisfaction de son père , qui avoit eu de justes raisons pour craindre à la fois la perte de son fils & celle de son royaume.

Que vous dirai-je enfin ? le malheureux Clarindo trahi par son peuple , accablé d'infirmités , incapable de soutenir ses droits , & ne laissant pas de sentir , dans quelques intervalles de raison , toute la cruauté de son sort , fut contraint d'abdiquer sa couronne en faveur d'Albumazar ; & moyennant sa démission , l'usurpateur le laissa vivre , moins par un fond d'humanité que pour se conserver l'amour & l'estime du peuple.

Ainsi le crime triompha ; l'infâme Asprando monta tranquillement sur le trône après la mort de son père. Il est cruel , méchant , brave , & d'une force prodigieuse ; ses mauvaises inclinations se sont accrues avec l'âge , il imite son père en tout , à la réserve d'un air affable , qui , quoique faux , faisoit aimer le règne d'Albumazar. Asprando commit , en montant sur le trône , toutes les cruautés possibles , sous prétexte de rendre une exacte justice , & bientôt il fut détesté généralement. Cependant Clarindo vivoit en homme privé avec sa femme , de laquelle il eut enfin un fils après dix ans de mariage ; cet enfant auroit fait toute leur consolation s'ils avoient eu un royaume à lui laisser. Ils le nommèrent Fortunien , & c'est mon frère dont je vous ai parlé. Deux ans après

ma mère me mit au monde ; l'on me donna le nom d'Acomat que portoit mon bifaïeul , père du roi Almindro. Ma naissance renouvela la douleur de mes parens , & la crainte de quelqu'attentat contre nos personnes ; mais le tyran étoit trop bien affermi sur le trône pour nous redouter. Clarindo mourut il y a quelques années dans la ville de Pontique ; car Albumazar lui avoit permis d'y fixer son séjour avec toute sa famille. Le même Albumazar nous avoit donné de quoi subsister honnêtement , mais son fils nous a privés d'une partie des pensions qu'il nous faisoit , & nous a réduits à l'état de simples chevaliers dans le dessein de faire oublier notre grandeur passée.

La princesse notre mère soutint avec intrépidité tous les revers de la fortune , elle donna ses soins à notre éducation ; & tant que nous vivrons , nous devons bénir & honorer sa mémoire. Lorsque mon frère fut parvenu à l'âge de quinze ans , sa beauté , son adresse , sa force , sa douceur & sa gaieté le firent passer pour un abrégé de toutes les perfections humaines. Il employa quelque temps à faire ses exercices avec tant de succès , qu'avec sa valeur naturelle nous n'avons pas aujourd'hui de chevalier dans le royaume qui puisse lui résister , si ce n'est peut-être Albazar , bâtard d'Asprando.

Albazar est plus grand que Fortunien , on croit

même qu'il est plus fort ; & véritablement il s'est acquis tant de réputation lorsqu'il étoit chevalier errant , que l'on ne fait personne qui le puisse égaler dans tous les royaumes voisins. Asprando , touché de ses grandes qualités , l'aime avec tant d'excès , que pour lui laisser le royaume , il veut déshériter la princesse Casire , sa fille unique & légitime ; il est vrai qu'elle est tombée dans une disgrâce qui la déshonore ; mais son père qui la hait , s'applaudit en lui-même d'avoir trouvé l'occasion de pouvoir la perdre.

Les peuples seront à plaindre : si la couronne tombe jamais sur la tête d'Albazar : c'est le plus méchant homme que la nature ait créé. Mon frère est aimé de tout le monde , à la réserve du roi & de son fils ; car ils ont l'un & l'autre une aversion marquée pour lui , parce qu'il haïssent la vertu.

Acomat cessa pour lors de parler. Le souvenir du tort que l'on avoit fait à sa maison l'accabloit de douleur & de tristesse. Caloandre lui dit : je vous prie de me pardonner , illustre Acomat , si je ne vous ai pas d'abord rendu ce qu'on vous doit : j'apprends avec plaisir que le roi Almindro subsiste encore en la personne de deux princes d'un si grand mérite , & si pour vous rendre votre première splendeur il ne faut que mon bras , je suis prêt à n'épargner ni mes peines , ni ma vie ;

si vous avez besoin d'un plus grand secours, je ne désespère pas avec le temps de pouvoir vous le donner, j'en parlerai plus à loisir avec votre frère; mais continuez, je vous prie, à m'instruire; daignez m'apprendre l'aventure de la princesse, & quel est le crime qui peut justifier la haine que son père lui témoigne.

Je suis prêt à vous satisfaire, reprit Acomar, après que je vous aurai remercié de la bonne volonté que vous nous témoignez. Il seroit aussi inutile que dangereux de vouloir nous faire remonter sur le trône; une grandeur pareille n'est pas faite pour des malheureux, que le destin a si fort abaissés; & l'on auroit grande raison de nous accuser de folie, si nous étions assez téméraires pour en concevoir l'espérance; mais pour satisfaire votre curiosité, je vous dirai que le roi Asprando n'a pu élever que la princesse Casire de tous les enfans qu'il a eus de la reine sa femme. Cette jeune princesse est depuis quelques mois dans sa vingtième année; elle avoit toujours été l'exemple de toutes les vertus, & par conséquent elle avoit dégénéré de ses pères. Indépendamment des rares qualités de son ame, elle est ornée d'une beauté si merveilleuse, que depuis long-temps l'on n'a rien vu de semblable dans ce royaume; mais cet injuste roi est si fâché de n'avoir qu'une fille, & de ne pouvoir laisser son état à un prince de

son sang, qu'il n'a jamais pu l'aimer. Il s'est joint un autre évènement à cette disposition, & c'est celui dont je vais vous instruire : au grand étonnement de tout le monde, la princesse s'est trouvée grosse de plusieurs mois ; Asprando a saisi le prétexte de son honneur offensé pour autoriser sa haine.

Tout le monde est étonné d'une pareille aventure ; la cour ne parle d'autre chose, & le peuple imite la cour. Jamais on n'avoit soupçonné Casire d'aucune passion ; & quoiqu'on l'ait interrogée plusieurs fois pour savoir le détail de son infortune, elle n'a rien voulu déclarer, & même elle a toujours nié sa grossesse. Le roi l'a renfermée dans un appartement du palais qui lui tient lieu de prison, & dont il a juré qu'elle ne sortirait point qu'elle n'eût avoué qui étoit le père de son enfant. L'on dit qu'aussi-tôt qu'elle fera accouchée il doit, à force de tourmens, tirer la vérité de sa bouche, ou la faire périr, & ce dernier parti lui fera sans doute le plus agréable, parce qu'alors rien ne l'empêchera de laisser sa couronne au cruel Albazar.

On juge différemment de l'opiniâtreté de Casire ; on croit qu'elle a favorisé l'amour de quelqu'étranger, & que pour cette raison elle ne veut pas nommer son complice ; car selon la loi du royaume, elle doit en ce cas subir une mort hon-

tense. Cette loi vous est sans doute inconnue ; j'aurai l'honneur de vous en raconter l'origine.

Autrefois ce royaume fut gouverné par un roi, si jaloux de l'honneur des femmes & des filles de sa cour, qu'il défendit à tous les hommes, sous peine de mort, d'avoir aucune intelligence particulière avec les-dames du palais. Mais quelques années après, un étranger qu'il aimoit beaucoup, & qui n'étoit point au fait du règlement, toucha si vivement le cœur d'une des plus belles personnes de la cour, qu'il mérita d'éprouver la rigueur de la loi ; ce roi sévère le fit périr pour ne pas déroger à son ordonnance. Mais quelque temps après, à la honte des femmes, il abolit cette loi, déclarant par un édit solennel qu'il vouloit que la dame fût punie de mort dans la suite, si celui qu'elle choisiroit étoit étranger, & que le châtement de l'homme dépendroit de la volonté du prince.

Cette loi a toujours été fidèlement observée. Quoi qu'il en soit, l'infortunée Calire se trouve dans un très grand danger, & certainement elle sera sacrifiée à la haine de son père ; cependant la réputation de cette princesse trouve encore des défenseurs ; & malgré toutes les apparences qui sont contr'elle, on assure que ce que l'on voit est simplement l'effet de quelque maladie que les médecins ne connoissent pas. On attend avec une

extrême curiosité que la vérité se découvre , & suivant le cours ordinaire de la nature , l'éclaircissement doit arriver sur la fin de ce mois.

Voilà la situation où j'ai laissé le royaume , & j'ignore si , pendant le peu de jours qu'a duré mon absence , il ne s'est rien passé de nouveau. Le triste état de mon frère est la seule chose qui m'occupe ; la mélancolie qui le dévore depuis quelque temps ne se peut exprimer , il fuit tout le monde ; & s'il arrive par hasard qu'il soit obligé de se trouver en compagnie , il ne parle point , & paroît toujours accablé de ses pensées , & l'on ne voit plus sortir de sa bouche ces discours charmans qui le rendoient agréable à tout le monde. Il passe ordinairement les jours entiers dans le cabinet le plus écarté de la maison , & s'il lui arrive de sortir de la ville , il erre dans la campagne , il pousse des soupirs , & les rochers sont les seuls confidens de ses peines. Je l'ai prié mille fois de me dire ce qui l'engageoit à mener une si triste vie , mais il ne m'a jamais rien répondu qui m'ait pu seulement faire deviner ce qui pourroit la remettre en son premier état ; cependant son visage devient tous les jours plus languissant ; il est si maigre & si pâle , que l'on croit qu'il va mourir. Ainsi n'espérant plus rien des remèdes ordinaires , je m'abandonne à la recherche de ceux qui sont surnaturels.

Sur la côte opposée à la nôtre , & fort près de l'endroit où nous nous sommes embarqués , on voit au pied d'une montagne une caverne affreuse où , depuis vingt ans , un sage , nommé Haly , fait une pénitence austère qui cause l'admiration de tout le monde. Il ne se nourrit que d'herbes & d'une eau claire , qui descendant du haut de la montagne , vient tomber près de son antre. Il élève sans cesse son esprit aux contemplations célestes , en sorte que son ame paroît entièrement détachée de la matière ; en un mot ce saint homme passe pour prophète , & tous ceux qui ont quelque douleur de corps , ou quelques peines d'esprit , ont recours à lui comme à un oracle , pour recevoir ou du soulagement , ou du moins un bon conseil , & jamais on ne le quitte sans savoir si le mal que l'on éprouve est susceptible de remède. Il est vrai que ses réponses portent un air d'obscurité qui embarrasse quelquefois les plus intelligens.

J'ai traversé la mer pour interroger ce pieux solitaire ; je me suis jeté à ses pieds , & je lui ai dit le sujet de mon voyage. D'abord il s'est plongé dans une profonde méditation , ensuite ses yeux & son front m'ont paru brillans , d'un éclat que je ne pouvois soutenir ; enfin il m'a dit ces paroles : *vas promptement à ton navire , fais lever les voiles , & retournes à ta maison.*

Alors il est rentré dans sa caverne , il en a fermé

la porte , & m'a laissé plus embarrassé que je ne l'étois auparavant ; car enfin ce discours pourroit autant me faire craindre que le mal de mon frère ne fût sans remède , que me faire espérer de lui voir retrouver sa santé , par quelqu'heureux évènement. Mais sachant que l'on doit obéir aux ordres de celui que l'on croit prophète , je me suis remis aussi-tôt en chemin , & ne me suis arrêté qu'au vaisseau où je vous ai trouvé. Cependant je trouve un si grand rapport entre votre mélancolie & celle de mon frère , que j'ose me flatter qu'il recevra du moins une espèce de consolation par votre moyen , telle que soit la source de son mal.

Il ne tiendra pas à moi , répondit Caloandre ; mais comment un homme peut-il donner ce qu'il n'a pas ? N'importe , qui fait l'avenir ? l'affliction peut quelquefois consoler plutôt que le contentement. Mais dites-moi , je vous conjure , poursuivit-il , le mal de votre frère ne seroit-il point causé par l'amour ? Je l'ai soupçonné quelque temps , répondit Acomat , mais j'ai abandonné cette idée avec raison ; mon frère n'a jamais été sensible qu'aux armes & à la vertu. Si contre toute apparence il avoit aimé & n'avoit éprouvé que des rigueurs , comment se pourroit-il que l'ayant toujours observé avec tant de soin , je n'eusse rien découvert de sa passion , dont je crois d'ailleurs qu'il ne m'auroit pas fait mystère ? J'en ai parlé

à ses plus fidèles amis ; ils sont affligés de son mal , mais aucun n'en peut deviner la cause ; quand on le met sur ce chapitre , il témoigne qu'il aime mieux renfermer son chagrin que de se soulager en le communiquant.

Acomat découvrit alors , à travers quelques arbres , les murs de Pontique ; ils pouvoient en être éloignés encore de deux milles. Trouvez bon , dit-il à Caloandre , que je prenne les devans pour avertir mon frère , & le disposer à recevoir quelque consolation ; car il sera plus sensible au plaisir de voir un chevalier fait comme vous , qu'à toutes les autres merveilles qu'on pourroit lui montrer. Voici la ville , ajouta-t-il , suivez-moi doucement par ce sentier , & je serai revenu avant que vous soyez arrivé à la porte. Faites ce qu'il vous plaira ; lui répondit Caloandre.

Pour lors Acomat donna des éperons à son cheval , & se déroba bientôt aux yeux de son nouvel ami. D'abord que Caloandre se trouva seul , ses pensées ordinaires le vinrent accabler , & le mirent si prodigieusement hors de lui-même , que son cheval , sans qu'il s'en apperçût , quitta le chemin , & le conduisit dans les campagnes voisines. Cet animal se voyant libre voulut paître dans un petit pré environné d'arbres fort élevés ; mais en baissant la tête pour approcher l'herbe , il s'en fallut peu qu'il ne renversât le triste che-

valier ; que ce mouvement fit revenir à lui : il eut quelque peine à se retenir , mais il se raffermir sur sa selle , & s'aperçut qu'il avoit quitté sa route. Pendant qu'il regardoit autour de lui pour reconnoître le sentier dont il s'étoit égaré , il aperçut à quelques pas un chevalier très-bien vêtu. Il étoit assis sur l'herbe , & son dos étoit appuyé contre le pied d'un arbre ; sa tête étoit panchée & ses yeux fermés. Caloandre se persuada d'abord qu'il étoit plongé dans un profond sommeil ; mais s'en étant approché , il remarqua qu'il pouffoit des soupirs très-souvent interrompus. Il considéra sa taille & son visage avec plus d'attention ; il y remarqua tant de beauté & de majesté , que ce noble affligé l'intéressa d'abord ; & il ouvroit déjà la bouche pour lui faire des questions sur ses malheurs , lorsqu'il l'entendit s'écrier sans ouvrir les yeux : fort cruel ! Et après un moment de silence , il reprit ainsi : ah ! chère Casire , vous avez voulu passer tant de jours en prison , & vous livrer vous-même à toute la fureur d'un père barbare pour ne point m'exposer à une loi rigoureuse ! Vous vous préparez à résister aux tourmens que l'on vous destine aussi-tôt que vous serez accouchée ! Vous vous chargez de mes fautes , & vous prétendez accuser un étranger qui n'est plus ici d'avoir reçu vos faveurs ! Vous le choisissez absent pour qu'il ne puisse nier ce que vous

aurez avancé ; & par ce moyen vous vous condamnez à la mort pour me sauver la vie ; il eût été bien mieux d'avouer la vérité , & de laisser périr un coupable qui n'est venu en ce monde que pour éprouver des malheurs. Mes infortunes (sans votre amour qui m'est si cher) n'auroient-elles pas suffi pour me rendre la mort agréable ? Vous êtes née pour le trône , vous êtes l'exemple de toutes les vertus ; voulez-vous faire un mensonge , & donner sujet à votre père de vous sacrifier avec quelqu'apparence de justice ? Mon amour seroit bien foible si je le souffrois ! Non , vous ne mourrez point.

A ces mots il se leva pénétré de tendresse & de douleur , & sans doute il se levoit pour aller déclarer tout le mystère au tyran ; mais la vue de Caloandre le surprit & l'arrêta. Seigneur , dit alors le prince Grec , ou je me trompe fort , ou vous êtes Fortunien , le frère d'Acomat. Oui , je le suis , répondit-il ; mais que vous importe ? Pourquoi , sans m'avoir jamais vu , êtes-vous curieux de ce qui me regarde ? Pourquoi venir m'écouter , vous qui êtes étranger , autant que j'en puis juger par votre habit & par votre langage.

Ces paroles furent accompagnées d'une rougeur qui ranima le visage de Fortunien ; car la colère s'emparoit déjà de son cœur. Cependant Caloandre , charmé d'avoir découvert le mal de ce

prince, s'aperçut aisément qu'il étoit fâché d'avoir été ainsi surpris. Alors levant la visière de son casque, il lui répliqua : ne trouvez point mauvais, si me trouvant instruit de votre tristesse par votre frère Acomat, & si le hasard m'ayant conduit ici j'en ai appris la cause de vous-même. Il est vrai que je suis étranger, mais j'ai peut-être plus d'envie de vous servir qu'aucun de vos compatriotes. Je me suis déjà offert à vous, & si je ne puis vous être utile, je saurai du moins vous plaindre & partager vos peines.

Fortunien ne put voir Caloandre sans l'admirer ; sa colère fit bientôt place à des sentimens plus doux ; il lui sembla que cet étranger ne lui étoit point inconnu : mais appercevant quelques poils de barbe qui commençoient à paroître sur son menton, son étonnement s'accrut au point qu'il le considéroit sans rien dire & sans faire aucun mouvement. Caloandre, de son côté, étoit surpris de l'état où il le voyoit. Quand ils eurent gardé tous deux assez long-temps le silence, Fortunien prit ainsi la parole : puisque le ciel a conduit ici le chevalier le plus accompli que j'aie jamais vu, pour l'intéresser à mon sort, pour compatir à mes maux, & pour entendre ce que j'ai toujours renfermé dans mon cœur ; je vous prie, seigneur, de m'être fidèle, & de ne point abuser de mon secret. Votre extérieur me fait espérer cette grace

de vous. Au reste, ne croyez pas que je vous fasse cette prière pour éviter la mort que votre indiscretion me pourroit causer, je la desire avec autant d'ardeur que je ressens d'amour; mais je ne vous demande cette grace uniquement que pour la princesse: je ne voudrois pas qu'elle pût me soupçonner d'avoir confié à quelqu'un les faveurs qu'elle n'a jamais accordées qu'à moi seul, & que je dois toujours cacher. Je suis cependant déterminé à les découvrir moi-même avant que de mourir pour l'empêcher de me sacrifier sa vie. Mais, seigneur, ajouta-t-il, où donc avez-vous vu mon frère? Depuis quelques jours il est sorti de ce royaume.

Caloandre lui raconta de quelle façon il l'avoit trouvé, & comment il s'en étoit séparé. Fortunien lui répondit: hâtons-nous donc de prendre le chemin de la ville, dans la crainte qu'il ne s'égaré lui-même en nous cherchant. En achevant ces mots, il sauta sur son cheval, qu'il avoit attaché à un arbre auprès de lui, & Caloandre le suivit. Après avoir traversé quelque temps la campagne, ils retrouvèrent le grand chemin qu'ils cherchoient; & comme ils étoient prêts d'entrer dans la ville, ils rencontrèrent Acomat, qui n'ayant pas trouvé Fortunien, venoit chercher Caloandre pour le conduire à sa maison: mais les voyant ensemble, il courut embrasser son frère, qui lui apprit de quelle

quelle manière il avoit fait la rencontre du chevalier étranger. Il lui rendit compte en peu de mots de son voyage , de l'étrange & courte réponse du saint hermite , sans lui cacher le rapport de sa tristesse avec celle de Caloandre ; & se tournant vers lui en l'embrassant encore , il lui dit : je suis charmé , chevalier , que le rapport de vos maux vous ait si heureusement assemblés ; je regarde cet événement comme un bon augure , & je me confirme de plus en plus dans l'espérance que j'ai conçue qu'il nous arrivera quelque chose d'heureux par votre moyen , dit-il , en s'adressant au chevalier Grec. Je le veux espérer comme vous , lui répondit Caloandre ; car je suis assez heureux pour connoître le mal de ce frère que vous aimez avec tant d'ardeur ; mais , ajouta-t-il en abaissant sa voix , feignez de l'ignorer jusqu'à ce que nous en ayons parlé plus à loisir : voyez , poursuivit-il , comment il s'est déjà mis à l'écart sans pouvoir donner un moment de relache à sa douleur ; & le regardant alors l'un & l'autre , ils remarquèrent qu'il avoit les yeux attachés sur le visage de Caloandre.

Cependant ils rencontrèrent quelques chevaliers qui revenoient de la promenade , & qui rentroient comme eux dans la ville ; ils regardèrent Caloandre avec attention , & quand ils furent passés , Fortunien s'approcha de lui , & lui dit : ne nous

amusons plus ici , chevalier , baissez votre visière jusqu'à ce que nous soyons arrivés à ma maison , qui n'est pas éloignée de cette porte de la ville : vous en saurez la raison plus à loisir. Caloandre fut étonné de ce discours ; mais croyant qu'il n'étoit pas sans mystère , il lui obéit , & ils arrivèrent en peu de temps à la maison des deux frères , qui donnèrent un fort bel appartement au prince étranger. Il se défarma & parut avec un riche habillement , qui relevoit encore les graces que la nature lui avoit prodiguées. Fortunien brûloit d'impatience d'apprendre quelques particularités de la vie de son nouvel hôte , qui n'étoit pas moins curieux de son côté d'être instruit des amours de Fortunien , & de savoir pourquoi il l'avoit prié de baisser sa visière. Ils passèrent tous deux dans un cabinet écarté , & Caloandre commença ainsi :

Le seul desir de vous servir , généreux Fortunien , m'a fait accepter promptement l'offre obligante que votre frère m'a faite ce matin , de prendre un logement chez vous ; car il m'a touché par le récit de la tristesse où vous êtes plongé depuis quelques mois : tous vos amis & lui n'espèrent plus de trouver aucun remède à votre mal , dont ils ignorent la source. Le hasard m'en a seul instruit , & le ciel l'a voulu sans doute pour votre bien , ou du moins j'ose l'espérer. Donnez donc à vos douleurs le léger soulagement de vous en plaindre

avec moi. Faites-moi le détail exact de vos amours passés avec Casire & de l'état présent de vos affaires ; afin que nous puissions trouver quelques moyens pour sortir par adresse ou par force du labyrinthe où vous êtes si fort embarrassé , & sur-tout pour vous faire remonter sur un trône dont la fortune vous a privé. Ma qualité d'étranger vous assure que vous pouvez me confier vos intérêts ; & que je ne suis point attaché au tyran. Je suis chevalier , prince & votre ami. Caloandre n'en dit pas davantage , & Fortunien s'étant levé par respect , se remit ensuite à sa place , & lui répondit : j'ai toujours fait tant de cas du secret , seigneur , que je n'ai jamais rien entrepris que j'aie confié à personne , & j'ai toujours été persuadé que c'étoit le plus grand moyen pour réussir. Jugez donc quel est l'excès de mon infortune , puisque je regarde comme un grand bonheur de vous communiquer des maux que j'ai tenu si long-temps renfermés dans mon cœur.

Seigneur , continua Fortunien , vous allez savoir des choses qui vous étonneront : vous verrez un amour conduit avec tant de ménagement qu'il sembloit n'avoir rien à craindre , & vous verrez enfin cet amour trahi par le sort. Le sort envieux de mon bonheur , a produit contre moi un témoin irréprochable dans la grossesse de Casire. Cet enfant fait le malheur de sa mère avant que de naître ;

& sa naissance causera la mort des deux personnes qui lui auront donné le jour. Mais non, c'est à moi seul de mourir, la vérité aura plus de force auprès du roi pour me faire condamner, que n'en auront les mensonges de Casire. Elle est fille unique d'un père, qui tout méchant & tout impitoyable qu'il est, se vante d'aimer la justice; pardonnez l'emportement de ma douleur. Vous inspirez de la compassion, & vous ne devez point me demander d'excuse, lui répondit Caloandre, je vous accorde cette première de tout mon cœur; vous connoîtrez pleinement quand vous m'aurez instruit de votre aventure; vous connoîtrez mes sentimens, si mon bras & mon épée m'obéissent comme ils ont accoutumé de le faire. Mais je desire ardemment d'apprendre par quel miracle votre amour a pu se cacher si long-temps; car il me semble que les intrigues ont besoin de quelque confident, sur-tout quand tous les prétextes de se voir sont interdits, comme ils l'étoient sans doute entre vous & la princesse.

«Croyez seigneur, reprit Fortunien, que rien n'est impossible à deux personnes qui s'aiment véritablement, les confidens sont presque toujours dangereux; on est bien plus en sûreté quand on ne se fie qu'à soi-même, vous en serez convaincu par tout ce que je vais vous apprendre. Ma princesse étoit exposée aux yeux de tout un royaume,

gardée par mille argus , soumise à la sévérité d'un roi qui ne cherchoit que l'occasion de la perdre ; cependant j'ai suppléé moi seul à tout , sans même avoir voulu me servir de mon frère.

Mais avant de commencer mon récit , je vous prie de me dire avec sincérité si vous n'avez point il y a quelque temps , passé dans ce pays ? Je vous jure , interrompit Caloandre , que je ne suis jamais entré dans cette ville ni dans ce royaume. Cette question que vous m'avez déjà faite plusieurs fois me donne , je vous l'avoue , une grande curiosité. Si je vous en crois , répondit Fortunien , mon étonnement est plus grand que votre curiosité ne le peut être ; mais je la satisferai dans le cours de mon histoire , qui ne sera pas longue ; car mon frère vous a sans doute instruit de ma naissance , & de la façon dont Asprando possède paisiblement le royaume. Je ne vous parlerai donc que de mon amour & de la situation cruelle où m'a jetté depuis quelques jours la tendresse extrême que Casire a pour moi.

Vous saurez que cette princesse n'a jamais paru en public avant d'avoir quinze ans. La première fois que la cour vit briller ses charmes , ce fut à l'occasion d'un tournoi que l'on fait tous les six mois à Pontique , & qui attire ordinairement un grand nombre de chevaliers de tous les royaumes voisins , & même des plus éloignés ; car non-

seulement le vainqueur acquiert beaucoup de gloire, mais on lui donne une guirlande de pierreries d'une valeur inestimable. Cette fête ayant donné naissance à mon amour, & lui devant les heureux progrès de ma passion, il faut que je vous apprenne ce qui s'y passe ordinairement. Premièrement le vainqueur est conduit en triomphe jusqu'au palais au son des trompettes; on l'introduit ensuite dans la grande salle, où toutes les dames de la cour & les plus considérables de la ville sont assemblées : elles sont toutes assises, & forment un cercle assez grand pour laisser la liberté de la danse. Quand tout est préparé, le roi vient se placer sur son trône, & le chevalier vainqueur, après s'être présenté devant lui, & avoir reçu de la main du monarque la belle guirlande qu'il lui place sur la tête, prend la plus grande dame de la cour pour commencer le bal qui continue pendant quelques heures.

Il peut y avoir un peu plus de quinze mois que Casire parut la première fois à une de ces joutes, dont Albazar, le bâtard du roi, remporta le prix. Il renversa du premier coup tous ceux qui coururent contre lui; mais, j'ose le dire sans vanité, je n'aurois pas eu le même sort si mon cheval n'eût fait malheureusement un faux pas, & ne m'eût entraîné avec lui : il s'en fallut même très-peu que je n'eusse une jambe rompue en demeurant engagée par sa chute.

Quand les joutes furent terminées , le bruit se répandit que la princesse seroit la reine du bal. Il n'y eut personne qui ne fût curieux de voir une si grande beauté , & je ne fus pas des derniers à courir au palais , quoique le mal que j'avois à la jambe dût m'engager à chercher du repos. Cette incommodité, qui m'empêchoit de satisfaire mon impatience, sembloit m'annoncer les grandes infortunes où mon cruel destin m'entraînoit : mais que dis-je ! Appellerai-je un cruel destin celui qui me conduisoit auprès de Casire ! Puis-je regarder comme un jour malheureux le jour qui me montra la plus belle personne du monde ! Non , non , qu'elle vive , & que le ciel m'accable de disgraces , je n'en bénirai pas moins l'instant où j'eus le bonheur de voir Casire pour la première fois.

Elle étoit assise dans la grande salle : elle me parut si belle , que je ne différâi point de lui donner le prix sur la reine de la beauté. A l'étonnement succéda ma défaite ; mais je me sentis enlever le cœur avec tant de plaisir , que je serois mort heureux en ce moment. Elle dansa avec le chevalier vainqueur. Je m'étois placé de façon à pouvoir m'attirer quelques-uns de ses regards ; mon attente ne fut pas vaine : mais hélas ! que devins-je dans ce moment ! Casire s'aperçut de mon changement ; j'observai pendant tout le bal qu'elle jettoit souvent les yeux sur moi : elle lut

dans les miens l'état de mon cœur , elle y vit naître cet amour , qui durera tant que je respirerai. Cependant une des dames vint me prendre pour danser ; mais je ne m'en acquittai qu'en tremblant , je me sentoix exposé à la critique des beaux yeux auxquels je craignois tant de déplaire. En effet , quoique je fusse assez bien danser , les jambes me tremblèrent si fort , que si l'on n'en eût attribué la cause à la chute que j'avois faite on se seroit moqué de moi. Casire seule , pour mon bonheur , devina le véritable sujet de mon désordre : elle dit tout bas quelques paroles à l'oreille d'une vieille dame qui étoit auprès d'elle ; & comme elle me regarda aussitôt après , je jugeai (& je ne me trompai pas) qu'elle lui avoit demandé qui j'étois ; & je ne doutai point (voyez combien l'amour persuade aisément ce qu'il desire) qu'elle fût contente de ce qu'elle en apprit.

Cette fête dura pour le moins quatre heures : mais long-temps avant qu'elle finît , je regardai la princesse avec plus de précaution & plus de retenue. Il me sembloit que tout le monde s'apercevoit de mon amour. Mais nous étions nés pour nous entendre dès le premier coup-d'œil. Elle comprit d'où procédoit ma retenue , & m'en fut bon gré. Quand le bal fut fini , je revins chez moi bien différent de ce que j'en étois sorti.

Je réfléchis sur tout ce qui m'étoit arrivé dans

cette fête , & je connus bientôt que j'aimois , & que j'étois si fort attaché à cette belle princesse , que la mort n'auroit pas la force de m'en séparer. J'étois bien assuré qu'elle s'étoit apperçue de mes sentimens ; mais je m'osois me flatter qu'elle y répondit : je résolus de m'en éclaircir la première fois que je pourrois la revoir. Pour mon bonheur, elle alla le lendemain se promener hors de la ville : elle étoit accompagnée d'un grand nombre de courtisans & de chevaliers étrangers qui environnoient son chariot.

Je m'approchai du char de Casire monté sur le plus beau de mes chevaux , & vêtu tout aussi magnifiquement que la fortune me le permettoit. Elle m'apperçut d'abord , & baissa les yeux en rougissant : cette aimable rougeur me fit juger que je ne lui déplaisois pas. O combien la seule idée de la croire sensible redoubla mon ardeur ! Mon émotion fut si grande , qu'il s'en fallut peu que je ne tombasse de cheval. Je ne saurois vous exprimer quelle fut ma joie pendant un chemin si court ; car elle me regardoit avec douceur , & je pouvois l'admirer sans obstacle. Enfin on rentra dans la ville , & je me retirai chez moi persuadé que ma passion seroit heureuse.

Pendant six mois , je ne perdis aucune occasion de voir ma princesse , & je remarquai toujours en elle une parfaite correspondance ; enfin je trouvai

que j'agirois avec une trop grande simplicité si je me contentois plus long-temps de ces simples regards, qui ne faisoient qu'irriter mon amour. Je voyois les dangers, & les difficultés sans nombre qu'il y avoit à pousser plus loin cette aventure; je n'avois aucun rang à la cour, & la politique du roi me tenoit dans un état médiocre, pour ôter au peuple le souvenir de ma naissance. Le roi étoit jaloux de moi, me haïssoit mortellement, quoiqu'il n'en fît rien paroître : enfin toutes mes actions étoient observées avec soin. Malgré tant d'obstacles, je n'abandonnai point mon entreprise; l'amour eut pitié de l'état où j'étois, & je fus assez heureux pour entretenir Casire avec succès par un moyen que je n'avois pas prévu. Le jour destiné pour la solennité des joutes étant revenu, je n'oubliai pas que s'il y avoit un prix pour le vainqueur du tournois, il y en avoit encore un autre que ma tendresse pouvoit me procurer dans le bal. Je me sentis en cet instant si consolé & si rempli de courage & de force, que l'espérance d'un si grand prix m'eût fait attaquer Mars lui-même. Je me préparai donc à la victoire, & je la crus d'autant plus certaine, que le redoutable Albazar étoit exclus des joutes pour les rendre plus égales. Je fis faire secrètement des armes vertes émaillées de noir pour annoncer que malgré ma mauvaise fortune, l'espérance n'étoit pas bannie de mon cœur.

J'arrivai dans la lice, & les joutes étoient même commencées, lorsqu'on vit paroître un chevalier très-grand & très-bien fait qui manioit avec vigueur un cheval blanc comme la neige; ses armes étoient riches & d'un travail extraordinaire; la fameuse devise de la lune étoit peinte sur son écu.

A ces mots Caloandre rougit & se troubla; Fortunien, qui s'en aperçut, interrompit son histoire, se leva, & lui dit en l'embrassant : ah ! chevalier de la Lune, parlez je vous conjure, votre auguste visage vous dément; mais je suis surpris & je me plains de ce que vous n'avez pas plus de confiance en moi, & de ce que vous avez jusqu'à présent employé tant de soins pour vous déguiser pendant que je vous ouvre absolument mon cœur. Pourquoi, si ce n'eût pas été pour votre service, vous aurois-je fait abaisser votre visière en entrant dans cette ville ? Je suis incapable de tromper personne ?

Mais, ajouta-t-il, n'est-ce point la nouveauté de notre connoissance qui vous empêche de vous fier à ma discrétion ? Rassurez vous du moins par l'attachement que j'ai pour Casire, qui deviendrait coupable & digne de mort, dès l'instant que l'on vous soupçonnerait des fautes que l'amour m'a fait commettre. Et si la vérité & la vie de Casire m'obligent à faire connoître mon innocence, pour-

qu'oi vous cachez-vous de moi , qui la puis prouver mieux que personne ? Caloandre l'embrassa tendrement , & lui répondit : J'aurois grand tort de douter de votre générosité ; mais soyez certain que le chevalier de la Lune , que je connois fort bien , & moi , sommes deux chevaliers très-différens , je vous le jure , par tout ce qu'il y a de plus sacré : continuez , je vous prie , votre récit ; quand vous l'aurez fini , je vous détromperai , & vous serez encore plus étonné que vous ne pouvez l'être.

Seigneur , reprit Fortunien , j'ai conçu une si grande opinion de vous , que je ne balance pas un moment à vous croire , quoique mes sens y répugnent ; ainsi je vais continuer pour vous obéir. A la vue de ce chevalier , dont la devise est si connue , & dont la réputation est si grande , je craignis , je vous l'avoue , qu'il ne vînt m'attacher une victoire que je croyois certaine. J'entrai dans la lice si furieux contre lui , que ma force en étant augmentée , j'abartis en peu de temps tous les chevaliers qui jouèrent contre moi ; & m'étant écarté pour donner un peu d'haleine à mon cheval & pour en prendre moi-même , je vis entrer dans la carrière le chevalier de la Lune , qui en vingt courses renversa vingt des meilleurs chevaliers en leur portant de si grands coups , que plusieurs en demeurèrent étourdis , & se trouvèrent en fort mauvais état. Je frémissais cependant , & si je ne

l'avois vu se retirer à l'écart pour se reposer, je l'aurois attaqué sur-le-champ.

J'attendis donc avec une impatience extrême ; mais soit qu'il n'eût pas grand besoin de repos, ou qu'il eût le même desir que moi, il me tira bientôt d'inquiétude en me proposant de joûter. Il étoit déjà tard, & les voix n'étoient partagées qu'entre nous deux. Les autres chevaliers ayant cessé le combat, devinrent nos spectateurs. On nous croyoit étrangers l'un & l'autre ; car j'étois entré sans me faire connoître, comme je vous l'ai déjà dit ; ainsi l'on ne pouvoit avoir aucun préjugé sur notre combat.

Nous fondîmes avec impétuosité l'un sur l'autre au premier signal des trompettes : je ne fus pas renversé ; mais je reçus sur mon bouclier le plus furieux coup que j'aie jamais senti, & il fut tel, qu'à parler sincèrement, je connus que mon adversaire étoit plus fort que moi. Pour moi je l'atteignis heureusement sur le bord de son écu, & la pointe de ma lance glissant en haut, frappa son casque avec tant de force, que la courroie se rompit, & sa tête demeura découverte : ses beaux cheveux blonds se répandirent dans l'air, & l'on crut que c'étoit une fille, d'autant qu'il n'avoit pas la moindre apparence de barbe : mais tout le monde convint que la nature n'avoit jamais rien fait de plus beau. Nous fûmes éblouis d'un éclat que

nous ne pouvions prévoir, & nous en perdîmes tous la parole; mais à la fin il se fit un grand murmure parmi tous les assistans.

Les juges du camp se levèrent alors, & déclarèrent, suivant l'usage, que la belle amazone avoit perdu, puisque son casque étoit tombé; qu'il lui étoit défendu de rompre de nouvelles lances, & que le prix de la joute m'appartenoit; ce qui redoubla l'envie que l'on avoit de me connoître. Je fus conduit au palais au son des trompettes, & au milieu des applaudissemens pendant que les dames s'assembloient pour le bal.

Le roi parut bientôt après, & fit beaucoup d'honnêteté à celle que l'on croyoit une femme; & quoiqu'elle ne voulût point dire son nom & sa partie, il la fit asséoir auprès de Casire. Les juges du camp me conduisirent devant Asprando, & délacèrent mon casque, suivant l'usage, afin que le roi pût mettre la guirlande sur ma tête. Je connus aisément qu'il me voyoit avec peine, & qu'il étoit fâché de la gloire que je venois d'acquérir; mais le traître, loin d'en rien témoigner, me dit en souriant: Fortunien, je suis bien aise que vous soyez vainqueur; vous ne démentez point l'idée que j'ai toujours eue de vous.

Pour lors il plaça cette guirlande sur mon front; je me baissai pour lui témoigner mon respect, & je pris ce temps pour lancer un regard sur le visage de

Casire; elle me parut s'intéresser à ma gloire. Quand la cérémonie fut achevée, j'allai quitter mes armes; & me présentant devant la princesse, je la saluai profondément, & je lui proposai de danser; elle me rendit le salut avec autant de graces que de majesté, & s'appuyant sur la main droite que je lui offrois, elle descendit de son trône. Je la conduisis lentement autour de l'assemblée, mais j'étois si troublé de mon bonheur, que je ne pouvois prendre aucun parti.

Cependant je me souvins qu'après le tour de la salle il faudroit quitter la main de Casire pour danser; cette idée me rendit plus hardi, & je la ferrai comme pour lui demander si elle consentoit que je fusse à elle, je compris qu'elle m'avoit entendu; car elle me répondit de la même façon. Je pris ensuite la résolution de lui dire: jugez, belle Casire, par le tremblement de ma main, quelle est la violence de mon amour! ma qualité & l'état de ma fortune vous doivent assurer de ma discrétion; obligé de renfermer mes sentimens dans mon cœur, je suis au moment de mourir, si vos bontés ne me donnent quelques secours.

J'attendis, en tremblant, l'arrêt de ma vie ou de ma mort; mais voyez si j'en pouvois attendre un plus favorable, & si jamais aucun oracle a plus dit, en moins de paroles. Je fais, me dit-elle, que ce royaume vous appartient; malgré les droits que

je puis y avoir , j'y régnerai avec vous , & point avec d'autres. Elle me serra la main une seconde fois , & nous nous séparâmes sans que personne pût avoir le moindre soupçon de ce qui s'étoit passé ; car il est d'usage que le chevalier vainqueur & la dame qu'il mene se fassent quelques complimens , elle pour louer sa valeur , & lui pour vanter l'honneur qu'il reçoit de danser avec elle.

Un aussi grand bonheur me mit presque hors de moi-même , je dansai mieux que je n'avois jamais fait ; les faveurs que j'avois reçues sembloient m'élever de terre , & me prêter une agilité nouvelle. Quand notre danse fut achevée , Casire alla prendre son frère Albazar & remonta sur son trône après avoir dansé avec lui.

Pour moi sachant qu'Albazar devoit prendre sa sœur lorsque son tour seroit revenu , & qu'elle devoit ensuite me reprendre , je voulus prévoir ce que je lui dirois , & je ne m'occupai d'autre chose. J'imaginai qu'il ne seroit pas sage d'employer un temps si précieux à lui parler de la grandeur de mon amour ; je formai donc des projets plus solides. Je me souvins qu'une des fenêtres de la chambre où couchoit la princesse donnoit sur le lac qui baigne d'un côté le palais du roi , & je compris qu'il m'étoit aisé d'établir par cette voie un commerce de lettres avec Casire.

Albazar la vint prendre en effet , elle me reprit
ensuite ;

ensuite , & sachant qu'à cette seconde fois je ne pouvois pas lui donner la main pour faire le tour de la salle , mais que je devois simplement la conduire au milieu de l'assemblée ; je ménageai les instans.

Ainsi d'abord que je lui eus donné la main , je lui dis : cette nuit à quatre heures précises , laissez pendre dans le lac un fil de la fenêtre de votre chambre , & tirez à vous une lettre que j'y attacherai ; faites-le si vous m'aimez , & ne vous confiez à personne. Je n'eus que le temps de lui dire ces paroles ; & comme elle n'eut pas celui de me répondre , sa main me fit entendre son consentement. Je me retirai chez moi d'abord que la fête fut terminée , & je lui écrivis une longue lettre dans laquelle je lui représentai l'excès de mon amour , & celui de la joie que ses bontés me causoient. Je m'étendis ensuite davantage sur la nécessité du secret , en lui représentant la haine que le roi son père avoit pour moi , & l'assurant que , par le moyen des lettres , nous pouvions nous communiquer nos pensées sans rien craindre , & nous conduire , suivant les circonstances , à la fin que nous desirions. Je la conjurois cependant de ne se confier à personne , & de ne rien faire sans me le communiquer. Je finis en l'assurant que la nuit suivante , à la même heure , je viendrois chercher sa réponse.

Aussi-tôt que ma lettre fut écrite , j'allai sur le

fac à l'heure que j'avois marquée: il est si profond auprès des murs du palais, que pour en approcher il faut venir de très-loin à la nage. La nuit étoit obscure; & je compris, par un petit bruit que j'entendis, que Cásire étoit au rendez-vous. Je laissai tomber un grand manteau que j'avois sur les épaules, & demeurant avec une légère veste noire d'un taffetas très-fin, je mis ma lettre dans ma bouche, & me jettant à la nage, je trouvai la petite corde; j'y attachai ma lettre, je fis un signe, je la vis tirer en haut, & je m'en retournai chez moi transporté de joie. La nuit suivante, je vins de la même façon chercher la réponse: voici comment elle étoit conçue.

Ma lettre sera courte; car la prudence m'empêche de m'exposer long-temps en écrivant: votre mérite m'a attachée à vous, & je suis trop heureuse de vous savoir à moi. Le ciel juste & pitoyable peut vous rétablir sur le trône sans m'en priver; je n'en veux point sans vous; & Pontique ne verra jamais régner Cásire sans Fortunien. Je sais combien il nous est important de cacher nos amours; conduisez-moi, & je ne m'écarterai jamais de vos conseils. Ne croyez pas que je me fie à personne; tous ceux qui m'environnent me sont suspects: quand vous aurez envie de me donner quelque autre lettre

« pendant la nuit , portez la veille des plumes
» blanches sur votre chapeau , je laisserai pour
» lors tomber le fil. Ah ! qu'il me seroit favorable ,
» s'il pouvoit me tirer d'un labyrinthe où j'ai
» peur d'être entraînée par la tendresse ! Adieu
» mon cher prince ».

Voilà précisément les termes de cette lettre ; je ne puis les avoir oubliés , puisque je la lus & la baisai tant de fois pendant la nuit , qu'il s'en fallut peu que je n'en effaçasse entièrement les caractères. Satisfait d'un commencement si heureux , je cherchai les moyens de conduire mon aventure à sa perfection. J'appris par plusieurs autres lettres que les demoiselles qui servoient Casire couchoient dans les chambres voisines de celle où elle passoit la nuit toute seule ; j'examinai soigneusement son appartement par les dehors , & quoique la fenêtre du côté du lac fût presque sous le toit du palais , je crus que l'amour devoit me prêter ses aîles pour y voler , & je ne désespérai pas d'arriver dans un lieu où mon esprit s'étoit déjà si souvent porté. Je pris , pour y parvenir , une forte échelle de soie , & je choisîs le temps où les nuits sont les plus noires. J'arrivai dans le lac à mon ordinaire : Casire , sans savoir ce que je voulois faire , observa ce que je lui avois recommandé dans la lettre que je lui avois donnée la veille ; elle tira ce cordon ,

R ij

& l'attacha à un gros morceau de fer qu'un heureux hasard avoit placé en dehors de sa fenêtre , & le laissa retomber de façon que je pus prendre l'autre bout. Alors avec un courage que l'amour seul peut donner , je montai tenant le cordon avec les pieds , m'élevant avec les mains , & profitant quelquefois des morceaux de fer qui se trouvoient en différens endroits du mur , & sur lesquels je mettois les pieds pour me reposer : enfin en très-peu de temps j'arrivai heureusement à la fenêtre tant désirée. Casire se recula dans la chambre en me voyant , & prononça quelques mots que je ne pus distinguer : je n'entendis seulement qu'un triste soupir dont je fus si frappé , que je fus sur le point de me laisser tomber dans le lac , tant il me causa d'agitation.

J'étois immobile , je ne savois que résoudre ; enfin je songeai que je pouvois exposer l'honneur de Casire si je perdois le courage. Cette crainte me donna tant de hardiesse , que faisant un nouvel effort , je fus en un moment sur la fenêtre , & presque aussitôt dans la chambre.

Voici votre fidèle esclave belle Casire , lui dis-je assez bas ; mais comment le recevez-vous ? Elle laissa tomber sa main sur le bras de sa chaise , & ne me répondit rien ; ainsi de plus en plus affligé , je poursuivis ainsi : quoi ! Casire , je vous ai déplu en venant vous voir ! Votre honneur ne me permet

pas de me précipiter dans le lac pour me punir de la faute que votre silence me reproche ; mais il est d'autres moyens pour satisfaire votre cruauté. Si mon honneur vous intéressoit , répondit - elle d'un voix foible & tremblante , vous n'auriez pas eu la hardiesse de monter ici , & vous pourriez ; au lieu de vous précipiter , retourner de la même façon que vous êtes venu.

Quoique ces paroles fussent sévères , elles ne m'ôtèrent pas l'espoir du pardon. C'est donc là , répliquai - je , en me jettant aux genoux de cette belle irritée ; c'est donc là tout l'amour dont vous flattez le malheureux Fortunien ? Vous m'assuriez que vous étiez à moi , hé pourquoi me trahir ? Vos faveurs m'ont donné des aîles ; j'ai traversé les ondes , je me suis élevé dans l'air , j'ai surmonté les plus hautes murailles , & je me serois fait un chemin à travers les flammes pour être auprès de vous ; vos rigueurs font évanouir mes forces au point qu'il ne m'est plus possible de descendre , & c'est nous perdre tous deux ; car enfin que ferons-nous demain quand le jour paroîtra ? Votre honte & ma perte ne sont-elles pas inévitables ? Il est vrai que je veux & que je puis me précipiter dans le lac avant que le soleil paroisse ; mais mon corps que l'on trouvera ne sera-t-il pas un témoin convaincant de ma témérité ? Que deviendrez-vous alors ? Votre réputation finira avec

ma vie. Pourquoi donc nous exposer à de si grandes malheurs , quand nous pouvons jouir sûrement du fruit de nos amours ? Que pouvez-vous craindre ? Toute la nature ignore notre liaison. Je prends le ciel à témoin de la foi que je vous donne d'être votre mari ; nos plaisirs seront justifiés devant lui , qui saura nos intentions , & ils seront cachés à nos ennemis aussi bien qu'à tout le reste du monde. Rendez-moi la force en me rendant votre cœur , & consolez-moi afin que je puisse retourner avec autant de secret que je suis venu.

Alors je pris une de ses belles mains , que je baisai tendrement , & je l'arrosai de mes larmes. Casire touchée de la douleur excessive qu'elle remarquoit en moi , & rendue plus hardie par mes discours , me répondit enfin : ah , mon cher prince ! ce n'est ni le peu d'amour que j'ai pour vous , ni ma cruauté qui me réduisent en l'état où vous me voyez ; j'ai d'abord été saisie d'horreur à l'aspect du péril que je vous ai vu courir en montant ici ; ensuite la crainte que j'ai eue de perdre ma réputation m'a causé un si grand désordre , que je n'ai pas eu assez de force pour me soutenir. L'idée du danger que vous avez couru commence à se dissiper , puisque je vous vois en bonne santé : mais la crainte que j'ai de vous voir en ce lieu subsister encore ; car , hélas ! que deviendrions-nous si quelqu'une de mes demoiselles , qui sont si près de

moi, venoit à s'éveiller ! Ne serions-nous pas perdus l'un & l'autre , si elle s'appercevoit que je ne suis pas feule ?

Telles étoient les frayeurs de Casire. L'amour fut me rendre éloquent pour les dissiper. Que vous dirai-je enfin ? Je l'engageai à me recevoir dès-lors pour son époux. Nous nous unîmes d'abord par les sermens les plus inviolables ; ensuite voyant que notre conversation étoit dangereuse, parce qu'on pouvoit nous écouter, nous nous livrâmes à des plaisirs muets qui n'exprimoient pas moins notre tendresse.

Quelque grande que fût la violence de mes transports, je n'attendis pas la pointe du jour pour m'arracher d'auprès de Casire ; je voulois me la conserver, & je l'aimois trop pour ne point ménager sa réputation : nous convînmes du temps où nous nous reverrions de la même manière, & je revins heureusement chez moi.

Pendant quatre mois entiers j'ai vu tranquillement la princesse ; mais enfin la fortune m'a fait connoître qu'elle ne m'avoit élevé si haut que pour me faire sentir la profondeur du précipice où je devois tomber tôt ou tard. Une nuit que je m'étois rendu auprès de Casire, je la trouvai plongée dans une extrême douleur. Hélas ! me dit-elle, nos plaisirs sont passés ; bientôt vous ne pourrez plus me voir, & bientôt je ne vivrai plus. Je crus.

qu'elle ne me tenoit ce propos qu'à cause du froid qui commençoit à se faire sentir , & qui me faisoit arriver quelquefois pénétré du plus grand froid. Ne craignez rien , ma chère princesse , lui répondis-je , plus cette saison sera rigoureuse , & plus elle me sera favorable; la glace me donnera plus de facilité.

Casire m'interrompit , sans modérer le cours de ses larmes. Non , non , ajouta-t-elle , nos malheurs ne viennent point de la saison , & l'état où je suis (en me montrant qu'elle étoit grosse) va divulguer notre secret. Quelle preuve mon père ne me donnera-t-il pas de sa sévérité ! Mais la mort n'est point ce qui m'épouvante ; quel nom vais-je laisser dans l'univers ! On ne saura ma faiblesse que pour la condamner. Et vous , cher Fortunien , qu'allez-vous devenir , lorsqu'on verra que vous avez violé les loix du royaume en flétrissant ma gloire ? Elle acheva ces mots en me protestant qu'elle périroit mille fois plutôt que de m'accuser.

Jugez , seigneur , de l'état où me réduisit ce discours : je fis cependant un effort sur moi-même pour cacher au moins une partie du trouble que je ressentais en effet. Nous cherchâmes ensemble les moyens de cacher son état , & nous n'en trouvâmes aucun qui pût soulager notre peine : ainsi nous nous séparâmes sans rien conclure. Je revins

chez moi plus embarrassé qu'on ne peut l'imaginer , après l'avoir conjurée de ne se point affliger , & lui avoir promis d'imaginer quelque remède à son malheur. Pour achever de me désespérer , il me fut absolument impossible pendant trois mois d'aller trouver Casire : l'eau étoit excessivement froide , sans que le froid fût assez fort pour faire prendre le canal & le geler. Elle passoit les nuits à pleurer sa honte , & le danger auquel j'étois exposé.

Un jour ses demoiselles étant entrées dans sa chambre , comme elles faisoient ordinairement pour l'habiller , elles la trouvèrent sans aucun sentiment , & presque hors de son lit : elles furent très-étonnées , & pendant qu'elles cherchoient avec empressement les moyens de la secourir , il y en eut une qui s'aperçut de sa grossesse , & qui la fit remarquer à ses autres compagnes. Un médecin que l'on envoya chercher en demeura pleinement convaincu , & ne manqua pas d'en informer le roi , qui se mit dans une si grande colère , qu'il fut aisé de prévoir les maux qu'il destinoit au téméraire amant de sa fille , s'il pouvoit le découvrir.

Toutes les demoiselles de la princesse furent examinées avec beaucoup de rigueur : on ne put en tirer aucun éclaircissement ; on interrogea Casire elle-même , & quoique l'état où elle étoit

lui donnât le démenti , elle ne convint jamais d'avoir eu la moindre liaison avec aucun homme. Le roi la menaça ; ses menaces furent inutiles , & sa colère augmentant de plus en plus , il lui donna sa chambre pour prison , & jura de lui faire avouer la vérité à force de tourmens quand elle seroit accouchée.

J'admire la tendresse & la fidélité de Casire ; & j'ai résolu de ne lui point céder en générosité. Voilà , seigneur , quelle est ma disgrâce. J'ai ruiné la réputation de l'objet que j'aime ; cette princesse périra honteusement si je ne meurs pas : mais j'aurai soin de me présenter au supplice , & de me déclarer coupable. Ce qui met , je vous l'avoue , le comble à mon désespoir , c'est que tout mon sang ne suffira peut-être pas pour apaiser la fureur d'Asprando. Le barbare fera charmé d'avoir un prétexte pour immoler sa fille , & pour comble de maux , elle semble travailler de concert avec lui pour se perdre.

Depuis quelques jours le bruit s'est répandu que le chevalier de la Lune dont je vous ai parlé , & qu'on a pris ici pour une fille à cause de sa jeunesse & de sa beauté , n'est qu'un aventurier qui court le monde sous différens noms , & qui déguise son sexe pour tromper les princesses dans les cours où sa valeur extraordinaire le fait recevoir. On ajoute qu'il a passé quelque temps dans Tré-

bifonde pour l'illustre Léonide, & que s'étant laissé enlever par le Turcoman, il a séduit l'innocente Spinalba, sœur de ce prince.

Ces nouvelles sont venues aux oreilles de Casire, & comme elle fait que le roi a fort bien reçu ce chevalier, & qu'il a vécu particulièrement avec elle dans le peu de séjour qu'il a fait ici, parce qu'on ne doutoit pas qu'il ne fût une fille; l'importunité de son père & celle de ses demoiselles lui ont fait imaginer de dire, que les rares qualités du chevalier de la Lune l'avoient engagée à s'abandonner à lui; elle n'a pris ce parti que pour me tirer du péril, & pour ne pas éprouver les tourmens dont elle étoit menacée: cependant cet aveu la condamne à la mort; mais elle ne la craint point pour me sauver la vie.

Fortunien fut interrompu dans cet endroit par l'arrivée d'Acomat, qui lui dit quelques mots à l'oreille avec un grand trouble & une extrême agitation. Le malheureux Fortunien perdit le peu de couleur qui le faisoit paroître encore vivant, & s'adressant à Caloandre: ah! seigneur, lui cria-t-il, pourquoi, malgré tout le monde, ne voulez-vous pas être le chevalier de la Lune? Je vous ai dit, mais trop tard, de vous cacher le visage en entrant dans la ville; ma maison est environnée de soldats, qui ont ordre de vous faire prisonnier: on vous accuse d'avoir abusé de la princesse. Si vous ne

voulez pas vous soumettre à la prison ; parlez , je suis prêt à perdre ici avec vous cette vie que j'avois réservée pour Casire ; mais je crois qu'il vaut mieux que nous nous conservions encore , vous pour faire voir votre innocence , moi pour la prouver par l'aveu de ma faute , & tous deux pour sauver mon épouse : nous sommes les seuls qui puissions la convaincre de fausseté.

Je ne me rendrois pas avec tant de facilité , lui répliqua Caloandre , & sur-tout dans un temps où la vie m'est à charge , & dans une circonstance qui me feroit regarder comme un bonheur l'occasion de la perdre en défendant mon innocence & mon honneur ; mais je veux me conserver pour Casire & pour vous : le ciel m'a conduit ici sans doute pour la convaincre de son tendre mensonge ; ne craignez rien , je vivrai , mon innocence sera prouvée , Casire ne périra point , & vous ferez roi de Pontique si je possède encore mes forces ordinaires.

Fortunien alloit répondre , lorsque l'on vit entrer un officier qui ne pouvant s'empêcher de respecter la noblesse qui brilloit sur le visage de Caloandre , lui dit avec politesse : je suis bien fâché , chevalier , d'être obligé d'exécuter contre vous les ordres du roi , qui vous fait son prisonnier : ayez la bonté de me donner votre épée & de me suivre.

Allons , lui répondit le prince Grec , je vous

suivrai, puisque le hasard fait que vous me trouviez sans la volonté de me défendre. Je pardonne au roi l'erreur dont il est frappé sur mon compte. Mon épée, continua-t-il, demeurera entre les mains de Fortunien ; & se tournant vers lui, il la lui donna en lui disant sans être entendu que de lui : gardez-la moi avec mon cheval & mes armes.

Pour lors il suivit l'officier, qui le conduisit au palais criminel. Plusieurs personnes le reconquirent ; on l'interrogea sur-le-champ, on lui demanda qui il étoit, & s'il n'avoit jamais été à Pontique. Il ne répondit rien à la première question, & nia la seconde.

On le mit dans un cachot au fond d'une tour, sans l'avoir examiné davantage. Le juge alla trouver le roi pour lui rendre compte de ce qui s'étoit passé. Cet usurpateur, pénétré de l'affront qu'il avoit reçu de la princesse, ordonna que dès le lendemain on coupât la tête au chevalier prisonnier dans la place publique : il aimoit le sang, & sa fureur étoit la seule loi qu'il respectât.

Fin du cinquième Livre.

*LIVRE SIXIEME.*

FORTUNIEN, pénétré de douleur en apprenant l'arrêt que ce roi barbare avoit prononcé contre le chevalier , résolut d'avouer son crime avant que l'on attentât à la vie de son ami. Dans ce dessein , il se présenta fièrement devant Asprando , & lui dit à haute voix pour être entendu de tout le monde : je ne suis pas capable , seigneur , de souffrir que le criminel soit impuni , & de voir périr deux personnes innocentes. Le chevalier que vous avez fait mettre en prison n'est point le chevalier de la Lune , que vous avez si bien reçu dans votre cour il y a quelques mois ; mais quand il le feroit , son innocence ne seroit pas moins certaine , puisqu'il n'a jamais eu aucune liaison avec la princesse votre fille. Elle est également innocente , ou du moins elle n'est point sujette à la loi qui condamne avec tant de rigueur les dames de cette cour pour avoir eu quelques faiblesses pour des étrangers. Sachez donc la vérité. Vous voyez en moi l'amant heureux que les faveurs de Casire ont élevé à la gloire d'être son époux , & celui qui a joui plusieurs mois de la félicité qu'une beauté comme elle peut procurer. C'est moi qui

J'ai réduite dans l'état où elle est aujourd'hui , & ce n'est que pour me sauver la vie qu'elle ne l'a pas voulu déclarer , & qu'elle accuse le chevalier de la Lune. J'ai eu tort , sans doute , de ne pas attendre que vous m'eussiez accordé sa main ; vous pouvez m'en punir au gré de votre rigueur ; mais souvenez-vous que Casire a choisi pour époux le seul homme avec lequel elle eût droit de régner dans Pontique. Souvenez-vous encore que Clarindo , mon père , n'a cédé ce royaume au vôtre que par force , & qu'en me donnant votre fille vous avez un moyen assuré pour me le rendre sans vous en priver.

Ce discours surprit & attendrit tous ceux qui l'entendirent , Asprando fut le seul à qui il inspira de la colère. Il ne pouvoit se persuader qu'il eût été possible à Fortunien de voir Casire en particulier sans qu'il en eût été instruit , ni que le chevalier qu'il tenoit dans ses prisons ne fût pas celui de la Lune. Enfin , après avoir assuré Fortunien qu'il le châtieroit sévèrement , soit qu'il fût coupable ; soit qu'il feignît de l'être ; il ordonna qu'on le menât en prison , trop charmé d'avoir un prétexte si légitime pour faire périr ce malheureux prince , sans que son procédé eût aucune apparence de cruauté ou de tyrannie.

Ces nouvelles furent aussi-tôt répandues dans toute la ville. On regarda le chevalier de la Lune

& Fortunien comme deux insensés ; l'un parce qu'il s'accusoit d'un crime qu'il n'avoit pas commis, & l'autre parce qu'il étoit venu de son propre mouvement se jeter entre les bras de la mort ; car tout le monde le croyoit coupable. Le jeune Acomat étoit lui seul plus frappé que tous les autres de la façon dont ils s'étoient conduits l'un & l'autre : il aimoit son frère, il estimoit le chevalier ; ainsi leurs malheurs, qui lui paroissoient inévitables, lui firent verser un torrent de larmes pendant toute la nuit. Il fit ensuite des réflexions sérieuses sur sa propre situation, & jugeant sans peine qu'étant le dernier de la maison royale, on voudroit aussi le faire périr, & qu'on ne seroit pas long-temps sans l'arrêter comme complice de la faute de son frère, ou du moins comme témoin de ce qui s'étoit passé, il trouva qu'il valoit mieux éviter la colère du tyran, & attendre dans quelque autre pays les nouvelles des tristes événemens qui étoient sur le point d'éclorre. Il se leva donc au point du jour, il prit à la hâte quelques pierrieres, & fit seller un de ses chevaux sur lequel il attacha les armes de Caloandre ; qu'il regardoit comme un trésor inestimable, dans le dessein qu'il avoit de se faire armer chevalier. Il monta le brave Furio, & sortit de la ville prenant le chemin de la mer pour être plutôt sorti d'un royaume si funeste à sa maison.

Il étoit à peine éloigné d'un mille de Pontique, qu'il rencontra un chevalier tout armé monté sur un cheval admirablement beau, & ce chevalier lui parut ressembler à son nouvel ami le chevalier mélancolique : ses armes étoient si belles & si riches, qu'elles surpassoient toute description. Acomat arrêta son cheval, & marcha doucement pour examiner cet étranger.

Celui-ci considéra quelque temps avec plaisir la bonne mine d'Acomat ; mais dès qu'il apperçut les armes extraordinaires dont le jeune prince avoit chargé son autre cheval, il s'arrêta, & lui dit : je vous conjure de m'apprendre à qui sont ces armes, & commentelles se trouvent en votre puissance. Elles sont, lui répondit Acomat, ou pour parler plus juste, elles étoient au plus beau, au plus agréable & au plus accompli chevalier que j'aie jamais vu : je ne puis vous dire son nom ; mais il y a cinq jours que nous nous sommes trouvés ensemble dans un vaisseau qui faisoit voile en ce royaume ; & tout de suite, sans prononcer le nom de Caloandre qu'il ignoroit, il raconta à cet inconnu le malheur qui venoit d'arriver à ce prince, le crime dont on l'accusoit, & le traitement qu'on se préparoit à lui faire. Son arrêt de mort, continua-t-il, doit être exécuté ce matin, & cette tête qui sembloit être faite pour porter la couronne de l'univers, sera honteusement coupée par la main d'un bour-

reau. Pour moi , voulant éviter un spectacle si touchant.... L'étranger l'interrompit , en proferant quelques paroles qu'Acomat n'entendit point ; il piqua son cheval , & le poussa à toute bride du côté de Pontique.

Acomat surpris du départ précipité de ce chevalier , & s'imaginant qu'il alloit peut-être secourir son ami , ordonna à un domestique qu'il avoit avec lui de suivre promptement cet inconnu , d'observer avec attention tout ce qu'il feroit dans la ville , & de revenir le plutôt qu'il pourroit lui en rendre compte dans une vallée prochaine qu'il lui montra , & dans laquelle il alloit l'attendre.

On avoit lu dès la veille à Caloandre son arrêt de mort ; mais il passa la nuit toujours enseveli dans ses pensées amoureuses , & regardant la mort comme un bonheur , il ne songeoit seulement pas à faire connoître son innocence. Cependant il fit quelques réflexions sur le danger que couroient Casire & Fortunien : cette idée lui fit prendre la résolution de vivre , & de faire connoître au roi l'erreur où l'avoit jetté la grande ressemblance qui étoit entre Léonide & lui : il se détermina même à se faire connoître pour prince de Constantinople si la chose étoit nécessaire. A la petite pointe du jour il vit entrer dans sa prison un officier de justice , qui venoit le chercher pour le conduire à l'échafaud. Cette vue inspira de l'horreur à ce

généreux prince , & se représentant la mort hon-
teuse qu'on lui préparoit , il éclata contre le roi
qui l'avoit condamné sans entendre ses raisons.
Il regarda ce juge avec des yeux enflammés de
colère , & lui dit : est-ce ainsi que l'on prononce
les arrêts de mort en ce pays ? Est-ce ainsi que l'on
examine les crimes ? Est-ce ainsi qu'on les con-
damne ? Mais en tout cas ce n'est pas ainsi que
l'on traite mes pareils ; & quand un homme de
mon rang seroit criminel , il vaudroit mieux l'ab-
soudre que de le condamner : conduisez-moi
devant votre roi , je veux lui découvrir mon in-
nocence , & lui dire qui je suis ; il rougira d'avoir
voulu me livrer à une mort infâme , & il sera fâché
de n'être pas assez heureux pour me voir l'amant
& le mari de sa fille.

Ce discours si fier , & qui convenoit si bien
à l'air majestueux de Caloandre , toucha le cœur
de celui qui l'étoit venu chercher , & l'engagea
à conduire le prince au palais. Tout le peuple
accouroit pour le voir ; les uns plaignoient son
malheur , les autres l'accusoient d'imprudence &
de témérité : il s'en trouvoit enfin qui le regar-
doient comme un traître.

Lorsqu'il fut au bas de l'escalier , il apperçut
ce chevalier si magnifiquement armé qu'Acomat
venoit de rencontrer dans la campagne. Caloandre ,
en le voyant , changea plusieurs fois de couleur ;

L'étranger jugea par son trouble qu'il l'avoit reconnu, & s'approchant du prisonnier, il lui dit en langue arménienne pour n'être pas entendu de ceux qui les environnoient : ne vous troublez point, chevalier ; un perfide tel que vous ne doit ni rougir, ni témoigner des remords. Ce discours augmenta la rougeur de Caloandre, intimida son cœur, & lui ôta l'usage de la parole. Il monta l'escalier en tremblant, & sans proférer un seul mot. L'officier de justice le présenta au roi, qui étoit sur son trône.

D'abord qu'Asprando aperçut Caloandre, il s'écria d'un ton furieux : quoi ! tu as la témérité de paroître devant moi ? Crois-tu pouvoir m'abuser par quelque mensonge, & m'engager à te pardonner ? Prends garde d'augmenter ton crime par de nouvelles faussetés, elles ne serviroient qu'à faire redoubler la cruauté de ton supplice. Caloandre, dans ce moment, avoit changé de résolution ; il ne vouloit plus déclarer ni son nom, ni son rang ; la vue du chevalier qui venoit d'arriver lui imposoit silence.

Celui-ci s'étant approché du trône d'Asprando, lui dit : seigneur, ce chevalier est confondu par le souvenir de ses fautes, son silence le condamne. Si vous daigniez pourtant à ma prière suspendre son exécution jusqu'à demain, & me permettre de voir la princesse Casire, vous sauriez peut-être

la vérité de sa propre bouche; votre majesté obligeroit sensiblement un chevalier, qui conserve pour d'autres bienfaits qu'il a déjà reçus d'elle un grand desir de la servir.

Asprando jugea que le chevalier qui lui parloit étoit d'une naissance distinguée; mais il étoit trop altéré du sang de Casire, de Fortunien & de Caloandre pour souhaiter qu'on découvrit l'innocence d'aucun des trois; aussi répondit-il avec un visage sévère. La vérité nous est déjà connue, il seroit inutile de faire aucune question à Casire, & de différer la peine que cet audacieux mérite; qu'on le conduise promptement au supplice: au reste, chevalier, je ne fais qui vous êtes, & si vous avez reçu quelque faveur de moi, en tout cas elle étoit plus juste que la demande que vous me faites aujourd'hui.

En achevant ces paroles, il se leva pour se retirer: mais ce chevalier peu satisfait d'une telle réponse avec une voix plus haute & plus fière, reprit ainsi: Asprando, je suis Léonide princesse de Trébisonde: il me semble qu'on lui peut accorder une grace que l'on ne devoit pas même refuser à un simple chevalier, tout inconnu qu'il seroit.

Ce nom glorieux imposa du respect à tout le monde, & rendit Asprando plus doux; il s'avança pour la recevoir. L'on ne refuse rien à des per-

sonnes comme vous , ajouta-t-il ; & sur-le-champ il ordonna à l'officier de justice de remettre Caloandre en prison ; & de le garder jusqu'à nouvel ordre. Quelle bonne fortune , continua-t-il , vous a conduite ici pour honorer ma cour , grande princesse ? L'envie de vous revoir & de cultiver l'amitié de la belle Casire , lui répondit Léonide ; elle m'a si bien reçue l'année dernière , quoiqu'elle ne me connût pas.

Le roi fut surpris de ce discours ; car il croyoit n'avoir jamais vu Léonide ; pour lors elle haussa sa visière , & lui dit : reconnoissez , seigneur , le chevalier de la Lune , & ne soyez point étonné si je viens voir mon amie. Je conduisois une grande flotte pour conquérir l'empire grec ; mais une horrible tempête l'a dispersée hier , & mes vaisseaux courent à la merci des vents. J'ai mouillé ce matin au point du jour avec un petit nombre de mes navires dans un de vos ports , & me trouvant fatiguée de la mer j'ai mis pied à terre , me consolant du contre-temps que j'ai éprouvé par l'occasion qui se présente de vous revoir , & de me faire connoître. Ainsi je vous conjure encore une fois , seigneur , de trouver bon que je voie la princesse Casire ; je saurai d'elle-même le détail d'une affaire qui vous embarrasse avec raison.

Elle s'aperçut que le roi la regardoit avec beaucoup d'attention pendant qu'elle lui parloit , &

que tous ceux qui étoient présens paroissoient étonnés : puis-je vous demander , seigneur , lui dit-elle , quel est le sujet de la surprise que je remarque ici ? Le roi la prit alors par la main , & l'ayant fait asseoir à ses côtés : apprenez , lui répondit-il , madame , tout ce qui s'est passé de singulier depuis hier dans ma cour. Alors il lui conta l'histoire de Casire , l'arrivée du chevalier que l'on avoit pris pour celui de la Lune , les raisons qui l'avoient engagé à le faire arrêter sans oublier l'aveu de Fortunien , & finit en disant : celui-ci sans doute est le coupable , & recevra le châtiment que mérite sa témérité.

Léonide fut surprise de ces évènements , mais elle en conclut l'innocence de son amant , & lui répondit avec un transport de joie que l'on ne peut exprimer. Il est vrai , seigneur , que cette aventure est fort singulière , la grande ressemblance que vous remarquez entre votre prisonnier & moi vous étonne à juste titre ; apprenez qu'il est le fameux chevalier de Cupidon , dont la valeur a rempli toute l'Asie. Personne ne pouvoit nous distinguer lorsqu'il étoit plus jeune ; car non-seulement les traits , mais la taille , le port , l'action , & même le son de la voix ; tout étoit si ressemblant , que l'on ne pouvoit absolument s'appercevoir d'aucune différence. Mais l'aventure de Casire & de Fortunien , continua-t-elle , demande beaucoup

de ménagement. Permettez-moi donc de voir la princesse ; quand j'aurai découvert la vérité , vous trouverez peut-être que si la rigueur de la justice demande la punition du coupable , la clémence d'un roi , jointe à la pitié d'un père , pourront vous adoucir.

Asprando dissimula son chagrin. Je consens , madame , lui dit-il , que Casire , toute indigne qu'elle en est , reçoive l'honneur que vous lui voulez faire , & je vais donner ordre que l'on ouvre la prison au grand chevalier de Cupidon. Sa ressemblance avec vous , & le silence extraordinaire qu'il a gardé servoient à le convaincre ; tout cela , dis-je , doit excuser la rigueur de mon procédé , d'autant qu'il n'a pas fait la moindre démarche pour défendre son innocence. Mais je vous avoue , princesse , que je ne puis concevoir quelle peut être la raison du trouble & de l'embarras qu'un chevalier si brave & si hardi nous a laissé voir ; pour moi , je me perds en pensant à la singularité de ces évènements , l'innocent ne se justifie point , & le coupable s'accuse lui-même ; jugez , madame , en quel trouble tout ceci doit me jeter. J'espère que je le dissiperai bientôt , reprit Léonide. Quant au chevalier de l'Amour , je puis vous dire que des raisons particulières l'ont rendu si mélancolique , qu'il n'est pas reconnoissable ; cependant je vous prie de trouver bon que ce soit moi qui le

faſſe ſortir de priſon : d'abord que j'aurai vu la princeſſe votre fille , j'irai promptement lui porter une nouvelle qui bannira la triſteſſe de ſon cœur , & j'ai de plus réſolu d'en faire votre ami.

Vos ordres ſeront exécutés , madame , lui répondit Aſprando , & l'on ne remettra qu'à vous ſeule ce fameux chevalier. A ces mots il ſe leva , & ſe retira dans ſon appartement ſans avoir rien témoigné du chagrin que l'innocence du chevalier lui cauſoit , puisqu'il conſervoit la vie à ſa fille. Pour Léonide , elle ſe fit conduire chez la princeſſe Caſire.

Cette infortunée étoit dans un ſi grand accablement , qu'elle auroit regardé la mort comme un bonheur extraordinaire ; cependant depuis quelques jours elle étoit moins affligée , car ne ſ'embarraſſant plus de ſa propre conſervation , elle croyoit avoir imaginé un moyen pour ſauver ſon époux , & pour éviter l'importunité de ſon père , en accuſant le chevalier de la Lune ; mais ſi-tôt qu'elle apprit qu'il étoit priſonnier , elle ne put ſoutenir la ſeule idée de cauſer la mort d'un innocent. Elle fit ſavoir au tyran que le chevalier de la Lune n'étoit point coupable ; elle eſpéroit , par cet aveu , engager Aſprando à révoquer , ou du moins à ſuspendre l'arrêt injuſte qu'il avoit prononcé ; mais quand elle apprit que l'on conduiſoit l'accuſé à l'échafaud , & que Fortunien

s'étoit avoué coupable, elle s'abandonna aux regrets, aux larmes, & même aux fureurs. Elle étoit dans cette situation, quand on lui vint dire que la princesse de Trébisonde avoit obtenu la permission de la voir, & qu'elle avoit fait connoître l'innocence du chevalier qu'on avoit condamné.

Léonide parut avec la visière haussée; Casire l'embrassa en lui disant : hélas ! le mensonge que j'ai fait me coûte bien cher ; mais je me sens un peu soulagée, puisque vous êtes hors de danger ! que ne puis-je voir Fortunien dans une pareille situation ! Ses pleurs & ses sanglots lui coupèrent la parole. Prenez courage, ma chère Casire, lui répondit Léonide, les choses extraordinaires qui viennent d'arriver aujourd'hui sont encore plus surprenantes que vous ne pouvez l'imaginer. La providence a fait élever une si grande tempête, qu'elle m'a contrainte de débarquer ce matin avec une partie de ma flotte sur les côtes de ce royaume ; elle est cause que je suis arrivée à Pontique assez à temps pour faire connoître l'innocence du chevalier que l'on avoit condamné ; espérez donc que cette même providence ne vous abandonnera point.

Casire étoit dans une situation à ne rien dissimuler. Elle raconta ses amours & son malheur à Léonide ; mais à la fin de son discours, il lui prit

une grande foiblesse qui ne fut pas de durée ; car une violente douleur lui fit bientôt ouvrir les yeux , ses femmes accoururent , & lui aidèrent à mettre au jour un prince aussi beau que le dieu qui charma le cœur de Psyché. Sa mère le prit entre ses bras , & le baïsa tendrement en le baignant de ses larmes. Ah ! mon fils , s'écria-t-elle , que les dieux puissent te délivrer des cruelles mains de ton aïeul ! C'est à vous Léonide , c'est à vous , grande princesse , que je le recommande : prenez aussi sous votre protection mon malheureux époux. Que la fortune fasse de moi tout ce qu'elle voudra , quand ils seront en sûreté. Madame , lui répondit Léonide , cet enfant vous annonce que le ciel s'adoucit en votre faveur. Son sexe fera renaître l'amitié d'Asprando pour vous , la majesté brille déjà sur son visage ; il sera roi de Pontique , ou je ne serai jamais impératrice de Trébifonde ; & si le roi n'en agit pas bien avec vous & avec Fortunien , je lui déclarerai la guerre. Après l'avoir instruit de la naissance de son petit-fils & de son légitime successeur , j'irai faire sortir de prison le fameux chevalier de l'Amour ; avec lui seul , j'aurois assez de force pour vous mettre sur le trône en dépit d'Asprando & de tous ses sujets.

Léonide , en effet , se rendit chez le roi ; elle lui apprit la naissance de son petit-fils , & lui déclara que Fortunien en étoit non-seulement le

père, mais qu'il étoit légitime époux de sa fille; Elle vouloit ensuite s'étendre sur le mérite de l'un & de l'autre, & conclure qu'il devoit les aimer & les regarder dans la suite avec la tendresse d'un père; mais ce prince adroit s'en étant aperçu, & cette proposition n'étant point de son goût, il feignit d'avoir des affaires importantes qui ne lui permettoient pas de l'écouter plus longtemps; cependant il ne put se déguiser au point de ne pas lui faire entendre que la témérité de Fortunien avoit été grande, & que selon la loi & selon la bonne politique, il ne devoit pas laisser son audace impunie, d'autant qu'elle le rendoit coupable de lèse-majesté. Léonide comprit sans peine qu'Asprando ne s'apaiseroit pas aisément, & craignant de l'aigrir davantage, elle sortit pour aller tirer de prison le chevalier de l'Amour. Asprando ordonna au capitaine de ses gardes de l'accompagner, & se retira dans son appartement résolu de trouver le moyen de se débarrasser de Fortunien avant que les prières d'une si grande princesse, ou quelque révolte du peuple, l'obligassent à le délivrer.

Cependant Léonide marchoit avec empressement pour se rendre à la prison; elle imaginoit avec une joie infinie qu'elle alloit voir le chevalier de Cupidon & le consoler. Ce prince avoit été mis au fond d'une tour dans un cachot, dont les té-

mêbres augmentoient l'horreur. Le géolier en ouvrit la porte à Léonide, qui porta des regards avides mêlés d'indignation & de pitié dans un lieu si peu digne d'un si grand prince ; mais ne le voyant point, elle se tourna vivement du côté du géolier, & lui ordonna d'ouvrir les autres cachots.

Cet homme surpris de ne point voir le prisonnier qui lui avoit été confié, répondit à la princesse : je ne fais que penser, madame, il n'y a point ici d'autre cachot ; je viens d'y laisser le chevalier que vous me demandez, voici les clefs que je n'ai point quittées, nous avons trouvé la porte fermée, ainsi je ne puis comprendre comment il peut avoir disparu ; mais je vais chercher de la lumière pour voir si la muraille n'a point été percée. Il partit pour exécuter son dessein, & laissa Léonide dans un trouble plus grand que l'obscurité qui régnoit dans ces horribles lieux.

Le géolier ne fut pas long-temps sans paroître avec un flambeau, ils trouvèrent la muraille sans aucune brèche ; mais ils remarquèrent dans un coin de la prison que l'on avoit ôté une grille de fer qui fermait un souterrain, par lequel ils jugèrent que le chevalier s'étoit procuré la liberté. Léonide voulut savoir du géolier où ce souterrain pouvoit conduire, mais il l'assura qu'il ne le savoit point, & qu'il avoit toujours vu cette grille fermée : il y descendit, & trouva quelques traces d'homme

fraîchement empreintes sur la terre ; aussi-tôt il en avertit Léonide , qui s'élança dans le souterrain , & fit pousser de grands cris au géolier ; mais l'écho seul répondit par des sons affreux. La princesse & son conducteur s'avancèrent sous la voûte , & marchèrent près d'une lieue en appelant souvent , mais toujours en vain , le chevalier qu'ils cherchoient. Léonide cependant étoit dans une extrême agitation sans en savoir précisément la cause ; mais quelle fût sa douleur , lorsqu'étant arrivée à l'extrémité de cette caverne , elle aperçut sous un amas de grosses pierres , un chevalier tout couvert de sang ! il avoit la tête écrasée , & son corps étoit enseveli jusqu'à la ceinture.

O dieux ! que vois-je , s'écria le géolier ! N'est-ce pas là celui que nous cherchons ? Voilà l'issue du souterrain. Il a sans doute fait tomber , en voulant sortir , ces pierres , qui l'auront accablé ! Oui , oui , c'est lui-même , ajouta-t-il , je ne le reconnois que trop à ses habits.

Cet affreux spectacle perça le cœur de Léonide ; elle arracha ses beaux cheveux , elle jeta des cris qui firent trembler la voûte ; enfin ne gardant plus aucune mesure , & s'abandonnant toute entière au désespoir qui l'agitoit : c'est moi , dir-elle , c'est moi qui t'ai conduit à la mort , je t'ai accusé , je t'ai traité avec une rigueur qui n'eut jamais d'exemple ! Dieux impitoyables , continua-

elle, en élevant encore plus sa voix ; pourquoi m'avoir sauvée des abîmes de la mer ? Cher amant ! mon trépas suivra le tien.

Un long évanouissement lui ôta l'usage de la parole : le géolier crut qu'elle alloit expirer entre ses bras ; cependant après bien des peines, il la fit revenir ; mais elle n'ouvrit les yeux que pour verser un torrent de larmes, & la bouche que pour soupirer. Le géolier crut devoir la faire sortir d'un endroit si funeste, & l'entraîna malgré elle hors du souterrain dont l'issue donnoit dans la campagne, & lui fit prendre doucement le chemin de la ville. Lorsque ses premiers transports furent un peu calmés, elle résolut de ne vivre que pour faire rendre les honneurs funèbres à son amant ; & dans cette idée, faisant un effort sur elle-même, elle se rendit au palais d'Asprando.

Lorsque cette malheureuse princesse fut arrivée au palais, elle rencontra sur la porte d'une salle où le roi donnoit alors une audience publique, un chevalier dont la visière étoit baissée, & qui étoit couvert des armes d'os de poisson qu'elle avoit vues le matin au pouvoir d'Acomat. Elle en fut d'abord étonnée ; mais sa douleur ne lui permettant pas d'y faire beaucoup d'attention, elle entra dans la salle, & se présenta devant le trône d'Asprando. Le chevalier qu'elle avoit remarqué s'approcha d'elle, & lui dit après quelques momens

de réflexion : madame , je ne doute point que vous ne soyez la princesse de Trébifonde , dont toute cette ville est occupée : un jeune-homme que vous avez rencontré ce matin m'a donné les armes que je porte ; c'est de sa part que j'ose vous demander une grace que vous pouvez aisément accorder , & dont nous vous aurons cependant une éternelle obligation. Vous n'avez qu'à parler , chevalier , lui répondit Léonide , votre maintien me fait croire que mes faveurs ne sauroient être mieux placées.

Il lui fit une profonde révérence pour la remercier d'une réponse si obligeante , & reprit ainsi la parole : j'arrive d'un pays éloigné , princesse , & j'ai des affaires si pressées & si importantes qui m'appellent ailleurs , que je serois fort à plaindre si l'on m'empêchoit de continuer mon chemin. Cependant je crains d'être retenu ici plus long-temps que je ne le voudrois , je me trouve à cette cour sans amis & sans aucune connoissance ; c'est ce qui m'engage à recourir à vous : daignez donc obtenir d'Asprando qu'il me soit permis de défier tel chevalier qu'il me plaira de ses états sans en excepter aucun ; ajoutez à cette grace celle de me promettre qu'après le combat , dont je vous prie d'être le juge , l'on ne m'empêchera point de partir.

Vous auriez pu vous dispenser , lui répliqua la
princesse ,

princesse, de demander les sûretés du camp dans cette ville, où l'on observe inviolablement la justice : cependant si vous voulez en avoir une assurance plus particulière, je ne refuse pas de m'y employer. Pour lors se tournant vers Asprando, elle le pria d'accorder toute sûreté à cet inconnu, & de faire publier un ban très-sévère contre ceux qui lui feroient la moindre insulte.

Quoique le roi sût très-mauvais gré à un homme qui lui témoignoit si peu de confiance, il n'osa rien refuser à la princesse ; & il dit à ce chevalier avec un sourire affecté : si vous mettez autant d'art dans le combat que vous en mettez en le demandant, vous ne serez pas vaincu faute de précaution : défiez donc qui vous voudrez de ma cour, sans en excepter ma personne, vous serez le maître de partir quand il vous plaira ; cependant il me semble que vous faites peu de cas des chevaliers de ce royaume, puisque vous comptez qu'ils vous arrêteront si peu ; mais étant étranger, on ne doit pas s'en formaliser.

Le tyran prononça ces paroles d'un ton méprisant, & le chevalier répondit d'un air intrépide : Asprando, je ne saurois choisir dans tout ce royaume un plus fameux guerrier que vous. C'est contre vous que le ciel m'envoie pour vous forcer à réparer quelques injustices que vous avez faites. Je viens donc vous soutenir les armes à

la main, que c'est à tort que vous maltraitez l'aimable Fortunien & la vertueuse & belle Casire ; que ces légitimes époux devoient être sur le trône au lieu d'être prisonniers ; & qu'ayant usurpé la couronne , vous devriez remercier le ciel du choix que Casire a fait ; car elle a non-seulement épousé le plus vaillant & le plus généreux chevalier de vos états , mais encore le seul avec qui elle puisse régner légitimement. Si vous voulez être juste , & les regarder comme vos enfans , je les engagerai à vous laisser toute votre vie l'autorité dont vous jouissez à présent ; mais si vous ne consentez pas à ce que je vous propose , préparez-vous au combat , car je vous défie à outrance vous & tous ceux qui voudront soutenir des droits aussi mal fondés que les vôtres : je vous donne un instant pour vous déterminer , un instant doit vous suffire.

On fut très-étonné de la proposition de cet étranger , & le roi auroit donné des preuves de sa colère & de sa rage sans le respect qu'il avoit pour Léonide ; il se contraignit de son mieux , & n'éclata que par ces paroles ; tu viens de dire tant d'impertinences , que si je ne craignois que mon honneur n'y fût intéressé , je te ferois attacher comme un fou ; mais comme les folies des hommes sont différentes , les moyens de les corriger doivent l'être aussi ; j'emploierai donc pour te guérir de la tienne le tranchant de mon épée. Tu

est étranger, & tu ne peux savoir quels sont les intérêts de cet état & ceux de ma personne : tu ne fais pas non plus que Fortunien a mérité la mort pour avoir violé la loi de ce royaume ; quelqu'un qui s'intéresse à lui t'aura sans doute persuadé qu'il étoit innocent ; mais tu vas juger du service que tu lui rends , j'ordonne qu'on le conduise dans la place pour le rendre témoin de ta mort , & loin de te savoir gré de ce que tu fais pour lui , il ne pourra douter que tu n'aies avancé ses jours ; car aussi-tôt que je t'aurai fait périr , un bourreau lui tranchera la tête. Vas m'attendre , je serai bientôt prêt à te punir ; au reste , je suis charmé que la brave Léonide soit notre juge , & je la conjure de pourvoir à ta sûreté autant qu'elle le croira nécessaire. Alors il ordonna au capitaine de ses gardes de recevoir les ordres de Léonide pour la garde du camp : ensuite il passa dans son appartement pour prendre ses armes.

Le chevalier étranger descendit aussi-tôt du palais , & se rendit dans la place monté sur Furio. Léonide fit environner le camp par des chevaliers armés pour la garde & pour la sûreté des combattans. La curiosité conduisit en un moment le peuple de toutes parts , & la place fut aussi-tôt remplie de spectateurs. Peu de temps après l'on vit paroître le malheureux Fortunien ; on le plaça sur un échafaud destiné pour les criminels. Il jeta

les yeux sur son défenseur, & reconnoissant ses armes & son cheval, il l'auroit pris, à sa taille, & à toutes les circonstances dont il étoit frappé pour son nouvel ami, s'il n'eût été persuadé qu'il étoit en prison. Il imagina donc que c'étoit un chevalier que son frère Acomat avoit choisi pour le défendre ; & quoique son air & la hardiesse qui l'avoit porté à combattre Asprando lui-même fussent des preuves éclatantes de son grand courage, il n'en conçut pas beaucoup d'espérance ; car Asprando passoit pour un homme invincible. Tout le monde étoit différemment agité, lorsqu'il s'éleva subitement un grand murmure dans la place ; il étoit causé par l'arrivée d'un chevalier qui venoit à toute bride, & que l'on reconnut pour être le fier Albazar. Il entra dans le camp d'un air si terrible & si menaçant, qu'il auroit épouvanté tout autre que l'étranger, dont il s'approcha en lui criant à haute voix : le roi Asprando mon père doit plutôt faire rendre la justice qu'exercer sa valeur contre des gens de ton espèce. Il ne doit point quitter son sceptre pour prendre l'épée, sur-tout quand la mienne peut exécuter ses ordres ; la voici prête à te couper cette langue sacrilège ; approche, insensé, viens recevoir la mort, au moins te fera-t-elle glorieuse, puisque tu périras sous les coups d'Albazar. L'étranger sourit de cette vanité, mais en même-temps il eut envie de l'abaisser, & se

Sentant enflammé de colère, il répondit en peu de mots. Je suis charmé, Albazar, de voir que notre combat précède celui que je dois faire avec ton père ; quand il verra que la tête indigne sur laquelle il vouloit mettre la couronne de ce royaume sera coupée, peut-être qu'alors il se repentira de son injustice, & qu'il réparera le tort qu'il vouloit faire à Casire ; il ne sera plus obligé de se battre contre moi, & rien ne m'empêchera de vaquer à mes affaires : combattons, les heures que je passe dans cette ville me paroissent des siècles. En achevant ces mots, il tourna la bride de son cheval, & vint se placer au bout de la lice ; Albazar en fit autant, & partit plein de fureur & de rage au premier son des trompettes.

Leur rencontre fut terrible, mais l'étranger la foutint sans être seulement ébranlé sur sa selle ; les lances se rompirent en mille éclats, & les chevaux se heurtèrent avec une si grande violence, que celui d'Albazar fut renversé avec son maître. L'inconnu descendit promptement du sien, & s'approchant d'Albazar qui s'étoit dégagé & qui se relevoit, il lui dit d'un ton railleur : Albazar, je n'ai pas de temps à perdre, tu ne mérites aucune politesse de ma part ; il faut donc finir promptement ce combat pour t'empêcher de me couper la langue. A ces mots il lui porta sur

la tête un coup de revers si terrible, qu'il la lui fendit jusqu'aux dents.

Tous les spectateurs furent d'autant plus surpris de cet événement, que l'on ne pouvoit concevoir qu'Albazar pût être vaincu avec tant de facilité ; car il avoit paru à toute l'assemblée aussi promptement abattu qu'on le peut être par la foudre. Léonide elle-même trouva que Fortunien étoit bienheureux d'avoir trouvé un défenseur si redoutable.

Le chevalier étranger remit son épée dans le fourreau après la mort d'Albazar , & sauta promptement sur son cheval en voyant paroître le terrible Asprando couvert d'armes brillantes comme le soleil , & marchant accompagné de tous les grands de son royaume. Ce roi superbe avoit été témoin, quoique d'un peu loin, du coup mortel qui lui avoit enlevé son fils : la pitié, l'horreur & la colère s'emparèrent de son ame ; il accourut , mais trop tard , pour le secourir. Léonide fit imposer silence à tout le monde par un héraut , & renouveler, sous de grandes peines, la sûreté du camp pour l'étranger. Mais sous prétexte de partager le soleil ; elle s'approcha de lui , & n'ayant pas le temps de lui demander qui il étoit , elle se contenta de lui dire : chevalier , vous allez soutenir un grand combat, Asprando est un des plus forts & des

plus braves chevaliers de l'univers ; & quoique je sois persuadée que votre valeur pourroit résister à Mars lui-même , j'ai voulu vous en avertir ; étant étranger , vous l'ignorez peut-être. Prenez donc toutes vos précautions dans ce combat ; car je serois très-fâchée que vous eussiez du désavantage. La bonté que vous me témoignez , lui répondit-il , & le desir que j'ai de vous servir , bonheur que je n'ai jamais eu , redoubleront mes forces , & me feront tout employer pour vaincre ; car d'ailleurs la victoire ou la mort me sont assez indifférentes. La princesse n'eut pas le temps de lui répondre. L'empressement que le roi avoit pour le combat l'engagea à revenir à la charge , & à faire promptement sonner les trompettes.

Les deux guerriers partirent au premier signal ; leurs chevaux firent trembler la terre ; celui du roi étoit plus fort qu'aucun que l'on eût jamais vu ; l'étranger qui s'en apperçut craignit qu'ils ne se missent tous deux hors d'état de servir s'ils se rencontroient ; ainsi voulant ménager le sien , dont il vouloit employer dans le combat l'ha-leine , la force & l'adresse , il fournit sa carrière de façon que les chevaliers se rencontrant par le côté , leurs fortes lances se rompirent sur leurs écus jusques dans la main. Asprando fut renversé sur la croupe de son cheval , & fut très-étonné de voir que son ennemi n'avoit pas seulement été

ébranlé sur sa selle : il en fut pénétré de honte & de rage , & s'affermissant sur son cheval , il tire son grand cimenterre , il s'élance sur l'étranger , qui le reçut avec la même vivacité. Leurs épées font un bruit formidable ; leurs boucliers , leurs casques & leurs cuirasses retentissent , l'acier jette des étincelles , les moindres coups font d'une violence capable de briser le rocher le plus dur.

L'adresse & la légèreté du brave Furio rendoient inutiles tous les coups du tyran ; la pesanteur de son cheval l'empêchoit au contraire d'éviter ceux qu'on lui portoit. Enfin la victoire se déclara pour le parti le plus juste. Asprando reçut plusieurs blessures , & quoique son sang ruisselât à gros bouillons , sa force ni son courage ne paroissent pas diminuer.

Le généreux inconnu ne voulant pas faire périr un si brave homme , voulut terminer le combat à l'amiable ; il proposa donc au tyran d'avouer sa défaite , de pardonner à Casire & à Fortunien , qui de leur côté lui laisseroient la couronne pendant le reste de sa vie. Ces paroles furent plus sensibles au fier Asprando que les blessures dont il étoit couvert ; ainsi préférant la mort aux moindres marques de foiblesse : non , s'écria-t-il d'une voix furieuse , non , la lumière me deviendrait insupportable si je la devois à ta générosité ; ce n'est point ta valeur , c'est ma mauvaise fortune

qui décide entre nous. Ne crois pas pourtant que je manque assez de courage & de force pour ne pouvoir encore r'accabler sous mes ruines. La bonté de tes armes & la légèreté de ton cheval te donnent l'avantage que tu viens d'avoir sur moi ; mais puisque tu as si bonne opinion de toi-même, mettons pied à terre pour achever notre combat, & tu verras alors qu'Asprando ne se laisse pas vaincre aussi aisément que tu te l'imagines. J'y consens, répondit le chevalier, je te l'accorde, non pour avoir un bon procédé que tu ne mérites pas ; mais pour te montrer combien tu m'es peu redoutable. En disant ces mots, il sauta promptement à terre, le roi en fit autant, & le combat recommença d'une manière si terrible, que tous les spectateurs en étoient effrayés. Asprando, qui étoit fort adroit à la lutte, saisit le chevalier par le corps, & fit tous ses efforts pour le renverser ; mais sa foiblesse le trahit. L'étranger le prit à son tour entre ses bras, le souleva, & le ferra d'une si grande force, qu'il le souleva en l'air jusqu'à ce qu'il eût vomi son ame avec son sang.

On ne sauroit exprimer l'admiration que le succès de ce combat excita dans tous les esprits ; on regardoit l'étranger comme une divinité envoyée par le ciel dans le dessein de châtier les tyrans, & de protéger en même-temps l'innocence de Fortunien & de Casire. Les amis de ce jeune

prince jettèrent de grands cris de joie , & montèrent en foule sur l'échafaud pour lui ôter les fers dont il étoit chargé. Et les partisans d'Acomprando voyant qu'ils n'étoient pas les plus forts , se retirèrent. Malgré l'excessive douleur qui perçoit le cœur de Léonide , elle s'approcha de l'inconnu pour lui faire compliment sur la victoire qu'il venoit de remporter ; mais il vint au-devant d'elle , & lui dit : madame , à présent que les tyrans ont perdu la vie , il ne sera pas difficile d'inspirer au peuple la fidélité & l'obéissance qu'ils doivent à Casire & à Fortunien , leurs princes légitimes : ayez donc la bonté d'employer votre autorité pour eux , & mon épée ne vous étant d'aucun secours , je vous supplie de trouver bon que je continue un voyage que les prières d'Acomat ont interrompu. Il ne pourra ni se plaindre de moi , ni m'accuser de l'avoir abandonné , puisque je le mets sous votre protection. Léonide aussi touchée de la politesse que de la valeur de ce chevalier , fit tous ses efforts pour l'engager à demeurer & à se faire connoître. Hélas ! princesse , lui répliqua-t-il , je voudrois pouvoir me cacher mon nom à moi-même : permettez-moi d'aller où mon malheureux destin m'appelle. Je cherche la mort , & & mes maux ne finiront que quand je l'aurai trouvée.

La princesse se flatta de pouvoir obtenir cette

grâce du chevalier inconnu, plus aisément, lorsqu'elle auroit mis ordre aux affaires de Fortunien. Elle monta donc sur l'échafaud; elle imposa silence au peuple, & lui tint ce discours : je n'ai point vu la mort d'Asprando sans quelque regret, quoiqu'il possédât injustement ce royaume. Sa valeur méritoit des éloges, & les politesses qu'il m'a faites méritent aussi que je ne l'oublie point. Je voudrois donc qu'il eût accepté les propositions que le généreux inconnu lui a faites. Mais loin de penser qu'il régnoit injustement, & qu'il devoit profiter d'une occasion qui lui faisoit perdre un nom aussi odieux que celui de tyran; oubliant encore qu'il étoit père, il vouloit faire mourir Fortunien, & priver Casire de la couronne pour la mettre sur la tête d'Albazar, que vous aviez grande raison de ne point aimer. Je suis donc obligée de me réjouir avec vous de ce que le ciel n'a pas permis une si grande injustice, & de ce que sa providence a conduit si à propos dans Pontique le plus brave des chevaliers pour châtier l'opiniâtreté d'Asprando. Je dois également lui rendre grâces de m'avoir conduite ici pour l'aider à rétablir la tranquillité de ce royaume. Personne de vous n'ignore que Fortunien est son prince légitime, & que Casire est la seule héritière d'Asprando. Vous connoissez tous leurs vertus, & je craindrois que le choix ne fût capable de vous

diviser , si l'on ne pouvoit faire monter qu'un des deux sur le trône. Vous devez donc rendre graces aux dieux qui les ont unis , & vous ont préservé d'une division toujours dangereuse dans un état. Peuples, voici votre maître , continuat-elle en leur montrant Fortunien ; prouvez , en lui jurant une fidélité inviolable , que vous n'avez jamais été complices du crime de l'usurpateur.

Le sage discours de Léonide eut tout l'effet qu'elle en pouvoit espérer. On n'entendoit que des cris d'allégresse qui portoient jusqu'aux cieux les noms de Fortunien & de Casire. Le vainqueur d'Asprando profita de cet agréable tumulte pour s'éloigner & sortir de la ville , sans que personne s'en apperçût. Fortunien , qui vouloit lui témoigner sa reconnoissance , le fit chercher inutilement ; il ne put même apprendre aucun détail de son départ , ni du chemin qu'il avoit pris. Ce prince fut conduit au palais au bruit des trompettes ; & au milieu des acclamations de tout son peuple. Les grands du royaume s'empresèrent à lui rendre leurs hommages. On l'éleva sur le trône , & d'une voix unanime il fut solennellement reconnu pour légitime roi de Pontique.

Acomat parut dans ce moment , & d'abord qu'il eut embrassé tendrement son frère , il jeta les yeux de tous côtés , & n'appercevant point leur libérateur , il en demanda des nouvelles. For-

runien lui apprit son départ , & l'assura , comme il étoit vrai , qu'il avoit envoyé de tous côtés pour le chercher , & le conjurer de revenir passer quelques jours à Pontique. Acomat parut très-affligé de l'absence du chevalier inconnu ; & le roi qui desiroit ardemment de connoître un chevalier auquel il avoit de si grandes obligations , se préparoit à faire des questions à son frère , & à lui demander comment il avoit été assez heureux pour en faire la rencontre ; mais Léonide ayant demandé un moment d'audience , toute l'assemblée prêta silence , & la princesse ayant changé plusieurs fois de couleur , dit à Fortunien : seigneur , vous possédez à présent votre royaume & Casire ; la fortune vous a tirés l'un & l'autre de l'abîme du malheur pour vous porter au comble de la félicité. Je n'ai plus rien qui m'arrête ici ; je suis fâchée que mes disgraces ne me permettent point de prendre part à votre joie ; soyez assuré que vous pourrez disposer de mon empire & de mon bras en quelque lieu que le destin m'appelle. Cependant, continua-t-elle en soupirant , je ne puis partir sans vous recommander de rendre les honneurs funèbres à votre ami ; il est presque enseveli sous les ruines du souterrain qui donne dans la prison où il étoit enfermé , & par laquelle cet infortuné a voulu prendre la fuite. Vous ferez non-seulement une action digne de votre grandeur & de votre

reconnoissance en lui donnant une sépulture honorable ; mais je regarderai cette action comme une récompense du peu que j'ai fait pour vous , & de tout ce que je voudrois faire. La douleur , en ce moment , lui causa une telle oppression , qu'elle n'en put dire davantage , & elle fut obligée de faire beaucoup d'efforts sur elle-même pour retenir les pleurs qui commençoient à remplir ses beaux yeux. O dieux ! s'écria Fortunien , quelle funeste nouvelle fait évanouir toute la joie dont mon cœur étoit rempli ! Une couronne peut-elle me consoler de la perte d'un ami si cher ? Que je regrette mon premier état , continua-t-il , puisqu'il m'en coûte tant ! Quoi ! se peut-il que toute la générosité , que toutes les vertus les plus estimables soient indignement ensevelies dans un affreux souterrain , pendant que je suis assis sur le trône ! Il se levoit déjà pour courir à la prison , lorsqu'Acomat lui dit en l'arrêtant : cessez de vous affliger , seigneur , la princesse Léonide s'est trompée , & notre ami est vivant. Oui , c'est lui qui vous a défendu contre vos tyrans. Que n'est-il avec nous pour prendre part à notre joie , & pour l'augmenter par sa présence ! Mais il ne faut point douter que l'excès de sa mélancolie ne l'ait engagé à se séparer de ceux que la fortune accable de ses bienfaits pour s'abandonner plus aisément à ses tristes pensées.

Cette heureuse nouvelle calma la douleur de Fortunien. Léonide, suspendue entre l'espérance qui renaissoit dans son cœur, & la crainte que lui causoient les choses dont elle avoit été témoin, ne put cacher le trouble dont elle étoit agitée, & fut hors d'état de proférer un seul mot. Lorsque je vous ai rencontrée ce matin, poursuivait Acomat en s'adressant à la princesse, vous vous êtes éloignée de moi sans me rien dire, d'abord que vous avez appris le péril qui menaçoit le brave chevalier dont nous parlons : je me suis persuadé qu'il étoit votre ami, & que l'amitié vous engageoit à voler à son secours ; j'ai voulu savoir ce que vous auriez fait pour lui, & je vous ai fait suivre par un de mes gens, en lui ordonnant de venir m'en rendre compte dans un vallon que je lui ai montré. En attendant son retour, je me suis assis sur l'herbe, lorsqu'un chevalier, ou plutôt un homme indigne de l'être, s'est approché de moi, & voyant les armes d'os de poisson que j'emportoais avec moi, il a voulu s'en emparer. Je n'ai pu souffrir une si grande injure, & je m'y suis opposé. Ce malheureux a mis l'épée à la main : le pied m'ayant glissé pendant notre combat je suis tombé ; il alloit profiter de l'avantage que lui donnoit ma chute, mais le ciel a eu pitié de moi ; notre ami qui sortoit en ce moment du souterrain, est venu promptement me

secourir ; il s'étoit armé d'une pierre dont la pesanteur auroit accablé le bras d'Hercule , & il l'a lancée avec tant de force & d'adresse contre cet indigne chevalier , qu'il lui a écrasé la tête dans l'instant qu'il alloit m'ôter la vie : jugez des transports de ma joie en reconnoissant mon libérateur. Après nous être tendrement embrassés , il m'a fait voir l'ouverture du souterrain dans un endroit couvert de ronces & d'épines : c'est de-là que je fors , m'a-t-il dit , le ciel a eu pitié de vous & de moi ; je cherche le trépas , mais je ne veux point qu'il soit accompagné d'infamie.

L'homme que j'avois envoyé pour vous suivre , madame , est alors revenu , & m'a rendu compte de tout ce qui s'est passé entre la princesse & le cruel Asprando. Mon défenseur m'a dit , après quelques momens de réflexion , qu'il falloit , pour assurer sa liberté & pour sauver mon frère , que l'on fût persuadé qu'il avoit péri dans les débris de cette voûte. Aussi-tôt il a pris un habit que je lui ai donné , & nous avons mis le sien sur le corps de cet indigne chevalier dont nous avons caché la dépouille ; nous l'avons ensuite jetté dans le souterrain , & nous l'avons couvert de quelques pierres. Pour lors le généreux chevalier s'est tourné de mon côté d'un air fier & content , & m'a dit : Prenez courage , Acomat , n'abandonnez point votre patrie , puisqu'enfin je revois le ciel , mon
bras

bras fera fatal à l'usurpateur. Ordonnez à ce fidèle domestique de me conduire dans la ville par le chemin le plus court , & demeurez ici pour attendre les nouvelles qu'il vous rapportera. Je vous jure , m'a-t-il dit encore, de ne point abandonner cette entreprise que je ne voie Fortunien & Casire dans les bonnes graces du roi , ou que je ne prive ce même roi de la couronne & de la vie. Je vous avoue , seigneur , que la noble audace qui brilloit sur le front de ce héros auroit été capable de me consoler , si je n'avois imaginé que ses malheurs avoient apporté quelque dérangement dans son esprit : je lui ai caché mon soupçon , cependant j'ai fait tout ce qu'il a désiré , & vous avez été témoin du reste. Je suis revenu dans la ville pénétré de la plus grande joie , prêt à adorer notre vaillant ami comme un dieu ; mais quelle nécessité si pressante a pu l'empêcher de partager notre bonheur , après nous avoir rendu de si grands services ? J'espère au moins de vos bontés , continua-t-il en s'adressant à Léonide , que le connoissant comme vous faites , vous nous apprendrez son nom ; & que vous nous direz la raison qui l'a pu séparer de nous , & le sujet d'une mélancolie , qui le mettant toujours hors de lui-même , le livre sans cesse au désespoir. Car enfin on peut dire de lui , que s'il est le plus aimable & le plus

vaillant chevalier du monde, il est aussi le plus affligé.

Il m'est impossible de contenter votre curiosité, répliqua Léonide, d'un ton qui marquoit que la joie avoit succédé au désespoir dont elle étoit agitée quelques momens auparavant; j'ignore moi-même quel est ce vaillant chevalier; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il porte le nom de chevalier de Cupidon; vous savez qu'il s'est acquis une gloire immortelle. Mais, seigneur, continuat-elle en s'adressant au roi, pour interrompre un discours où elle craignoit de découvrir les sentimens de son cœur; permettez-moi de voir la reine & de prendre congé d'elle, je veux retourner à mon armée & rassembler mes vaisseaux. Eh! quoi, madame, lui répondit Fortunien, vous prétendez aussi nous abandonner si promptement? De grace, donnez-nous au moins trois jours; le temps qui n'est pas encore favorable, vous engage à nous les accorder, & pendant ce temps l'on enverra des ordres au port le plus prochain pour faire partir des bâtimens légers qui rassembleront vos vaisseaux; peut-être même dans cet intervalle nous saurons des nouvelles de notre ami le chevalier mélancolique. Léonide se rendit aux prières de Fortunien. Ensuite ils se levèrent & passèrent dans l'appartement de Casire. Elle étoit déjà

instruite des heureux événemens , & sa joie auroit éclaté ; mais elle étoit modérée par un mouvement naturel qui lui faisoit regretter son père , sans que la tendresse qu'elle devoit à son époux y perdit rien.

Pendant les trois jours que la princesse de Trébisonde demeura dans la cour du nouveau roi de Pontique , ce prince n'épargna ni ses soins , ni ses attentions pour la dissiper & pour lui témoigner sa reconnoissance ; mais elle n'étoit occupée que du chevalier de Cupidon , aucun plaisir ne la flattoit ; les fêtes les plus brillantes n'avoient rien qui pût l'amuser. On apprit enfin que ce chevalier s'étoit embarqué , malgré le mauvais temps , le même jour qu'il avoit vaincu Asprando. Son départ , & tous les dangers qu'il affrontoit sans cesse pour rencontrer la mort , augmentèrent encore les inquiétudes de Léonide. Dès qu'elle étoit assez heureuse pour se trouver seule , elle s'abandonnoit aux larmes , elle se reprochoit sa cruauté : qu'ai-je fait , s'écrioit-elle , barbare que je suis ! peut-être qu'il va périr ! Grands dieux , qui gouvernez les humains , un amour qui ne blesse point la vertu doit trouver grace devant vous ! Daignez donc conserver votre plus parfait ouvrage en protégeant ce généreux chevalier.

On apprit aussi que la flotte de Trébisonde s'étoit rassemblée dans un golfe qui n'étoit pas

éloigné de Pontique ; & le vent étant devenu favorable , la princesse partit , après avoir reçu de Fortunien & de Casire tous les honneurs & toutes les marques de reconnoissance que l'on pouvoit attendre de deux cœurs généreux. Acomat lui demanda la permission de l'accompagner & de la servir dans la guerre qu'elle alloit entreprendre. Elle y consentit avec joie. Ce jeune prince s'étoit fait armer chevalier par son frère , & brûloit du desir de signaler sa valeur sous les yeux d'une princesse aussi brave que belle. D'ailleurs il avoit conçu tant d'estime & tant d'attachement pour le chevalier de Cupidon , qu'il ne pouvoit vivre sans lui , & il se flattoit qu'en changeant de climat , quelque hasard favorable le lui feroit rencontrer.

Léonide & Acomat furent à peine embarqués sur la flotte , que le temps changea une seconde fois. Les vents étoient déchaînés , & la mer n'annonçoit de toutes parts qu'une mort inévitable. On fut contraint de demeurer plusieurs jours à l'ancre. Pendant ce temps , Fortunien , par un sentiment naturel , & pour s'affermir sur son trône , donna toute son application à se faire aimer de ses sujets. Il y réussit en peu de temps , & jamais aucun roi ne fut mieux allier la justice & la douceur. Casire étoit trop vertueuse pour ne pas pleurer son père ; mais l'amour

prenoit soin d'essuyer les larmes de cette princesse , & bientôt enfin elle cessa d'en répandre pour ne songer qu'à faire le bonheur de son peuple , de son époux & de son fils.

Fin du sixième Livre.

*LIVRE SEPTIEME.*

ON a déjà rapporté que la duchesse Chryfante sortit sans rien dire de Norigua au coucher du soleil. Elle fit au moins quatre lieues avec beaucoup de diligence , & passa le reste de la nuit dans un hameau qu'elle trouva sur le grand chemin. Le lendemain , elle continua son voyage avec la même ardeur. L'espérance de trouver le chevalier de Cupidon à Trébifonde lui prètoit des aîles ; il lui paroissoit que le plaisir de le voir un instant devoit payer avec usure toutes les incommodités qu'elle essuyoit sur la route.

Elle avoit fait environ la moitié du chemin ; lorsqu'elle rencontra un homme qui venoit de Trébifonde. Elle lui fit quelques questions , & fut de lui que le chevalier de Cupidon étoit parti de cette cour sans rien dire. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la duchesse. Hélas ! s'écria-t-elle d'abord qu'elle fut sans témoins ; que deviendrai-je à présent ! Irai-je courir le monde entier pour chercher un ingrat qui me fuit ? Retournerai-je dans mes états , où ma honte est publique ? M'abandonnerai-je encore à toutes les folies que l'amour m'a fait faire ? Eh ! quelle ré-

compense dois-je en espérer ! Le ciel est irrité contre moi , les destins me persécutent ; n'importe , livrons-nous aux caprices de la fortune ; le chevalier de Cupidon peut-il être long-temps caché ? Il laissera par-tout des marques si éclatantes de sa valeur , qu'il me sera facile de suivre ses glorieuses traces.

Cette dernière réflexion déterminala duchesse ; elle parcourut pendant quelques jours les villes , les châteaux & les campagnes , s'informant avec soin des nouvelles du chevalier de Cupidon. On le connoissoit ; mais on ne pouvoit lui dire en quel lieu il étoit. Enfin le hasard la conduisit dans une épaisse forêt , & bientôt elle ne vit aucune apparence de chemin. Elle appelloit à grands cris l'objet de sa passion , elle versoit de temps en temps des larmes , souvent elle s'adrescoit au souverain arbitre de la terre & du ciel , & souvent elle donnoit des marques de la plus grande fureur.

Environ l'heure du coucher du soleil , elle sortit de la forêt , & se trouva bientôt sur des rochers dont la mer battoit le pied. Accablée d'inquiétude & de fatigue , & ne sachant quel parti prendre , ni comment passer la nuit , elle attachas son cheval à un arbre , ensuite elle monta sur le plus élevé des rochers qui s'offroient à ses yeux , & regardant autour d'elle pour découvrir quelque

habitation ; elle ne vit du côté de la terre que des vallées & des montagnes stériles ; mais elle apperçut assez près de la côte une petite île qui n'avoit pas un mille de circonférence , au milieu de laquelle on distinguoit quelques ruines assez considérables.

Chryfante apperçut en même-temps un rocher qui joignoit la petite île à la terre ferme par une espèce de pont naturel qui n'avoit qu'une arche , & il paroïssoit que cette arche n'avoit été formée que par la mer , qui par son impétuosité s'étoit à la longue ouvert un passage à travers ces rochers.

Ce pont naturel menaçoit ruine , & malgré le danger qu'il y avoit à s'en servir , Chryfante prit le parti d'en profiter , & de se retirer dans cette île pour se garantir non seulement du froid de la nuit , mais encore de la faim & des animaux féroces qui lui rendoient la forêt redoutable avec raison.

Elle prit donc son cheval par la bride , & le conduisant avec des peines infinies , s'exposant sans cesse elle-même à se précipiter mille fois , elle eut enfin le bonheur d'arriver dans l'île. Son premier soin fut de se rendre dans les ruines qu'elle avoit apperçues de loin ; elle y trouva deux chambres qui pouvoient la mettre encore à l'abri des injures de l'air ; mais ce triste asyle ne pouvoit inspirer que des sentimens d'horreur.

A peine la duchesse se fut-elle assise dans cet endroit , qu'elle promena tristement ses regards sur tous les objets dont elle étoit environnée ; & ne voyant rien qui ne lui présentât l'image d'une solitude affreuse , elle sentit alors dans toute son étendue à quel point les malheurs & les peines qui sont le fruit ordinaire des passions criminelles , peuvent nous réduire. Son ame livrée aux idées les plus funestes , étoit sur le point de tomber dans cette espèce d'insensibilité que causent ordinairement les grandes douleurs , lorsqu'elle fut tout d'un coup réveillée par un tourbillon de vent , & par le mugissement de la mer. En un instant il s'éleva un orage qui menaçoit la terre & le ciel ; le tonnerre & les éclairs redoubloient l'horreur de la situation de cette infortunée : elle fut même si persuadée que la fin du monde arrivoit , qu'elle s'évanouit , & ne reprit ses esprits qu'au lever du soleil , qui parut sur l'horison avec son éclat le plus brillant. Chancelante un peu rassurée par le retour de la lumière , parcourut en peu de temps l'île qui lui avoit servi d'asyle : elle la trouva couverte de verdure ; une belle fontaine qui sortoit d'un rocher , & qui dès sa naissance , formoit un agréable ruisseau , lui fut d'un grand secours ; elle y apaisa la soif dont elle étoit tourmentée , elle y lava ses mains & son visage , ensuite elle cueillit quelques dattes sur des palmiers , qui lui four-

nirent une nourriture dont elle avoit grand besoin.

Lorsqu'elle imagina que son cheval, qui avoit profité d'un excellent pâturage, s'étoit assez reposé, elle se mit en chemin pour sortir de cette île; mais elle trouva que la tempête avoit tellement ruiné le pont, qu'il étoit impossible de passer à la terre ferme sans se mettre à la nage. Ce cruel accident, qui ne lui laissoit aucune espérance, ne lui laissa non plus aucune raison. Dieux impitoyables! s'écria-t-elle, après s'être frappé deux ou trois fois le sein: dieux terribles! je vous entends; vous m'avez conduite dans cette île déserte pour y finir mes jours: hé bien! vous serez satisfaits, je mourrai! Mais quel peut être votre dessein? Pourquoi ces palmiers chargés de fruits? Pourquoi cette fontaine, qui m'offre une eau si douce & si salutaire? Hélas! cruels que vous êtes, gardez vos présens, ne me donnez que le trépas. Mais cette île ne peut subsister long-temps sans être submergée; qu'attends-tu donc, ô ciel, pour la faire abîmer? Songes qu'elle est aujourd'hui le séjour de la plus infortunée de toutes les femmes.

Chryfante ne doutant plus de sa mort, sentit quelques mouvemens de joie, & la fin de ses malheurs lui parut un soulagement. Elle ôta la selle & la bride de son cheval, & lui dit: jouis d'une liberté que je n'ai plus; & dégagé de l'horrible poids de mes chagrins, profites du pâturage

que tu trouves dans ce désert. Ensuite elle rentra dans sa nouvelle demeure, qu'elle regarda dès-lors comme son tombeau; elle ramassa quelques herbes sèches pour lui servir de lit, & se coucha en même-temps que le soleil; mais pendant toute la nuit elle ne fit que soupirer. Le lendemain après avoir mangé quelques dattes, elle se promena dans l'île, & pendant quelques jours elle y vécut de cette façon.

Un jour qu'elle étoit allée auprès de la fontaine, la pureté de l'eau lui représenta la maigreur de son visage, la pâleur de ses lèvres, ses yeux éteints & presque morts, son teint & sa gorge brûlés par le soleil; enfin elle se trouva si changée, qu'elle eut horreur de se voir. Elle ne put soutenir un spectacle si terrible, elle versa des torrens de larmes; & se regardant une seconde fois: oui, c'est toi-même Chrysante, dit-elle, tu ne peux te méconnoître, il n'est plus temps de te tromper, & tu ne peux plus tromper les autres; regarde cette image mortifiante, qui peut bannir de ton cœur la ridicule envie de revoir le chevalier que tu aimes. Ses larmes & ses sanglots lui coupèrent alors la parole. Elle étoit dans cette triste situation, lorsqu'un bruit extraordinaire vint frapper son oreille: elle détourna ses yeux, & vit un beau cheval qu'elle ne connoissoit point, & qui courroit tout épouvanté dans la prairie. Chry-

fante ne douta point qu'une tempête qui s'étoit élevée la nuit précédente n'eût conduit quelque vaisseau à la côte, & que ce cheval n'en eût été débarqué : elle monta sur les rochers qui bordaient en cet endroit le rivage, & découvrit un navire brisé, & parmi les horreurs du naufrage, dont plusieurs hommes cherchoient à se garantir, elle en remarqua un qui voulut deux fois saisir la pointe d'un petit rocher, & qui toujours reporté en arrière, défendoit avec peine un reste de vie contre l'impétuosité des vagues. Cet objet l'ayant touchée de compassion, elle descendit sur le sable, & les flots ayant rapporté cet infortuné pour la troisième fois, elle eut le temps de le saisir par un bras, & de l'attirer à elle. Quand il fut à terre, il fit un effort pour marcher; mais il tomba comme un homme prêt à rendre les derniers soupirs. Chryfante touchée de la magnificence de ses habits, lui dit : prenez courage; vous êtes dans un lieu où le ciel veut employer la plus infortunée des femmes pour vous donner quelque secours.

Ce malheureux chevalier fut très-long-temps sans pouvoir prononcer un seul mot; l'eau qu'il avoit avalée le suffoquoit : mais enfin lorsque ses efforts l'en eurent délivré : cessez dit-il d'une voix foible, cessez, qui que vous soyez, d'employer vos soins pour moi, ma mort va satisfaire ceux qui

la desirer; il seroit injuste, & plus inutile encore de vouloir me conserver la vie; je ne me suis embarqué que dans le dessein de la perdre; graces au ciel, mon attente n'a point été trompée; l'instinct naturel m'a fait faire des efforts pour gagner le rivage, ma raison défavoue à présent cette foiblesse; & si je me console de voir encore le jour, c'est uniquement parce que j'espère de ne le plus voir bientôt. Chrysante employa son esprit pour le tranquilliser, & pour lui faire comprendre que le désespoir est une bassesse indigne d'un cœur généreux. Hélas! lui répliqua-t-il, la sagesse de vos conseils & la douceur de vos discours ne me feront d'aucune utilité; mon ame brûle de s'envoler, & rien ne peut la retenir; mais puisque vous êtes pitoyable, puisque vous ne pouvez faire revivre mes espérances, conservez-moi votre bonté pour me donner la sépulture; & si vous daignez pousser plus loin votre bonté pour un malheureux qui vous est inconnu, gardez cette épée que je sens encore à mon côté: gardez-la, continua-t-il en soupirant; & supposez que la fortune vous fasse jamais rencontrer Léonide, princesse de Trébisonde (car je n'ose vous prier de la chercher pour l'amour de moi) je vous prie de la remettre entre ses mains de ma part, elle la connoîtra sans peine: déclarez-lui que celui à qui elle appartenoit a fini ses jours

en votre présence, & qu'il ne paroîtra plus devant elle. Vous lui direz encore que mes liaisons avec l'infante Spinalba n'ont porté nulle atteinte au tendre feu dont mon cœur fut épris pour l'auguste Léonide depuis le moment que sa beauté m'asservit dans la prison où la duchesse Chryfante me retenoit. Alors ouvrant les yeux avec un peu plus de facilité, il poursuivit ainsi : mais si vous ne pouviez conserver mon épée, dites seulement à Léonide que je suis le chevalier de Cupidon, qui n'a cherché que la mort depuis qu'il a perdu son amitié, & si elle vous paroît touchée de la perte d'un homme qui l'aimoit si parfaitement, dites lui, pour la consoler, que ce chevalier étoit Caloandre, prince de Constantinople & fils de Poliarre. . . . Il ne put en dire davantage, parce que la duchesse apprenant par son discours le nom du chevalier qu'elle adoroit, & qu'il étoit un des plus grands princes de l'univers ; trouvant d'ailleurs, lorsqu'elle y pensoit le moins, qu'il étoit amant & amant désespéré d'une rivale trop redoutable, elle ne put s'empêcher de jeter un cri de douleur & de tomber en foiblesse.

Caloandre, qui recouroit ses forces de moment en moment, vit avec chagrin le triste état où se trouvoit la personne dont il venoit d'éprouver la générosité ; mais voyant qu'il tâchoit en vain de la rappeler à la vie, il courut au ruisseau qui se





*Mon cher ami, qu'est devenu ce courage que vous vouliez
m'inspirer tout à l'heure?*

perdoit dans la mer, il puisa de l'eau dans une espèce de chapeau dont Chrysante couvroit sa tête, il lui en jeta sur le visage; il déboutonna sa veste, & vit enfin avec une extrême surprise que cette infortunée qu'il prenoit pour un homme étoit une femme; mais elle étoit si défigurée, qu'il ne put la reconnoître pour la duchesse, malgré l'attention avec laquelle il la regardoit. Elle revint à la vie, & Caloandre feignant de n'avoir pas découvert le secret de son sexe, lui dit: mon cher ami, qu'est devenu ce courage que vous vouliez m'inspirer tout à l'heure? Quoi! vous ne pouvez pratiquer vous-même les maximes que vous recommandez aux autres? Graces à votre secours, je me trouve en état de vous rendre le service que vous m'avez rendu, & si ma vie peut conserver la vôtre, je retarderai mon trépas. A ces mots si doux, Chrysante ouvrit les yeux, elle s'esleva sur le visage du chevalier, & demeura quelque temps immobile; ensuite elle lui prit la main, & l'approchant doucement de ses lèvres, elle la baisa avec tendresse, & la baigna de ses larmes. Ce procédé redoubla l'étonnement & la curiosité du prince: si vous me connoissez, ajouta-t-il, dites-moi s'il vous-êtes, non pour m'engager à vous secourir avec plus de zèle, mais pour vous plaindre davantage. Et comme elle continuoit à garder le silence, remettez-vous,

lui dit-il ; votre évanouissement n'est pas dangereux.

Alors Chryfante poussa un profond soupir , & dit en serrant la main du prince : ô ciel ! pardonne-moi ; j'ai mérité ta colère en te donnant quelquefois les noms d'impitoyable & de cruel ; je reconnois à présent ta providence , & je publie ta bonté au moment que je meurs : en effet , j'étois errante par le monde , & je cherchois en vain ce chevalier ; je trouvois qu'il y avoit de la barbarie à m'avoir conduite ici : mais je n'y suis venue que pour mourir avec la consolation de lui avoir au moins une fois rendu un service essentiel. Et se retournant vers Caloandre , elle ajouta : chevalier , la première fois que je vous ai vu j'ai cessé de me connoître , & je perds la vie en vous reconnoissant aujourd'hui dans un si grand danger ; mais je la perds avec joie , puisque j'ai eu le bonheur de vous être utile. Si la duchesse Chryfante vous a constamment retenu prisonnier , elle n'a pas été moins constante à vous adorer , mais vous avez été beaucoup plus constant dans vos mépris ; si l'excès de son amour a pu vous offenser , elle meurt de l'éloignement que vous avez eu pour elle : jugez , par les peines que vous causent quelques jalousies de Léonide , & qui vous doivent prouver son amour ; jugez , dis-je , des chagrins que vos mépris ont pu causer à Chryfante ;

Tante ; elle est à présent si changée , que vous ne l'avez point reconnue. Les jours que j'ai passés dans cette île déserte , où j'attendois la mort pour finir mes maux , ont été si cruels , qu'ils ont défiguré mon visage ; mais ils n'ont rien fait sur mon cœur , & je vous aimerai jusqu'au dernier soupir. Combien de fois ai-je prié le ciel de m'accorder la grace de mourir entre vos bras ! je l'ai obtenue , & je suis consolée ; je le serois bien davantage si ma mort vous causoit quelque pitié. Si mes yeux , avant de se fermer pour jamais , voyent couler des vôtres une seule larme , vous effacerez de mon âme le souvenir de toutes mes peines , & vous adoucirez l'amertume de l'état où je suis. Adieu ingrat ; si tu n'es point touché de mon amour & de ma constance , que ta cruauté jouisse au moins de ma mort. A ces tristes mots , elle expira en faisant un nouvel effort pour serrer la main de Caloandre.

Ce prince saisi d'horreur & pénétré de compassion , ne put s'empêcher de donner quelques larmes au sort de la duchesse. Juste ciel , s'écria-t-il , quels étranges événemens ! Je fais naufrage dans ce désert pour recevoir du secours d'une personne à qui j'en ai toujours refusé , & je lui donne la mort lorsqu'elle me sauve la vie ! L'excès de ton amour , malheureuse Chrysante , m'engage

à te pardonner les maux & les persécutions que tu m'as fait essuyer. Tu vois, ajouta-t-il, tu vois infortuné Caloandre, qu'une femme te montre la carrière que doit suivre un amant désespéré. Tu es morte, dit-il, en regardant Chrysante entre les bras de l'objet de ta tendresse; mais hélas, malheureux que je suis, je mourrai loin de Léonide!

Il se leva après avoir fait cette triste réflexion, & jettant les yeux du côté de la mer, il vit son vaisseau tout brisé, & n'aperçut aucun homme de l'équipage qui se fût sauvé du naufrage. Cette idée le fit soupirer. Ensuite il marcha quelques pas dans l'île, & trouva Furio qui bondissoit avec le cheval de Chrysante. Furio reconnut son maître, & vint lui faire toutes sortes de caresses. Hélas! dit ce prince en le caressant à son tour, je ne croyois pas recevoir encore la moindre consolation, & cependant je suis sensible au plaisir de retrouver mon cher Furio. Mais, Furio, que ton sort est différent du mien! Ton courage t'a sauvé, tu vivras dans cette verte campagne avec autant de liberté que de tranquillité, tu partageras ce bonheur avec cet autre cheval; & moi, qui me reproches d'avoir évité la mort, je la trouverai dans cette solitude, où je n'ai d'autre compagnie que ma douleur.

Il parcourut cette île infortunée suivi de Furio , qui bondissoit autour de lui ; il vit la fontaine , les palmiers chargés de fruits , & ces ruines qui sembloient faites exprès pour le séjour de la tristesse & du désespoir ; & trouvant que la nature & le hasard lui donnoient plutôt les moyens de nourrir sa douleur que de soutenir sa vie , il rendit grâces au ciel de l'avoir conduit dans un lieu si conforme à la situation de son cœur. Après avoir considéré tous ces tristes objets , il revint auprès du corps de Chrysante , qu'il ensevelit dans le sable ; & quand la nuit approcha , il se retira dans les ruines après avoir cueilli quelques dattes , & ramassé quelques herbes pour prendre du repos ; mais il n'en étoit plus pour lui , la colère de Léonide se présentoit continuellement à son imagination , le sommeil fuyoit loin de ses yeux , il pleuroit sans cesse , ou pouffoit les soupirs & les plaintes les plus tendres.

Caloandre sortit de sa triste demeure au lever du soleil , & se rendit au bord de la mer. Elle étoit alors dans la plus grande tranquillité , & montrait encore plus à découvert les horreurs de son naufrage. Le prince , en considérant les débris du vaisseau qui flottoient épars sur les ondes , aperçut sa cuirasse d'os de poisson dont une courroie s'étoit heureusement accrochée à un rocher : cette

faveur du hafard lui fit plaisir ; il imagina qu'un trésor si précieux pourroit être trouvé quelque jour dans ce défert , & servir à la valeur de quelque héros. Il tira la courroie , & il eut la fatisfaction de retrouver non-seulement fa cuirasse , mais encore toutes les autres pièces de ses armes ; car il avoit eu la sage précaution de les lier les unes avec les autres quelques heures avant son naufrage. Il en fit une espèce de trophée qu'il plaça dans ces tristes ruines qui devoient lui servir de tombeau. Il écrivit au-dessous de ses armes une inscription qui marquoit & leur bonté & le nom de leur maître infortuné.

Il passa quelques jours sans appercevoir aucun objet ni sur la mer , ni sur la côte. La douleur continuelle dont il étoit pénétré , & le peu de nourriture qu'il prenoit , le réduisirent bientôt dans un état de maigreur & de foiblesse qui l'auroit rendu méconnoissable aux yeux même de l'amante la plus passionnée. Enfin la seule nuit où son extrême accablement lui procura quelques instans de repos , il lui sembla qu'une main invisible l'avoit transporté sur la plus haute tour de Constantinople , où il trouva son père Poliarthe vêtu de deuil , & qui lui montrait avec son sceptre les dehors de la ville couverts de gens de guerre. Regarde mon fils , disoit ce père malheureux , re-

garde toute l'Asie assemblée pour la ruine de notre empire ; considère nos fidèles sujets & nos amis qui cèdent le champ de bataille à la nombreuse armée de nos ennemis ; attache tes yeux sur ce redoutable géant , qui fait un si grand massacre sans trouver aucune résistance : vois de l'autre côté la vaillante Léonide , qui affronte les plus grands dangers pour goûter le cruel plaisir de se baigner dans le sang de mon peuple : tourne-toi , & tu ne pourras voir sans horreur comment le terrible Brandilon semble être armé de la faux de la mort ; celui que tu vois environné de tant d'ennemis est ton frère , dont le courage sera plutôt accablé que vaincu. Après de si grandes pertes , quels secours pouvons-nous espérer si tu demeures enseveli dans un désert , si les foiblesses de l'amour te plongent dans le désespoir & dans l'oisiveté , toi qui plus que tout autre dois défendre cet état ? Viens mon fils , viens nous sauver ; viens du moins pour te conserver cette couronne. Quoi ! je ne puis rien gagner sur ton cœur ? Hé bien , ingrat sois donc le témoin de ma mort ! A ces mots Caloandre crut voir son père courir au plus fort de la mêlée pour y chercher le trépas.

L'effroi & la douleur réveillèrent ce jeune prince ; il regarda le songe qui venoit de frapper son imagination comme un ordre du ciel : mais

tout manquoit au malheureux Caloandre ; il ne se trouvoit pas en état d'obéir , & d'ailleurs le désespoir s'étoit tellement emparé de son ame , qu'elle ne pouvoit presque plus écouter la voix de la raison. La nuit suivante s'étant encore endormi , il eut à soutenir un nouvel assaut de la part de Durillo. Ce fidèle écuyer lui apparut , & lui dit en pleurant : quelle étrange résolution avez-vous prise ! vous qui avez été élevé sur le plus fameux trône de l'univers , vous choisissez une solitude inconnue pour votre tombeau ! Vous qui êtes né pour la gloire , pour l'empire , pour les grandes entreprises , & pour être l'exemple des guerriers , vous vous contentez de donner l'exemple du plus honteux désespoir qui puisse entrer dans le cœur des vulgaires amans ! Quoi ! pour un dépit de Léonide vous rendrez votre peine éternelle ? Vous n'avez que trop accompli ses ordres. Elle les a révoqués , & votre éloignement n'est plus pour elle une marque de soumission. Revenez , Léonide vous pardonne : elle est si fâchée de vous voir exilé , qu'elle ne se plaint aujourd'hui que d'avoir été si promptement obéie : vous souffrez pour paroître amant fidèle , & Léonide ne croit pas que vous l'aimiez , puisque vous pouvez être si long-temps sans la voir. Reprenez , prince invincible , votre courage & votre

force ordinaires ; les deux armées vous desireront , c'est vous seul qui pouvez leur donner la paix.

Elle m'a donc pardonné , répondit Caloandre avec un transport de joie qui le réveilla ! Il réfléchit à ce nouveau songe , qui ne lui paroissoit ni moins clair , ni moins pressant que le premier. Rien n'étoit plus vraisemblable que la funeste situation où l'empire Grec devoit se trouver pour lors. Caloandre savoit bien qu'il avoit laissé l'armée ennemie à Caffa ; il pouvoit croire aisément qu'elle étoit devant Constantinople ; il n'avoit pas oublié les grands préparatifs qu'il avoit vu faire à Trébisonde ; préparatifs redoutables non-seulement par le grand nombre , mais encore par la grande valeur des plus célèbres chevaliers de l'Asie , au nombre desquels il connoissoit Arlète , prince de Perse , le prince de Catay , le Turcoman Safar , Forconte le fier Géant , la brave Léonide , & sur-tout le terrible Brandilon , dont la valeur étoit capable de faire un aussi grand carnage que celui qu'il avoit vu en songe la nuit précédente. Et moi , disoit-il , qui pouvois m'opposer à lui pour secourir mon père , mon frère , mes amis , & mes sujets , je demeure ici dans l'inaction , je me repais de larmes , en attendant une mort indigne de ma naissance ! Ah , s'il faut mourir pour satisfaire Léonide , mourons au milieu de l'armée de Tigrinde , & dans les bras même de la gloire

Cette généreuse résolution s'affermissoit déjà dans le cœur du prince ; mais un nouveau sujet de désespoir vint presque en même-temps le frapper. Comment sortir de cette île ! Où trouver les moyens de me rendre à Constantinople ! & par quel miracle enfin y pourrai-je arriver assez tôt pour la garantir d'une entière destruction ! Cet assemblage de tristes réflexions occupa Caloandre jusqu'au retour du soleil. O ciel, s'écria-t-il alors, je n'ai pas besoin de ta lumière ; je n'ai besoin que de ta foudre ! Les infortunés comme moi n'ont pas autre chose à te demander. Crois-tu prolonger ma vie par des songes flatteurs, & par la sérénité de l'air ? Hélas, tu ne fais que prolonger mon martyre !

Il parloit encore, lorsqu'il entendit un grand bruit & des cris assez près de lui. Un moment après il vit entrer Furio dans sa retraite, & quelques matelots qui couroient après lui, pour s'en saisir. Caloandre fut au-devant d'eux ; & les ayant salués avec autant de majesté que de politesse, il leur demanda par quel hasard ils abordoient dans ce lieu solitaire. Ils lui répondirent que le besoin d'eau les y avoit conduits, connoissant d'ailleurs la bonté de la fontaine. Ensuite il s'informa de la route qu'ils comptoient tenir, & ils lui répliquèrent que leur premier dessein avoit été d'aller à Constantinople ; mais qu'ayant appris que la flotte de Tigride avoit

passé depuis quelques jours , & jugeant qu'elle couvrirait toutes les côtes voisines , ils avoient résolu d'aller mouiller dans un golfe à une journée de cette grande ville. Ces discours étonnèrent le chevalier ; il fut frappé de voir combien les songes qui l'avoient tourmenté , s'accordoient avec le moyen qui se présentait pour les exécuter. Alors en élevant les yeux , il dit : O ciel , je serois trop ingrat , si je ne souffrois à ta providence ! Je te défobéirois avec trop d'opiniâtreté , si je refusois l'occasion favorable que tu me présentes ! Voyons quelle est la fortune qui m'est réservée ; & comme je puis mourir par tout , je puis aussi me flatter d'un succès plus heureux , la vie m'ayant été conservée sur ce rivage contre toutes les apparences.

Alors il se tourna vers les matelots , & leur dit : Ce n'est pas sans de grands motifs que le ciel vous a conduits ici : j'avois trouvé cette habitation convenable à mes déplaisirs , ou plutôt je l'avois choisie pour en faire mon tombeau ; cependant le ciel me rappelle à Constantinople par des signes trop manifestes , pour ne pas obéir à ses volontés. Souffrez donc que je parte avec vous ; ne craignez point de m'embarquer ; la mer & les vents épargnent ordinairement ceux qui desirent la mort. Les matelots pénétrés de respect & de compassion pour un jeune homme , qu'ils admiroient dans l'état malheureux

auquel il étoit réduit , acceptèrent la proposition.
Caloandre mit ses armes sur le dos de son cheval ,
& prit le chemin de la mer , pendant que les gens
du vaisseau firent l'eau dont ils avoient besoin. On
s'embarqua , & bientôt avec le secours d'un vent
favorable , on fut en pleine mer.

Fin du septième Livre.

*LIVRE HUITIEME.*

PENDANT que ces aventures étoient arrivées à Caloandre, son frère Altobel & son cousin Polémon étoient demeurés en Arménie, enchantés par les amours & les plaisirs; car Altobel fut assez heureux pour obtenir les bonnes grâces de l'infante Arme-linde. Une vie si délicieuse, mêlée de parties de chasses, de joutes & de tournois, dont il partageoit les délices avec son cousin & le prince Arfilée, l'empêchoit non-seulement d'aller chercher les hasards comme Caloandre, mais encore d'aller secourir l'empereur Poliarthe son père.

L'on apprit à la cour d'Arménie, quelques mois après le départ de Caloandre, que des sujets de mécontentement, dont on ne disoit pas la cause, avoient engagé Safar à partir de Trébifonde avec son armée, dans la résolution de ne plus secourir l'impératrice Tigrinde dans cette guerre. L'on apprit ensuite, par des lettres de Trébifonde même, que les alliés arrivoient de jour en jour; que la foule des chevaliers & le nombre des troupes ne pouvoient se comparer qu'à la quantité des vaisseaux dont le port étoit couvert. Ces nouvelles arrivant de tous

côtés dans Ismare , réveillèrent les deux cousins ; & leur firent sentir qu'ils ne pouvoient plus différer de se rendre à Constantinople. Ils firent part de leur dessein au généreux Arfilée , qui leur promit de ne les point abandonner , & de conduire avec lui une troupe de chevaliers d'élite. Il écrivit sur le champ en Syrie à Gélindo son parent , & le pria de faire armer des vaisseaux pour leur embarquement. L'on assembla deux mille chevaliers en peu de jours , & ces trois princes se mirent à leur tête. Altobel , en prenant congé du roi & de sa chère Armeline , les assura qu'il reviendrait auprès d'eux d'abord que la guerre seroit terminée : l'Amour dicta la promesse , & ce Dieu en fut le garant.

Les trois princes , en arrivant à Damas , trouvèrent Gélindo qui les attendoit avec soixante navires bien équipés , & trois mille hommes de guerre qu'il vouloit conduire lui-même au secours de Poliarte : Altobel lui en témoigna vivement sa reconnaissance , on partit quelques jours après , & l'on entra bientôt dans le port de Constantinople. Ce renfort imprévu excita une grande joie dans la ville. Les quatre princes débarquèrent au milieu des acclamations du peuple ; & sans prendre leurs armes , ils montèrent à cheval pour aller au palais.

Le vieux empereur Enceladan étoit mort depuis quelques jours , & Poliarte venoit d'être couronné

avec l'aimable Diane son auguste épouse. La guerre dont ils étoient menacés , & l'ignorance où ils étoient du sort de Caloandre & d'Altobel , les accabloit de tristesse. Poliarte vint au-devant des princes , & les rencontra dans un salon magnifique. Altobel lui dit , en lui baissant la main : Seigneur , nous espérons que vous aurez la bonté de nous pardonner la faute que nous avons faite de partir sans votre permission , mais nous vous étions inutiles dans ce temps ; notre retour , & le secours de ces deux princes , dont la valeur est connue dans tout le monde , nous mettent en état de réparer notre faute. L'empereur les embrassa tendrement , & les regardant en souriant : Vous avez bien fait , leur dit-il , de vous présenter devant moi avec de tels protecteurs ; sans cela je ne vous aurois pas si facilement accordé votre grâce. Alors se tournant vers les deux étrangers : Princes , soyez les bien venus , leur dit-il , je n'ai jamais mérité que vous fîssiez un si long voyage pour l'amour de moi ; j'en ai l'obligation toute entière à votre générosité , & j'en conserverai un souvenir éternel. En disant ces mots , il les embrassa l'un & l'autre. Nous fîsions avec vivacité , seigneur , lui répondit Arfilée , toutes les occasions qui se présenteront de servir votre majesté , & particulièrement celle-ci , où il s'agit de la défense d'un empire ; dont vos vertus nous font souhaiter la durée.

L'empereur embrassant une seconde fois Polémon avec beaucoup de tendresse , lui dit : Quoi ! vous avez pu m'abandonner , mon neveu ? Seigneur , lui répondit Polémon , je ne pouvois alors être utile à votre majesté ; & je croyois la servir en suivant vos illustres fils , & mériter par leur exemple la gloire de vous appartenir. Vous la méritiez suffisamment , reprit Poliarte , cependant je reçois votre excuse. Mais comment vous excuserez-vous de revenir sans Caloandre ? Où est-il ? Seigneur , lui répondit Polémon , il a fait dans Ismare des choses admirables aux fêtes que l'on y célébra pour les noces du prince Arfilée , il surpassa tous les chevaliers qui s'y trouvèrent ; mais aussi-tôt qu'elles ont été terminées , il a voulu chercher les aventures sans être connu ; & pour en être plus sûr , il n'a pas même emmené d'écuyer : ainsi nous n'en avons appris aucunes nouvelles depuis ce temps-là ; mais je crois que nous le verrons bientôt ici , car il nous a fort recommandé de nous y trouver. L'empereur ne fut pas satisfait de cette réponse ; mais sans en rien témoigner , il ajouta : S'il veut arriver à propos , il ne doit pas être encore long-temps absent ; car j'appris hier que l'armée ennemie est partie de Trébisonde , le bras de Caloandre nous seroit assez nécessaire dans une conjoncture si délicate ; cependant je ne compte plus sur lui. Pour moi , je l'attends , reprit Altobal ,

il n'est pas homme à trahir son devoir ; mais si quelque obstacle peut l'arrêter en chemin , les chevaliers de Trébifonde trouveront ici des gens qui les recevront de bonne grâce. Je suis très-informé de leur valeur , & je ne suis point surpris que leur réputation les ait devancés. En effet , sans parler des autres , l'on compte des merveilles de la princesse Léonide ; mais le plus redoutable de tous , est Brandilon le Tartare : il est fils d'Orgolion , qui tomba autrefois sous vos coups. Tout le monde convient que l'Asie n'a jamais produit de guerrier plus terrible , il ne vient ici que pour venger la mort de son père , & je veux mesurer mes forces avec les siennes , non que je me croye plus brave que les autres , mais parce que j'ai appris qu'il avoit mal parlé de nous en présence de l'impératrice Tigrinde ; j'avoue que depuis ce temps je nourris dans mon cœur une haine secrète contre lui , en un mot je le chercherai dans tous les combats.

L'empereur lui répondit alors : Il suffit de savoir qu'il est fils d'Orgolion , pour ajouter foi à ce que l'on dit de sa force & de son orgueil ; car à dire la vérité , sa mort fut plutôt un effet de son malheur que de mon courage. Mais , dites-moi , mon fils , poursuivit-il , où avez-vous laissé un chevalier dont la renommée publie tant de merveilles , soit pour sa valeur , soit pour sa grande beauté , car on assure

qu'elle ne peut être comparée qu'à celle de Léonide ? on assure même qu'il ressemble si fort à cette princesse , qu'à peine les peut-on distinguer. Si les récits sont vrais , il n'y a rien de plus étonnant.

Tout ce que l'on vous en a dit est très-vraisemblable , seigneur , reprit Arfilée ; leur ressemblance est si parfaite , qu'elle s'étend jusqu'au son de leur voix. Ce chevalier a été plusieurs jours dans Trébisonde , sous l'habit de Léonide , sans que personne s'en soit aperçu. Safar , grand seigneur de Turcomanie , y fut trompé lui-même , quoiqu'il eût l'amour le plus violent pour cette princesse. Il a même été si bien trompé , qu'il a enlevé ce chevalier , comme vous pouvez l'avoir appris , & qu'il l'a gardé quelque temps dans un château , croyant toujours être maître de la liberté de Léonide.

Cette aventure est extraordinaire , reprit l'empereur , mais une si grande ressemblance me fait croire que le chevalier de Cupidon doit être fils de Tigrinde. Arfilée ayant témoigné qu'il n'en savoit rien , Gélindo de Sirie prit la parole : Sire , dit-il , suivant tout ce que l'on en dit à Trébisonde , & ce que m'ont conté en dernier lieu des gens qui venoient de ce pays-là , plusieurs personnes ont eu la même idée ; car vous n'ignorez pas que l'empereur Orcan avoit eu de sa femme Tigrinde , un an après la naissance de Léonide , un fils qui fut nommé

Endimir.

Endimir. Cet enfant étoit parvenu à l'âge de quatre ans , lorsqu'un jour qu'il jouoit avec sa nourrice dans un bateau attaché au bord de la rivière , le bateau se détacha & fut emporté dans le fil de l'eau. La nourrice s'en apperçut trop tard , elle cria , elle demanda du secours , mais tout fut inutile , on ne put les secourir assez promptement , l'enfant & la nourrice disparurent ; & malgré toutes les perquisitions que l'on a faites , on n'en a jamais eu aucunes nouvelles ; ainsi l'on ne douta point que le bateau n'eût été submergé dans la mer , où la rivière se jetoit assez près delà. Le chevalier de Cupidon paroît avoir l'âge qu'Endimir auroit présentement , & ces conjectures ont fait dire qu'il pouvoit bien être ce même prince. On a remarqué même que Tigrinde apprenant que ce chevalier n'étoit point Léonide , elle s'étoit flattée d'avoir retrouvé le fils qu'elle pleuroit depuis si long-temps ; mais elle n'a pu tirer aucun éclaircissement de ce brave chevalier ; chacun en particulier raisonne à sa fantaisie sur cette matière. J'ai vu même des gens qui sont persuadés que le chevalier ne veut point avouer qu'il est Endimir , parce qu'il brûle d'une secrète flamme pour la princesse sa sœur.

Si le chevalier de Cupidon est véritablement le prince Endimir , dit alors Poliarte , il n'est assurément pas sage ; car enfin il s'expose à perdre un

empire , pour entretenir dans son cœur une passion criminelle : mais je ne saurois me persuader qu'un homme tel que lui soit capable d'avoir de pareils sentimens. Il n'a feint d'être Léonide , que parce qu'il en est amoureux ; & s'il ne découvre pas sa condition , c'est qu'elle n'est peut-être pas proportionnée à celle de la princesse ; & leur ressemblance n'a peut-être point d'autre principe que des raisons simplement naturelles. On ne doit donc pas s'imaginer qu'il soit fils de Tigrinde ; il est plus simple de le croire fils de l'empereur Orcan , qui l'auroit eu de quelque autre femme à l'insçu de tout le monde.

Cette conversation conduisit l'empereur & les quatre princes jusques à l'appartement de l'impératrice , qui les attendoit. Son fils Altobel , & le jeune Polémon , reçurent d'elle toutes les marques de tendresse qu'ils pouvoient souhaiter. Les deux autres n'eurent pas moins à se louer de son accueil. Poliarte donna sur le champ ses ordres pour faire débarquer les cinq mille hommes qui étoient sur les vaisseaux , & l'on eut soin de les loger commodément.

Le lendemain , l'empereur fit une revue générale de toutes ses troupes & de celles de ses alliés. L'on trouva qu'il avoit soixante mille chevaliers bien armés , & trente mille soldats. Il avoit un si grand

courage, qu'il comptoit tenir la campagne & ne pas se renfermer dans ses places.

Peu de jours après, on apperçut au lever du soleil l'armée navale de Tigrinde, qui s'avançoit vers la côte, & qui ressembloit à une immense forêt flottante, tant le nombre des vaisseaux qui couvroient la mer étoit considérable. Poliarthe à l'instant même détacha un grand corps de troupes sous les ordres du roi de Pologne, non pour empêcher le débarquement des ennemis, mais pour leur faire voir que l'on n'entroit pas avec tant de facilité sur ses terres, & qu'il falloit au moins disputer le tetrein. Arfilée, Polémon & Gélindo voulurent se trouver à cette première occasion : l'empereur & Altobel demeurèrent pour fortifier le camp, que l'on avoit établi sous les murs de la ville.

La flotte s'étant approchée d'un endroit où la descente paroissoit facile, détacha un grand nombre de chaloupes. Les ennemis tentèrent d'abord leur débarquement en plusieurs endroits avec de grands cris, qui se mêloient au bruit des trompettes, & le combat fut très-vif. On combattit par pelotons, mais de tous côtés avec une égale fureur. Déjà le géant Forconte, avec quelques-uns des siens, s'est élançé sur le rivage ; son visage affreux, ses regards menaçans glacent le cœur d'une partie des Grecs, pendant que les plus audacieux tombent sous les

coups qu'il donne avec une massue terribles

Léonide, d'un autre côté, une pique à la main, s'approche fièrement de la terre. Elle est suivie du fidèle Acomat, & de plusieurs autres chevaliers choisis, qui brûlent tous également de se signaler sous les yeux de cette illustre princesse. Arfilée, le roi de Pologne & Gélindo font face aux ennemis, & leur disputent le terrain avec une extrême valeur; on les voit par-tout, on les rencontre par-tout : mais le redoutable Brandilon brûlant d'impatience & de fureur, saute de chaloupe en chaloupe, & se trouvant enfin assez près du bord, il se jette tout armé dans l'eau, il y paroît comme un rocher, les traits, les flèches & les dards qu'on lance contre lui, n'attirent pas seulement son attention.

Dans cette conjoncture, la crainte des Grecs sembla leur inspirer du courage : ils redoubloient leurs efforts, pendant que Brandilon avoit encore de l'eau jusqu'aux genoux, & qu'il étoit mal assuré sur le sable; mais il coupoit les lances, les piques & les halebardes avec sa grande épée, & s'avançoit toujours. Enfin, malgré la troupe qui s'opposoit à lui, il arriva sur la terre-ferme.

Alors tout change de face : les Grecs, qui s'étoient soutenus jusqu'à ce moment, sont bientôt contrainsts de se retirer, parce que toute l'armée ennemie débarque tranquillement à la faveur des

prodigieux faits d'armes de Forconde, de Léonide & de Brandilon : mais la retraite du roi de Pologne n'est point une retraite honteuse ; ce sage prince consulte sa prudence , & met un frein à sa valeur. Il lui suffit d'avoir vendu chèrement aux alliés l'honneur d'entrer sur les terres de l'empire ; il marche en bon ordre , & ramène ses troupes sous les murailles de Constantinople. Il ne fut point poursuivi ; car l'armée de Trébisonde ne songea qu'à débarquer & qu'à se fortifier ; ce qui fut fait avec tant de diligence par les soldats , qu'avant le coucher du soleil les retranchemens furent achevés , & toute l'armée commodément campée devant la ville.

L'orgueil de Tigrinde étoit flatté ; en voyant sa formidable armée campée devant cette fameuse ville , dont la conquête étoit promise depuis tant d'années à la valeur de la princesse sa fille. Elle eût même regardé comme une impiété le moindre doute sur le succès de cette entreprise. Elle n'étoit donc occupée que de l'espèce de vengeance qu'elle sauroit tirer de l'empereur. Elle s'imaginait déjà l'entendre parler d'un ton soumis , & pour lors il lui paroissoit que toute sa rigueur tomboit aux pieds du vaincu.

Poliarte n'étoit pas livré à de moindres inquiétudes ; il ignoroit l'amour qui brûloit encore dans le cœur de Tigrinde , & ne voyoit en elle que les

apparences d'une haine implacable. Comme il étoit autant le père que le maître de ses sujets, les malheurs dont ils étoient menacés le faisoient frémir. Accablé de chagrin & de tristesse, il assembla le lendemain ses principaux capitaines, pour tenir conseil, & leur demanda si l'on devoit attendre l'ennemi sous les murailles de la ville, ou marcher pour le combattre.

Les deux opinions furent vivement discutées. D'un côté, l'on observa que le nombre des ennemis étoit aussi prodigieux que la valeur de leurs chefs étoit grande. De l'autre, on convint que leur cavalerie étoit en général moins bien armée & moins bonne que celle des Grecs. Enfin, on résolut de ne point présenter la bataille, mais aussi de ne la pas refuser, si les alliés la présentoient; & que s'ils entreprenoient quelque chose sur la ville, on laisseroit à la garnison, qui étoit très-considérable, le soin de leur faire tête, pendant que Poliarre attaqueroit leurs retranchemens. Cet avis fut approuvé d'une voix unanime, d'autant mieux que l'on jugea que ce seroit une victoire de n'être pas vaincu en cette occasion, & que si l'on étoit repoussé, la ville serviroit toujours de retraite. Quand on eut publié cette généreuse résolution dans le camp, chacun se prépara; & l'empereur pourvut avec une extrême attention à tout ce que la pru-

dence pouvoit exiger. D'un autre côté, le roi de Russie, après avoir fait ses dispositions & débarqué toutes les provisions nécessaires, résolut de donner l'assaut, ne pouvant pas s'imaginer que Poliarthe fût assez téméraire avec le peu de forces qu'il avoit, pour se présenter devant lui en rase campagne.

On vit paroître à peine ce funeste jour, qu'au bruit de mille trompettes les deux camps s'éveillèrent. Le roi de Russie fit sortir ses troupes de leurs retranchemens, & Poliarthe fit la même chose de son côté. Cette témérité des Grecs épouvanta les plus lâches de leurs ennemis; mais elle anima les plus courageux. Le roi de Russie étoit si pénétré de ce dernier sentiment, qu'on voyoit briller sur son visage une joie qui promettoit la victoire. Les voilà, dit-il aux soldats, ces ennemis, que vous ne craignez point d'attaquer sur leurs murailles. Ils viennent à vous, pour mourir plus honorablement; mais ils ont grand tort de perdre l'avantage de la situation. Si vos conquêtes en sont moins glorieuses, elles en seront plus rapides, & bientôt vous aurez terminé une guerre qui n'est qu'à peine commencée. Heureux guerriers, que la fortune rend vainqueurs même avant que de combattre! Profitez de l'occasion, le triomphe flatte toujours les grandes âmes, quand même il ne leur auroit coûté que le desir de signaler leur valeur. Au reste, je vois très-bien que l'audace

des Grecs n'est fondée que sur la foible espérance qu'ils ont d'avoir la ville pour retraite ; empêchez-les d'exécuter ce projet , en les taillant en pièces avant qu'ils prennent la fuite , c'est l'unique attention que j'exige de vous ; je crains leur foiblesse, autant que je compte sur votre courage.

Ce grand capitaine en parlant ainsi , rangeoit ses troupes en bataille. Il plaça le foudan de Babylone à l'aîle droite avec le prince Arlète, Forconte , & les troupes qu'ils avoient amenées au nombre de trente mille chevaliers. Il forma la gauche d'un pareil nombre , sous les ordres du Turcoman , auquel il joignit le roi de Circassie , & le prince de Catay. Enfin , il prit pour lui le reste de la cavalerie , qui consistoit en quarante mille hommes , dont il forma le corps de bataille. Léonide & Brandilon étoient dans ce même corps. Le fier Tartare demouroit immobile au milieu du premier rang , tel qu'un lion qui s'arrête pour méditer l'horreur & le carnage. Au contraire , Léonide voltigeoit & couroit de tous côtés , non pour animer les soldats , mais pour voir si le chevalier de Cupidon ne seroit point caché parmi eux. Ses recherches étoient vaines , tout attiroit ses regards , rien ne contentoit son cœur.

Poliarte suivit le même ordre que le roi de Russie dans son plan de bataille. Il divisa son armée en

trois corps de vingt mille chevaliers chacun , & s'étant mis au centre avec Altobel & Polémon , il donna la droite au prince de Bohême & au brave Arfilée ; la gauche , au roi de Pologne avec le prince de Syrie. Et les deux armées , pour éviter un carnage inutile , ne firent aucun usage de leur infanterie. L'empereur laissa la sienne à la garde de ses tranchées & des murailles de la ville , & le roi de Russie employa la sienne à la garde de son camp & de sa flotte.

Une grande plaine étoit le théâtre de la tragédie que l'on alloit représenter. Bientôt on entendit le signal des trompettes & des clairons ; bientôt les deux armées se rencontrèrent avec un si grand bruit , que la terre en trembla. Ce premier choc fut terrible ; ceux qui furent renversés ne purent éviter la mort , & les chevaux les écrasèrent : mais le combat devint encore plus affreux , quand on mit l'épée à la main. Les deux princes d'Arménie & de Syrie , & le vaillant Polémon , se distinguèrent alors ; & l'empereur ne faisoit pas moins le devoir d'un sage capitaine que d'un brave soldat , portant du secours par-tout où il étoit nécessaire. Aucun d'eux n'égalait cependant la force ni la valeur d'Altobel , que l'on remarquoit non-seulement à cause qu'il étoit plus grand qu'aucun autre de l'armée des Grecs , mais par la quantité des malheureuses victimes qui tomboient sous ses coups.

Les efforts de ces braves chevaliers ne suffisoient qu'à peine pour résister au nombre des ennemis & à la valeur de leurs chefs. Safar , Arlète , le prince de Catay & Forconte donnèrent bientôt des marques de leur grand courage. Léonide plus fière & plus agile que Bellone , s'élançoit au plus fort de la mêlée , rien ne tenoit devant elle ; moins encore devant Brandilon. Il alloit de tous côtés , cherchant Poliarte , pour venger la mort de son père. Enfin , il le rencontra , & le généreux empereur ne l'évita point.

Pendant que Poliarte & Brandilon étoient aux mains , Léonide remarqua les grandes actions d'Altobel ; elle se reprocha tout ce qu'elle avoit fait jusqu'alors contre des ennemis qui n'étoient pas dignes de son courage , & s'étant précipitée sur lui , elle l'invita au combat , en lui portant un coup terrible. Altobel ne tarda pas à lui répondre. Leur combat auroit mérité de fixer les yeux de tout l'univers ; mais pour lors chacun en particulier étoit trop occupé de sa propre défense , pour songer aux actions des autres. Le foudan de Babylone , le Turcoman , Arlète , le prince de Catay & Forconte faisoient ailleurs une si grande destruction de Grecs , que ceux-ci commencèrent insensiblement à perdre du terrain. L'empereur avoit déjà reçu plusieurs blessures de Brandilon ; Altobel & Arfilée étoient éga-

lément blessés ; ainsi Poliarte ne pouvoit éviter de périr : car étant séparé de ses troupes , qui reculoient , il se trouva bientôt environné d'un nombre prodigieux d'ennemis ; & quoiqu'Arfilée , Gélindo & Polémon l'eussent joint avec une peine extrême , ils ne pouvoient lui témoigner que leur fidélité.

Le roi de Ruffie voyant les choses en cet état , choisit dans le corps de bataille quinze mille chevaliers , qui n'avoient presque plus d'ennemis à combattre , & donna ordre au prince de Perse de se mettre , à quelque prix que ce fût , entre l'armée des Grecs & la ville , afin de couper leur retraite. Ce prince exécuta cet ordre avec tant de courage & de promptitude , que les Grecs étonnés d'un obstacle auquel ils ne s'attendoient pas , désespérèrent entièrement de leur salut.

Telle étoit la situation des affaires , lorsqu'on vit paroître un chevalier inconnu , qui portoit une casaque noire sur ses armes , & qui montoit un cheval caparaçonné de même couleur. L'un en ruant , & l'autre avec sa foudroyante épée renversoient chevaux & chevaliers , & se faisoient jour à travers les escadrons les plus ferrés de l'armée de Trébifonde. Ce guerrier paroissant au moment qu'on s'y attendoit de moins , & personne ne le connoissant , on ne douta point qu'il ne fût descendu du ciel pour exterminer les troupes de Tigrinde. Le hasard le con-

qu'il fit dans l'endroit où Brandilon combattoit l'empereur. Il les reconnut aussitôt l'un & l'autre, & porta au premier un si terrible coup, que son épée fit étinceler le casque d'acier qu'elle frappa; ensuite tombant sur l'épaule gauche du Tartare, elle rompit ses armes, & le blessa considérablement au bras.

Brandilon surpris d'un coup différent de tous ceux qu'il avoit reçus jusqu'alors, se retourna promptement tout étourdi; mais il en reçut aussi-tôt un second, qu'il ne put parer avec son bouclier; & s'il ne se fût jeté en arrière, il n'auroit pas garanti sa tête. Pendant qu'il faisoit ce mouvement, l'inconnu lui porta un nouveau coup dans le corps, qui le fit tomber. Ses gens le remirent à cheval; & malgré l'envie qu'il avoit de se venger & de suivre son nouvel ennemi, qu'il apperçut déjà fort éloigné, renversant tout ce qu'il rencontroit, ses blessures l'obligèrent à quitter le champ de bataille pour aller se faire panser. Il se retira, en blasphémant contre le ciel, & en maudissant la fortune: on voyoit éclater sur son front la honte, la rage & la fureur.

Poliarte sauvé comme par miracle d'un aussi grand danger, ne s'occupa que du soin de ranimer ses troupes par sa voix, & plus encore par son exemple, en se mêlant courageusement parmi les ennemis, qu'il trouva consternés de ce qui venoit d'arriver au redoutable Tartare. Cependant il sui-

voit des yeux son libérateur , & le vit renverser le géant Forconte d'un seul coup d'épée , & se jeter ensuite au milieu des escadrons , où son bras portoit une mort inévitable. Les armes les plus fortes , les courages les plus fiers ne pouvoient lui résister un instant. Malheur à quiconque osoit l'attendre ; tout tomboit sous ses coups avec autant de facilité , que le bled sous la faucille du moissonneur.

Après mille & mille prodiges de valeur , cet inconnu entendit un grand bruit , qui venoit du côté où Léonide combattoit Altobel. Dans le même endroit , Polémon , Arfilée & Gélindo couroient risque d'être bientôt accablés sous la multitude , dont ils étoient environnés. Le nouveau chevalier s'élança comme un tourbillon au milieu de la foule , & reconnoissant Altobel , il laissa tomber un coup si pesant sur l'épaule de la vaillante Léonide , qu'il la renversa de son cheval. En même-temps il fondit sur les autres , & terrassa tant de chevaliers , que les troupes qui entouroient les quatre princes furent obligées de prendre la fuite.

Altobel & ceux qui l'accompagnoient , ne pouvoient concevoir que tant de belles actions fussent l'ouvrage d'un seul homme ; ils s'arrêtèrent un peu pour reprendre haleine , ensuite ils attaquèrent les ennemis avec un nouveau courage. Léonide étoit perdue dans cette confusion , si le fidèle Acomar ,

qui ne l'avoit point quittée , ne se fût promptement jeté à terre , & n'avoit fait tous ses efforts pour la débarrasser. Son premier soin fut de la remettre à cheval pour la faire sortir de la foule ; mais Altobel , piqué de la résistance qu'il avoit trouvée dans cette vaillante princesse , voulut s'en venger sur Acomat. Le chevalier aux armes noires , qui avoit reconnu Léonide , & qui n'étoit que trop affligé de l'avoir blessée , para le coup que lui portoit Altobel , & prenant Acomat par la main : Jeune guerrier , lui dit-il , en reconnoissance du petit service que je viens de vous rendre , faites mes excuses à l'infante de Trébisonde ; assurez-la que je suis au désespoir d'avoir fait couler son sang , & que si je l'avois connue , j'aurois plutôt tourné mon épée contre moi-même. Prince , ajouta-t-il en regardant Altobel , faites-moi le plaisir d'employer ailleurs votre valeur , vous avez ici assez d'autres occasions pour la signaler. Altobel ne fut que répondre , le respect qu'il devoit à son libérateur lui imposa silence ; il se jeta dans la mêlée , & fit tomber sa colère sur de nouveaux objets.

Léonide fut ramenée au camp par Acomat & par quelques autres braves chevaliers de Trébisonde , qui , malgré leur défaite , ne pouvoient se lasser de louer la valeur & la générosité de l'inconnu. Celui-ci sans perdre un instant , vola au secours des troupes.

commandées par le roi de Pologne ; elles étoient en désordre, la prudence & le courage du chef n'étoient plus d'aucune utilité. D'un côté le Turcoman, & de l'autre le prince de Catay, faisoient un carnage épouvantable. L'inconnu, qui sembloit porter dans ses mains le destin des batailles, les renversa tous deux dangereusement blessés ; & reprochant aux Grecs la foiblesse qu'ils montroient dans cette occasion, il ralluma si parfaitement leur courage, que l'ennemi ploya bientôt sous leurs nouveaux efforts.

Safar & le prince de Catay se retirèrent dans leur camp, la nuit survint, & ce fut elle seule qui empêcha les Grecs de remporter une victoire complète. Quand les troupes furent retirées de part & d'autre, Poliarte demanda des nouvelles de son libérateur, dans l'impatience où il étoit de lui témoigner sa reconnoissance. Quelle surprise ! quelle joie ! lorsqu'on vit paroître ce héros, & qu'ayant levé la visière de son casque, il fit voir à Poliarte que celui qui venoit de sauver la Grèce, étoit Caloandre.

L'empereur ne cessa d'embrasser son fils, que pour lui donner le temps de recevoir les marques de tendresses des autres princes, & même des soldats, qui l'appeloient leur dieu tutelaire, & qui portoient son nom jusqu'au ciel. On donna les ordres nécessaires pour la garde du camp, on porta les blessés dans la ville, où la nouvelle du retour de Caloandre

causa une joie générale ; ce n'étoit par-tout que festins & que réjouissances ; on célébroit la victoire ; on chantoit l'éloge du vainqueur , & on élevoit son triomphe par des feux éclatans qui dissipoiént les ténèbres de la nuit.

Cette nuit si belle & si lumineuse pour les sujets de Poliarte , étoit triste & affligeante pour leurs ennemis. Ils ne pouvoient comprendre qu'un seul chevalier leur eût arraché la victoire. Il y en eut même d'assez superstitieux , pour s'imaginer que ce n'étoit pas un homme , mais que c'étoit Mars lui-même descendu du ciel pour secourir les Grecs , que Tigrinde attaquoit injustement. On fit le lendemain une trêve de douze jours pour enterrer les morts & panser les blessés ; & l'on apprit que l'arrivée de Caloandre étoit le sujet des fêtes & de la joie de toute la Grèce. On ne sauroit exprimer combien cette nouvelle augmenta la colère de l'impératrice ; celle de Léonide fut encore plus forte ; & dès ce moment elle conçut une haine particulière contre Caloandre. Pour Brandilon , il étoit si furieux que personne n'osoit lui parler.

Durillo , dont les secrets étoient merveilleux , pansa les blessures de la princesse & celles des principaux de l'armée des alliés ; ils furent guéris au bout de quelques jours. Safar fut le seul qui eut besoin de plus de temps & de plus de soins pour

sa guérison. Léonide avoit fait Durillo son écuyer, non-seulement à cause de sa sagesse & de sa fidélité, mais plus encore à cause de son attachement pour le chevalier de Cupidon qu'elle aimoit tendrement ; & Durillo la suivoit avec joie, dans l'espérance de retrouver son maître.

Quand les plus fameux blessés furent en état de reprendre les armes, on tint conseil dans la tente de l'impératrice ; le roi de Russie représenta que le bonheur du prince Caloandre ne devoit point faire perdre courage aux alliés : son discours ranima tous les cœurs, & tout le monde parut également porté à la vengeance ; mais Léonide, qui les avoit écoutés sans prononcer un seul mot, se leva & leur tint ce discours :

Je conviens, seigneurs, que nous ne sommes pas réduits à un point qui doive nous abattre le courage & nous faire abandonner une entreprise si bien commencée ; mais je suis obligée, malgré moi, d'avoir quelques doutes sur une victoire que vous croyez remporter dans un second combat ; enfin, Caloandre fera contre nous : convenez avec moi que la présence de ce chevalier change beaucoup la face des affaires ; n'écoutons point notre amour-propre, ne méprisons point nos ennemis. La valeur du prince Grec a ranimé ses troupes presque défaites, & renversé les nôtres qui triomphoient. Cette ré-

flexion doit nous persuader, ce me semble, que s'il eût combattu dès le commencement, nous étions perdus sans ressource; pourquoi ne pas croire que la même chose arrivera dans une occasion où nos soldats épouvantés prendront la fuite, & où les siens deviendront téméraires: en un mot, seigneurs, nous ne pouvons espérer de vaincre, qu'en trouvant les moyens de nous défaire d'un semblable guerrier. Ne risquons plus notre armée, formons-nous des idées moins périlleuses; la seule qui me paroisse convenable, dans la situation présente, c'est d'envoyer proposer à Caloandre un combat singulier; il faut lui en faire la proposition dès demain, car la trêve fera finie dans deux jours; il a de l'honneur & du courage, il ne refusera pas le combat que je lui ferai proposer: car je veux mesurer mes forces avec les siennes; si je triomphe, la Grèce n'a plus de défenseur; si je succombe, quelqu'un de vous me vengera.

Le discours de Léonide fit élever un grand murmure dans le conseil. L'impératrice regarda sa fille avec chagrin, & parut si troublée, qu'il fut aisé de voir qu'elle n'approuvoit point une proposition si dangereuse. Brandilon s'en aperçut, & remarquant que tout le monde observoit un profond silence: Suivons, s'écria-t-il, l'avis de la princesse; faisons périr un ennemi dont l'heureuse valeur a mis nos

troupes en désordre , mais n'exposons pas la vie d'une personne qui doit se conserver pour l'empire ; Caloandre ne devoit pas m'attaquer , comme il l'a fait ; pendant que je combattois Poliarte , qui , de son côté , a fait périr mon père en trahison. J'ai donc , tout à la fois , mes propres intérêts , ceux de mon père , & notre intérêt commun à venger , laissez-m'en le soin ; car ou je ne suis plus le même Brandilon , ou je verrai bientôt la tête de Caloandre à mes pieds.

L'impératrice parut approuver , par la tranquillité de son visage , la proposition du brave Tartare , & le sage roi de Russie fit signe qu'il s'y rangeoit. Mais tous les autres , qui n'étoient pas moins animés que Brandilon , se levèrent ; il n'y en eut aucun qui n'offrit sa personne avec empressement , & qui n'imaginât devoir être choisi pour un combat si glorieux. Arlète insista plus que tous les autres ; car il étoit fort amoureux de Léonide , & par conséquent il brûloit de se signaler pour lui plaire.

La dispute augmentoit , & les esprits s'aigrissoient contre Brandilon qui causoit tout ce désordre ; Léonide étoit en colère contre lui , & il l'étoit contre tous les autres , auxquels il témoignoit par des gestes menaçans , qu'il les regardoit comme indignes d'être ses rivaux. Le roi de Russie prévoyant le danger d'une pareille désunion , leur imposa silence

& leur ordonna de se remettre à leur place, ce qu'ils exécutèrent. Pour lors il leur représenta avec douceur, que par une envie déplacée de se venger & de signaler leur valeur, ils s'abandonnoient à une mésintelligence capable d'élever leur commun ennemi, au lieu de le détruire. Il loua leur courage, & les assura que les occasions de le faire éclater ne leur manqueroient pas : mais que dans cette occasion l'on n'en pouvoit choisir qu'un pour défier Caloandre, que ce choix dépendoit de lui, comme général nommé par l'impératrice ; que cependant il ne vouloit point se prévaloir de sa dignité, qu'il les prioit de s'appaiser, & de souffrir que le sort en décidât dans le nombre de dix chevaliers qu'il nommeroit. Tout le monde y consentit, Brandilon seul eut beaucoup de peine à se rendre à cette proposition.

On écrivoit déjà les noms de ceux que le roi de Russie choisissoit, du nombre desquels Léonide vouloit être absolument, quand on vint dire qu'un chevalier étranger étoit devant la tente, & qu'il demandoit audience & sûreté de l'impératrice pendant qu'il seroit dans son camp. Cette nouvelle donna beaucoup de curiosité à tout le conseil, & la sûreté lui étant aussitôt accordée, on vit paroître un chevalier de grande taille, parfaitement bien fait, dont les armes étoient couvertes d'un manteau très-riche. Il s'avança jusqu'aux pieds de Tigride, &

Payant saluée avec le plus profond respect, il haussa la visière de son casque; on le reconnut d'abord pour le fameux chevalier de Cupidon. Tigrinde saisie de joie & d'admiration, lui rendit les bras & le serra tendrement contre son sein. Le trouble de Léonide étoit si grand, qu'elle n'auroit pu le cacher aux regards de l'assemblée, si tout le monde n'avoit eu les yeux attachés sur le chevalier.

Pour concevoir le motif qui conduisit Caloandre en ce lieu, il faut savoir que depuis le jour de la bataille, son cœur n'avoit goûté aucun repos; il considéroit avec la plus grande douleur, que Léonide lui ayant défendu de paroître devant elle, non-seulement il ne lui avoit pas obéi, mais encore qu'en lui défobéissant il l'avoit traitée comme s'il eût été son plus cruel ennemi, ce qu'en un sens il ne pouvoit se dispenser d'être pendant le cours de cette guerre. Il ne pouvoit non plus se consoler de l'ignorance où il étoit des sentimens de cette cruelle amante. Il auroit voulu savoir si le courroux qu'elle lui avoit témoigné n'étoit point apaisé, ou si une lettre aussi tendre que celle qu'il lui avoit écrite en partant, & les maux qu'il avoit soufferts éloigné d'elle, ne l'auroient point apaisée. Enfin, il songeoit que s'il n'avoit pas obtenu sa grâce comme chevalier de Cupidon, il l'obtiendrait encore moins sous le nom de Caloandre, prince de Constantinople.

Dans cet état , n'ayant aucune consolation , & ne sachant où trouver du remède , que ferai-je , disoit-il en versant un torrent de larmes ? Abandonnerai-je , dans cette conjoncture , mon père , mes parens , mes amis & l'empire ? Non , cette action seroit indigne d'un homme d'honneur ? Quand la trêve sera finie , irai-je encore attaquer l'armée de Trébifonde ? Mais hélas ! comment le pourrai-je ? Lorsque je porterai quelques coups , ne craindrai-je pas toujours qu'ils ne tombent sur Léonide ? dans cette crainte , quelle force aurai-je ? Mon père , mes amis , mes sujets , bannissez désormais l'espérance que vous avez fondée sur moi ! Mon épée ne doit plus servir qu'à me percer le sein !

Donnant ensuite quelque trêve à ses soupirs & à ses plaintes , il demeura long-temps abîmé dans un désespoir , qui pour être muet , n'en étoit pas moins cruel ; enfin , reprenant la parole : Si je diffère de prendre une résolution , ajouta-t-il , jamais je ne verrai la fin de mes peines ? Pourquoi formai-je tant de doutes sur la généreuse pitié d'une si grande princesse ? Satisfaite de mon véritable repentir , ne pourroit-elle pas m'avoir pardonné ? Ne dois-je pas chercher les moyens de m'en éclaircir ? Mourrai-je sans le savoir ? Non , non , j'irai dans son camp , je paroîtrai devant elle comme le chevalier de Cupidon , qui vient des pays étrangers pour la

fervir dans cette guerre. Si je vois que mon retour lui soit agréable, quel bonheur égalera le mien ! Je trouverai cent moyens pour lui déclarer ma naissance, sans détruire ma félicité ! Tigrinde qui m'aime, autant que si j'étois son fils, ne me refusera pas pour son gendre. Je suis fils de son ennemi, il est vrai, mais cet ennemi peut lui être cher encore. D'ailleurs, elle a peut-être quelque raison de craindre à présent le sort des armes, & la paix doit lui paroître avantageuse.

Ranimé par cet espoir flatteur, il se mit en état d'exécuter sa résolution. La haine du Turcoman lui donnoit quelqu'inquiétude ; mais apprenant que les blessures de ce prince le retenoient encore au lit, il jugea qu'il n'avoit rien à craindre dans le camp des alliés, sur-tout en demandant sûreté à l'impératrice. Il appela donc un de ceux qui lui étoient le plus attachés, il se nommoit Léandre, & sortit avec lui de Constantinople à la faveur de la nuit.

Ils arrivèrent sans obstacle au camp de Tigrinde, par des chemins détournés, & se rendirent devant sa tente où le conseil se tenoit. Lorsque l'impératrice eut embrassé le prince, il s'excusa d'être sorti si promptement de Trébisonde, en alléguant des affaires indispensables, qui l'avoient tenu jusqu'alors éloigné d'elle, & lui promit de réparer le temps de son absence par un service assidu. Tigrinde l'ayant

remercié avec toute la douceur & la politesse possibles , finit en lui disant que son arrivée étoit pour elle une preuve assurée de la victoire.

Ensuite le chevalier s'avança vers la princesse , & mettant un genou en terre , il lui baisa la main ; mais il ne put proférer un seul mot , les paroles expirèrent dans sa bouche. Léonide apperçut tout le trouble de son amant , elle en fut si fort attendrie , qu'elle eut peine à retenir ses larmes ; enfin elle se leva , & l'ayant relevé lui-même avec bonté : Soyez le bien venu , lui dit-elle , chevalier de Cupidon , j'étois surprise de ne vous point voir dans une guerre où vous pouvez trouver tant d'occasions pour signaler votre valeur.

A ces mots , elle fit asseoir le chevalier ; toute l'assemblée le félicita sur son heureux retour ; & voyant que l'on mettoit dans un vase les noms des plus fameux chevaliers de cette armée , il en demanda la cause. Le roi de Russie lui répondit : Un seul de ces braves chevaliers doit être nommé par le sort , pour tenter une entreprise proportionnée à votre courage , & l'on ajoutera votre nom , si vous voulez en courir la fortune avec eux. Une chose , lui répliqua le prince , que l'on partage avec des chevaliers tels que ceux que je vois ici , ne peut-être que glorieuse , & l'on peut y souscrire sans rien examiner ; je tiendrai donc à fort grand honneur de me trouver en si bonne compagnie.

Personne ne fut offensé de voir ajouter le nom d'un chevalier unique en son espèce , & l'on écrivit le nom du chevalier de Cupidon , du consentement de tous les autres ; mais comme il avoit été mis le dernier dans le vase , il fut aussi le premier qui en sortit. Presque tout le monde applaudit à cette heureuse élection , & l'on regarda l'arrivée d'un si bon chevalier , comme un heureux présage : enfin , l'on ne douta point que le ciel ne l'eût envoyé précisément pour s'opposer à leur puissant ennemi. Léonide & Brandilon étoient les seuls qui se plaignoient du sort. Celle-ci en accusoit son mauvais destin ; & celui-là blasphémoit contre le ciel : Brandilon à cause de la haine qu'il portoit à Caloandre , & de l'envie qu'il avoit de se venger lui-même ; & Léonide à cause du chevalier de Cupidon , qu'elle aimoit trop pour ne pas frémir du danger dont elle le croyoit menacé , dans un combat qui devoit être aussi terrible pour l'un & pour l'autre.

Le chevalier de Cupidon parut très-content du bonheur qu'il avoit d'être préféré par le sort. Il demanda d'un air riant , ce qu'il avoit à faire ; mais lorsqu'il en fut instruit , lorsqu'il fut qu'il s'agissoit de mesurer ses armes contre Caloandre , sa surprise fut si grande , que tout autre que lui n'auroit pu la cacher. Il chercha quelque temps une réponse , mais voyant que son silence étoit peu convenable : Je

songeois , dit-il enfin , aux moyens d'accorder ce combat avec la parole que j'ai donnée à un chevalier qui m'attend devant cette tente : je lui promis hier de ne prendre aucun engagement , qu'après l'avoir escorté jusqu'à un château qui n'est pas éloigné d'ici ; je ferai bientôt débarrassé de cette affaire ; & si je pars à l'heure même , je reviendrai demain assez tôt me présenter devant Caloandre ; qu'on le défie donc en mon nom , ou au nom de l'armée , suivant l'avis du conseil ; car je serai demain de bonne heure sur le champ de bataille.

Ce fut ainsi que Caloandre s'excusa , voulant avoir un prétexte pour sortir , & le temps de prendre une résolution convenable. On approuva sa proposition ; il prit congé , il sortit de la tente , & bientôt après du camp , sans autre compagnie que celle de Léandre & du jeune Acomat , que le retour de son ami transportoit de joie , aussi ne pouvoit-il se résoudre à le quitter. Caloandre fut charmé de son côté de le retrouver ; & ce fut par lui qu'il apprit qu'étant armé chevalier , il étoit venu servir Léonide dans cette guerre , & qu'il comptoit lui être attaché tout le reste de sa vie. Acomat dit encore au chevalier , qu'il croyoit que Caloandre étoit amoureux de Léonide ; & pour le prouver , il lui raconta les discours & le généreux procédé de ce prince , lorsque dans le plus fort de la bataille , il

s'étoit aperçu du danger qui menaçoit les jours de la princesse.

Avez-vous fait le message dont Caloandre vous a chargé, demanda le chevalier de Cupidon ? Oui, seigneur, je l'ai fait, reprit Acomat. Léonide a été surprise de la générosité du prince Grec ; mais cependant elle ne l'a regardé que comme la politesse d'un chevalier pour une femme, sans y trouver rien de personnel, puisqu'elle ne l'a jamais vu. Elle est donc plus disposée à se venger de la première offense, qu'à lui savoir gré de sa dernière politesse ; elle est même si piquée de ce qu'il lui a enlevé une victoire presque assurée, qu'elle a pour lui la plus forte haine. Ainsi ne négligez rien pour le faire périr demain. C'est votre intérêt, ajouta-t-il en souriant ; car je vois que les choses sont disposées de façon, qu'il ne seroit pas impossible que la guerre ne se terminât par le mariage de Léonide & de ce prince. Elle n'y consentiroit sans doute qu'avec une peine extrême ; mais l'avantage de la paix, & des raisons d'état pourroient enfin l'emporter sur sa répugnance.

Plût au ciel, s'écria Caloandre dans un moment où il ne fut pas le maître ; plût au ciel qu'un mariage si heureux terminât cette guerre ! Soyez persuadé que demain je présenterai le prince Grec à Léonide dans un état de soumission, où elle sera

maîtresse de l'épouser, ou de lui donner la mort à son gré de ses souhaits. Vous verrez bientôt des choses qui vous surprendront, continua-t-il ; Léonide fera la conquête de Constantinople par mon moyen, ou je perdrai la vie : portez-lui la parole que je vous donne ; & puisque vous avez fait le message de Caloandre, croyez que vous pouvez faire le mien, & qu'il n'est pas d'un homme moins considérable. Acomat ne savoit que répondre à de pareils discours ; mais voyant que son ami ne vouloit pas être accompagné plus long-temps, il l'embrassa & rentra dans le camp, pendant que Caloandre suivit le bord de la mer, pour cacher son retour à Constantinople ; & ne laisser aucun soupçon du voyage qu'il venoit de faire.

Fin du huitième Livre & du Tome troisième.

T A B L E

D U

TOME TROISIÈME.

LE CALOANDRE FIDÈLE.

A	VERTISSEMENT du Traducteur, pag. 7
<i>Le Caloandre fidèle. Livre premier,</i>	15
————— <i>Livre second,</i>	79
————— <i>Livre troisième,</i>	157
————— <i>Livre quatrième,</i>	194
————— <i>Livre cinquième,</i>	216
————— <i>Livre sixième,</i>	270
————— <i>Livre septième,</i>	310
————— <i>Livre huitième,</i>	331

Fin de la Table.